





ŒUVRES DE THÉATRE

DE M. DE SAINTFOIX.

NOUVELLE ÉDITION,

Revue, corrigée & augmentée de plusieurs Comédies.

TOME TROISIEME.



A PARIS,

Chez LAURENT PRAULT, Libraire, Quai des Augustins, au coin de la rue Gît-le-Cœur, à la Source des Sciences.

M. DCC. LXVII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.


LIBRARY
APR 11 1968
UNIVERSITY OF TORONTO

PIÉCES

Contenues dans ce Volume.

LA COLONIE,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES,

AVEC UN PROLOGUE.

Représentée par les Comédiens François le 25 Octobre 1749.

EXTRAIT
DU MERCURE DE FRANCE,

Premier & second volume du mois de Décembre 1749.

LE 25 *Octobre, les Comédiens François donnerent la premiere représentation d'une Comédie en trois Actes, avec un Prologue, intitulée* la Colonie, *& qui fut suivie de la premiere représentation du* Rival supposé, *autre Comédie en un Acte, du même Auteur.* La *Comédie du* Rival supposé *nous a paru à tous égards un de ses meilleurs ouvrages, & nous avons trouvé celle de* la Colonie *très ingénieusement imaginée, conduite avec beau-*

coup d'art, & remplie de bon comique. Quelque ſeverement que nous ayons examiné certains traits auxquels on a reproché d'être trop licentieux, nous n'y avons rien aperçu qui dut bleſſer les oreilles les plus délicates.

Le lendemain de la repréſentation, le Miniſtre de Paris & le Procureur Général, informez du murmure qui s'étoit élevé dans le Parterre à pluſieurs endroits de ma Piece, envoyerent chercher le manuſcrit des Comédiens & le double qu'on avoit dépoſé à la Police, ſuivant l'uſage. Ils furent très étonnez de n'y pas trouver la moindre obſcénité, & firent dire aux Co-

médiens de continuer les repré-
sentations. Cet ordre suffisoit pour ma justification ; je retirai ma Piece ; j'avois été trop indignement accusé pour vouloir qu'on la redonnât ; je retirai aussi *le Rival supposé*, quoiqu'il eut eu du succès.

On a dit depuis que dans ma Comédie de *la Colonie*, le principal Acteur (feu Poisson) étoit ivre ; que sa mémoire s'étoit brouillée ; qu'il avoit plus bredouillé, & plus chargé son jeu qu'à l'ordinaire, & qu'il lui étoit échappé quelques gestes & quelques termes indécens. Mais pourquoi ne jetta-t-on le blame sur cet Acteur, que lorsque la

Piece parut imprimée & que l'on ſçut l'ordre que le Miniſtre, le Procureur Général & le Lieutenant de Police avoient envoyé aux Comédiens ?



A Paris ce 28 Octobre 1749.

Vous pouvez imprimer, Monsieur, la Comédie * *de* la Colonie; *à l'égard d'une Préface, je n'ai jamais pensé à en faire une. Si quelques gens ont dit que cet Ouvrage étoit rempli de traits licentieux, leur imposture a été bientôt confondue; le Ministre, & les deux Magistrats qui le lendemain de la représentation voulurent voir le manuscrit des Comédiens, m'ont rendu justice, & même d'une façon marquée. Cette Piece est absolument dans le genre comique, genre périlleux & dans lequel on ne travaille plus. L'action se passe entre un Paysan & deux Valets dans la bouche de qui un Auteur du siecle passé auroit peut-être cru, sans craindre*

* Elle parut imprimée, avec cette Lettre, le deux de Novembre, huit jours après la représentation.

de ſcandaliſer perſonne, pouvoir riſquer certaines plaiſanteries ; je n'ai eu garde de penſer qu'on pouvoit les hazarder aujourd'hui : jamais les oreilles ne ſont ſi délicates que lorſque la dépravation du cœur & la corruption des mœurs, ſont parvenues à leur comble. Je ſçais qu'il y aura des gens intéreſſés à ſoutenir que j'aurai fait des changemens dans cette Comédie ; je n'ai rien à perſuader à ces gens-là ; je dirai à ceux que j'eſtime, à ceux que je reſpecte, qu'elle eſt imprimée telle qu'elle a été repréſentée, ſans que j'y aye ajouté ou retranché un ſeul mot : ils me croiront. Je ſuis, Monſieur, votre très-humble ſerviteur.

SAINTFOIX.

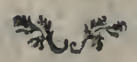


PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

L'AUTEUR, *seul.*

'Avois fait un Prologue qui, je crois, auroit plû; hier on envoye me dire qu'un accident inopiné empêche qu'on ne puisse le donner; cela est cruel! J'ai cherché vainement dans ma tête quelqu'autre idée; je n'ai rien imaginé que de commun & de rebattu... Ah, le maudit métier!



SCENE II.

L'AUTEUR, LA CABALE, *vêtue bizarrement.*

LA CABALE.

QUE fais-tu ici ?

L'AUTEUR.

J'y souffre !

LA CABALE.

Me connois-tu ?

L'AUTEUR.

Non, mais si vous êtes le diable qui se présente sous une figure agréable pour m'aider à sortir d'embarras, soyez le bien arrivé.

LA CABALE.

Qui es-tu ?

L'AUTEUR.

Un homme qui vivroit assez content & assez tranquille, s'il n'avoit pas la fureur de faire des Comédies.

LA CABALE.

Tu es Auteur, & la Cabale, la Cabale ne t'eſt pas connuë ?

L'AUTEUR, *lui faiſant une profonde révérence.*

C'eſt une juſtice que vous voudrez bien me rendre ; d'ailleurs je ſuis votre très-humble ſerviteur.

LA CABALE.

Apparemment que tes Comédies n'ont jamais été repréſentées ?

L'AUTEUR.

Toutes l'ont été ; la plûpart même ont paru réuſſir, & deux entr'autres ont eu les plus grands applaudiſſemens.

LA CABALE.

Et ſans que je m'en ſois mêlée ?

L'AUTEUR.

Certainement.

LA CABALE.

Tu es bien vain !

L'AUTEUR.

Non, c'eſt ſans vanité ; je crois que le ſuccès de l'Oracle & des Graces n'a été dû ni à vous ni à moi.

LA CABALE.

A qui donc ?

L'AUTEUR.

Aux deux Actrices qui y ont joué.

LA CABALE.

Tu me parois ſi ſingulier que j'aurois preſque envie d'être de tes amies.

L'AUTEUR, *avec embarras.*

Tenez... Madame... En vérité... Cette amitié-là me ſeroit inutile ; je ne l'emploirois pas pour moi, & certainement je n'ai pas l'ame aſſez baſſe pour l'employer contre les autres.

LA CABALE.

Es-tu donc indifférent ſur la réuſſite de tes Ouvrages ?

L'AUTEUR.

Moi indifférent ſur la réuſſite de

mes Ovvrages ! non, parbleu, je ne le ſuis pas ; pourquoi en ferois-je ?

LA CABALE.

Pourquoi donc refuſer mon ſecours ?

L'AUTEUR.

Parce qu'il n'éblouiroit pas nombre de perſonnes que je vois ici, & qu'il y a de certains ſuccès ſans eſtime dont je ne ſerois pas flatté.

LA CABALE.

Écoute ; je ne te diſſimulerai point que ce ſont tes deux Comédies qui m'amenent. . .

L'AUTEUR.

Eh Madame. . .

LA CABALE.

Et je vais commencer par te prouver qu'il faut que tu n'ayes pas le ſens commun. Réponds-moi ; ta Piece en trois Actes n'eſt-elle pas abſolument dans le genre comique ?

L'AUTEUR.

Oui.

LA CABALE.

Eſt-il poſſible que tu n'ayes pas réfléchi que le goût du Public n'ayant jamais été ſi délicat qu'il l'eſt à préſent, rien par conſéquent ne peut être aujourd'hui plus difficile que de le faire rire ?

L'AUTEUR.

Mais je vois qu'il rit tous les jours aſſez aiſément. . .

LA CABALE.

Aux Pieces qui ont déja été jouées, parce qu'il y vient uniquement pour s'amuſer ; aux nouvelles, il vient pour juger, & cela fait une diſpoſition d'eſprit dont tu dois ſentir toute la différence ; les gens mal intentionnés ſont à l'affut de la moindre plaiſanterie un peu hazardée ; ils font ſouvent pis que d'empêcher d'entendre, en faiſant entendre de travers, & comme aux ſpectacles nous nous prêtons machinalement aux mouvemens de ceux

qui nous environnent, l'honnête homme qui d'abord aura tâché d'impoſer ſilence, céde bien-tôt, n'écoute plus, le tumulte l'entraîne, & telle Piece qui remiſe un an après, fait plaiſir, n'eſt pas achevée dans ſa nouveauté.

L'AUTEUR.

Ainſi vous concluez qu'il ne faut plus penſer à riſquer du comique ?

LA CABALE.

Mais... Tu as dû remarquer qu'on n'en riſque plus & qu'on tâche de ſe frayer des routes nouvelles. Paſſons à ta petite * Piece ; elle eſt dans un genre tout oppoſé ; c'eſt un Roi qui veut être aimé pour lui-même ; tu m'avoueras que cela ne peut fournir qu'une foible intrigue, languiſſamment filée par des Scenes de ſentimens alambiqués, & qui, ſans amuſer le cœur, ne peuvent au plus que faire ſourire de temps en temps l'eſprit.

* Le Rival ſuppoſé.

L'AUTEUR, *vivement.*

Voilà bien parler en cabale ; je foutiens qu'il y a dans ma petite Comédie deux * caracteres neufs au Théâtre, & affez bien contraftés pour jetter de la variété fur le fond le plus fimple & le plus uniforme.

LA CABALE, *du même ton.*

Voilà bien répondre en Auteur ; mais fuppofons (ce n'eft qu'une fuppofition du moins) que tes deux Comédies foient paffables, n'as-tu pas dû penfer que plus on riroit à la premiere & plus la feconde paroîtroit froide ?

L'AUTEUR.

Madame, deux jeunes perfonnes entrent dans le monde ; la gayeté de l'aînée fera-t-elle tort à l'air un peu férieux & retenu de la cadette ? Non, & fi elles ont d'ailleurs de quoi plaire, l'une & l'autre aura fes partifans ;

* Ceux de D. Félix & de Florine.

je vous assure même que malgré leur caractere opposé, on trouveroit nombre de gens qui s'accommoderoient volontiers de toutes les deux.

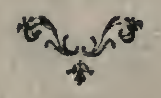
LA CABALE, *d'un ton ironique.*

Tu as raison ; on va commencer ; je t'ai dit mon petit sentiment ; adieu, je vais là-bas.

L'AUTEUR, *courant après elle.*

Vous n'y irez, parbleu, pas. Je tâcherai de vous en empêcher. (*Au Parterre.*) Messieurs, je vous crois trop bonne compagnie pour la souffrir parmi vous.

Fin du Prologue.



ACTEURS.

LE GOUVERNEUR.

VALERE.

HENRIETTE.

RUSTAUT.

CRISPIN.

FRONTIN.

La Scene est dans une Isle de l'Amerique.



LA COLONIE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE GOUVERNEUR, RUSTAUT.

LE GOUVERNEUR.



ON JOUR, mon cher Rustaut, bon jour.

RUSTAUT.

Votre ſerviteur, Monſieur le Gouverneux.

LE GOUVERNEUR.

As-tu quelqu'affaire qui t'amene en Ville ?

RUSTAUT.

D'abord l'honneur de vous faire la révérence ; vous êtes mon protecteux, mon bienfaiteux...

LE GOUVERNEUR.

Je dois l'être ; je n'oublirai jamais ce combat où, sans toi, j'aurois perdu la vie.

RUSTAUT.

Morgué, vous vous ressouvenez toujours de ce petit service-là, comme si vous n'étiez pas un gros Seigneur. Je le disons à qui veut l'entendre, vous avez l'ame toute aussi bonne & toute aussi reconnoissante qu'un simple particulier.

LE GOUVERNEUR.

Commences-tu à être un peu content du terrein que je t'ai donné ?

RUSTAUT.

J'en ſommes content, très-content; je l'avons bien amélioré, mais....

LE GOUVERNEUR.

Quoi?

RUSTAUT.

On m'a chiffonné l'imagination; ils diſent que ſi vous veniez à mourir, on pourroit me chicanner ſur la proprieté, & qu'il faudroit donc que vous me bailliſſiez une Patente....

LE GOUVERNEUR.

Tu en auras une; tu n'as qu'à en parler à mon Sécrétaire.

RUSTAUT.

Morguenne, parlez-lui vous-même; il a tant d'affaires! Il me renverroit à ſes Commis qui ſont la plûpart des impartinens...

LE GOUVERNEUR.

Comment donc?

RUSTAUT.

Oui, Monſieur le Gouverneux,

des impartinens. Croiriez-vous qu'ils veulent avoir l'air de donner des audiances comme vous ; qu'ils prenent une phisionomie feche & morguante, & qu'à peine faluent-ils les plus honnêtes gens d'une inclinaifon de tête? On rit un tems de leur fatuité & de leur fuffifance ; mais, à la longue, on s'ennuie d'être obligé de ramper devant de pareils vifages.

LE GOUVERNEUR.

Je fuis charmé du portrait que tu m'en fais.

RUSTAUT.

Il eft, morgué, d'après nature.

LE GOUVERNEUR.

J'y mettrai ordre, je t'en réponds.

RUSTAUT.

Et vous ferez bien ; la haine qu'infpirent les façons mal lechées de ces petits ours-là, ne laiffe pas que de rejaillir un tantinet fur le Maître.

LE GOUVERNEUR.

Je me charge de faire expédier moi-même ton affaire.

RUSTAUT.

Que vous êtes un brave homme ! oserois-je raisonner encor un moment avec vous sur un autre matiere ? Vous allez faire bien des mariages ?

LE GOUVERNEUR.

Oui.

RUSTAUT.

Les divers argumens que chacun débite sur la façon dont vous vous y prenez, me causent dans la tête un embrouillamini... Daignez m'expliquer un peu les choses.

LE GOUVERNEUR.

Volontiers.

RUSTAUT.

Je vous écoute.

LE GOUVERNEUR.

Sur la Relation qui fut présentée à la Cour, il y a environ vingt ans, de

la découverte d'une Isle, dans l'Amérique, dont le climat & le terroir étoient excellens, & la situation très avantageuse, tu sçais que le Ministre résolut d'y envoyer une Colonie, & de ne la composer que d'hommes & de femmes nouvellement mariés.

RUSTAUT.

Je sçai cela, & que vous voulûtes bien en être le conducteux.

LE GOUVERNEUR.

Après avoir eu pendant près de deux mois un vent favorable, nous fumes tout à coup accueillis d'une furieuse tempête...

RUSTAUT.

Oh, la plus furieuse qui fut jamais; je vivrions cent ans que je nous en souviendrions, tant j'eumes de peur.

LE GOUVERNEUR

Ecartés de notre route, jettés dans des Mers inconnues, nous n'échappâmes, pour ainsi dire, à la mort qu'en faisant

faiſant naufrage ; notre vaiſſeau ſe briſa ſur cette côte ; heureuſement elle eſt baſſe ; tout le monde put s'y ſauver, & perſonne ne périt.

RUSTAUT.

Oh, perſonne, qu'une ſervante, un ſinge & un apprenti douannier.

LE GOUVERNEUR.

Lorſque nous fumes un peu remis de nos fatigues, nous avançâmes dans le pays ; il nous parut bon. . .

RUSTAUT.

Morgué, peut-être n'aurions-nous pas été ſi bien au lieu de notre deſtination.

LE GOUVERNEUR.

Malgré les Sauvages nous nous y fortifiames, & nous nous y ſommes toujours maintenus depuis. Les enfans de l'un & de l'autre ſexe qui y ſont nés, commencent à avoir ſeize à dix-ſept ans ; il falloit ſonger à les

marier ; j'ai imaginé un projet par lequel en contribuant à la ſatisfaction des riches & au ſoulagement de ceux qui n'ont pû encore le devenir, & en formant des alliances entre les uns & les autres, j'eſpere que je continuerai d'entretenir cette union & cette eſpece d'égalité, ſi néceſſaires dans un nouvel établiſſement. J'ai fait publier une premiere Loi par laquelle les filles ſont abſolument excluës de toutes ſucceſſions, & n'ont pas même un partage à prétendre dans les biens de leur pere & mere.

RUSTAUT.

Ainſi les voilà toutes auſſi pauvres les unes que les autres.

LE GOUVERNEUR.

Enſuite j'ai ordonné que celles qui ſont en âge d'être mariées, s'aſſembleroient aujourd'hui dans les jardins du Château ; je les apprécierai ſuivant leur dégré de beauté.

RUSTAUT.

J'entens ; selon la gentillesse de la fille, celui qui voudra l'épouser sera obligé de donner plus ou moins ? Morgué, vous tirerez bien de l'argent de cette vente-là !

LE GOUVERNEUR.

Cet argent ne me restera pas ; il sera distribué aux laides pour les aider à trouver des maris.

RUSTAUT.

A merveilles ! voilà à ma droite une rangée de filles ; d'abord des belles ; ensuite des jolies ; puis après, ce qu'on appelle simplement des agréables ; à ma gauche, autre rangée ; d'abord de bien vilaines ; ensuite de moins vilaines, & après, celles qui par leur taille ou la blancheur de leur corsage, rachettent un peu la difformité de leur phisionomie ; la somme qui aura été donnée pour avoir la plus belle, deviendra la dot de la plus laide, &

ainſi des unes & des autres en proportion de laideur & de biauté... N'eſt-ce pas cela ?

LE GOUVERNEUR.

Oui.

RUSTAUT.

Cela me paroît bien imaginé ; j'avons cependant une petite objection à vous faire.

LE GOUVERNEUR.

Voyons.

RUSTAUT.

J'avons ſouvent vû, en Europe, des gens riches être aſſez avaricieux pour préférer de vraies guenuches qui avoient du bien, à de très-belles filles qui n'en avoient pas ; croyez-vous qu'il n'en ſera pas de même ici ?

LE GOUVERNEUR.

J'y ai pourvû ; dès qu'on ſera en âge de ſe marier, perſonne de la Colonie ne pourra s'en diſpenſer, & les riches ſeront toujours obligés de choiſir

parmi les belles, ou du moins parmi les jolies; d'ailleurs, puiſque tu me cites les mœurs de l'Europe, n'eſt-ce pas uniquement par air, pour briller & pour paroître au-deſſus du commun, qu'on s'y pique d'avoir de magnifiques habits & de ſuperbes équipages? Eh bien, on ſe piquera de même ici d'avoir une belle femme, dès que ſa poſſeſſion y deviendra une marque d'opulence: on peut compter ſur le ſuccès d'une loi, quand la fatuité des hommes eſt intéreſſée à s'y conformer... Mais j'apperçois le jeune Valere; on m'a dit que la crainte de perdre ſa maitreſſe, le met au déſeſpoir; éloignons-nous, pour ne pas l'expoſer à manquer au reſpect qu'il me doit.

RUSTAUT, *en s'en allant.*

Morgué, quand j'y penſe, la plaiſante foire, & quels différens prix on va mettre à de la denrée, qui au fond ne ſera cependant toujours que la même.

SCENE II.

VALERE, FRONTIN.

VALERE, *entrant ſur le Théâtre avec toutes les démonſtrations d'un homme au déſeſpoir.*

EH, laiſſe-moi, laiſſe-moi, te dis-je.

FRONTIN.

Mais, Monſieur. . .

VALERE.

Mais, fut-il jamais un ſort auſſi cruel que le mien ! J'aime, je ſuis aimé ; rien ne ſembloit s'oppoſer à mon bonheur, lorſqu'il plaît à ce Tyran d'imaginer une Loi barbare. . . Ah, Frontin, ſonge donc que ma chere Henriette eſt tout ce que la nature a jamais formé de plus beau !

FRONTIN.

Elle eſt fort jolie.

VALERE.

Qu'elle ſera par conſéquent miſe au plus haut prix...

FRONTIN.

Je n'en doute pas...

VALERE.

Que ma fortune eſt médiocre...

FRONTIN.

Malheureuſement...

VALERE.

Et qu'ainſi voilà ma chere Maîtreſſe perduë pour moi !

FRONTIN.

Il y a toute apparence.

VALERE.

Non, Frontin, non, je ne la verrai point entre les bras d'un autre ; je me donnerois plutôt mille fois la mort.

FRONTIN.

Il eſt sûr que le vrai moyen de ne point voir ce que l'on craint, c'eſt de ſe tuer. En vérité, Monſieur, ſeriez-vous capable de vous livrer à un pareil déſeſpoir ?

VALERE.

Ah, la vie ne peut plus être qu'à charge, quand on eſt privé de ce qu'on aime ! . . Criſpin ne revient point ?

FRONTIN.

Il n'a pas encore tardé.

VALERE.

Dans la cruelle agitation où je ſuis, que les momens ſont longs !

FRONTIN.

Mais, Monſieur, je fais une réflexion ; Mademoiſelle Henriette n'a qu'à dire qu'elle a fait vœu de garder le célibat, & vous épouſer enſuite ſécrettement. . .

VALERE.

Tu ne ſçais donc pas qu'un des articles de la Loi porte que toute fille qui refuſera de ſe marier, devant être regardée, non-ſeulement comme un objet inutile, mais même de mauvais exemple, ſera chaſſée de la Colonie & expoſée dans les bois à la merci des Sauvages ?

FRONTIN.

Je ne sçavois pas cela. Que diable, par toutes les mesures qu'a prises le Gouverneur pour qu'ici tout le monde se marie, il paroît qu'il a furieusement à cœur la propagation de la Colonie.

VALERE, *avec impatience.*

Je vais au-devant de Crispin.

FRONTIN.

Vous n'irez pas loin ; le voici qui accourt.

SCENE III.

VALERE, FRONTIN, CRISPIN.

VALERE.

EH bien, Crispin ?

CRISPIN.

Eh bien, Monsieur, j'ai trouvé Mademoiselle Henriette chez elle.

VALERE.

Que faiſoit-elle ?

CRISPIN.

Elle s'habilloit.

VALERE.

Elle s'habilloit !

CRISPIN.

Sans doute. N'eſt-elle pas obligée d'aller chez le Gouverneur ? Pour y aller, ne faut-il pas qu'elle ſorte, & pour ſortir, parbleu, il faut bien qu'elle s'habille ?

VALERE.

Ah, je t'entends ! Elle craint de ne pas aſſez briller dans ce funeſte jour qui ſera le dernier de ma vie ! L'infidelle ſe paroit !

CRISPIN.

Je ne m'en ſuis pas apperçu ; mais comptez, Monſieur, qu'une fille, fût-elle capable de ne vouloir pas plaire, aura toujours dans les doigts un certain mouvement naturel & machinal qui

prendra ſoin de ſa parure ſans qu'elle y penſe : c'eſt preſque comme une fleur dont les feuilles s'arrangent toutes ſeules.

VALERE.

Étoit-elle triſte ?

CRISPIN.

Oh, très-triſte. Je lui ai dit que vous ſouhaitiez de lui parler encore une fois, & que vous l'attendiez ici ; elle ne tardera pas à s'y rendre.

VALERE.

Hélas !

CRISPIN.

En revenant, j'ai paſſé au château ; j'y ai vû beaucoup de monde aſſemblé autour du Gouverneur ; je me ſuis approché ; il diſoit que s'il ſe préſentoit pluſieurs rivaux pour la même perſonne, ils ne pourroient point enchérir les uns ſur les autres, mais qu'elle ſeroit la maîtreſſe de choiſir entr'eux celui qui lui plairoit le plus, pourvu

qu'il payât la ſomme à laquelle elle auroit été appréciée par le tarif ; enſuite il a fait publier ce tarif ; oh, ma foi, il eſt criant ! les filles y ſont d'une cherté !.. Pour en avoir une tant ſoit peu paſſable, il ne faudra pas parler de moins que de mille piaſtres, & devineriez-vous à combien eſt la plus belle ? (*Criant.*) A dix mille !

VALERE.

Comment ? As-tu bien entendu ? Ne te trompes-tu point ?

CRISPIN.

Non ; à dix mille piaſtres, vous dis-je.

VALERE.

O Ciel je reſpire !.. Quoi je pourrois me flatter... Grands Dieux, me ſerois-je jamais imaginé que ma chere Henriette ne ſeroit miſe qu'à ce prix ! Ah, on voit bien que le Gouverneur eſt âgé, & qu'il n'a ni mon cœur ni mes yeux !

CRISPIN.

Parbleu, il me ſemble cependant que c'eſt avoir les yeux aſſez jeunes, que de mettre une ſeule fille à pareille ſomme.

VALERE.

Mes amis, il ne me ſera pas difficile de trouver les dix milles piaſtres ; il eſt vrai qu'il faudra que je vende une partie de mon bien ...

CRISPIN.

Ah Monſieur ....

VALERE.

Il me reſtera une petite terre ; nous irons y vivre, ma chere Henriette & moi, contens, tranquilles, riches de la poſſeſſion de nos cœurs...

CRISPIN.

Belle richeſſe !

VALERE.

Eſt-ce donc une grande fortune qui rend un mariage heureux ? Non, & lorſqu'on s'aime...

CRISPIN.

Mais on ne s'aime pas toujours.

VALERE.

L'amour qui nous unit est trop pur, trop tendre & trop sincere, pour que le tems puisse jamais l'affoiblir; c'est un présent du Ciel...

CRISPIN.

C'est une tentation du Diable, que de vouloir se mettre mal à son aise.

VALERE.

Oh, trêve de remontrances, je t'en prie.

CRISPIN.

Trêve donc de folies, je vous en conjure.

VALERE.

Ma résolution est prise.

CRISPIN.

Il faut en changer.

VALERE

Je me donnerois la mort plutôt que de renoncer à ce que j'aime.

CRISPIN.

La mort eſt bien vilaine, mais beaucoup moins qu'un mauvais mariage; conſiderez. . .

VALERE, *appercevant Henriette.*

Conſidere toi-même que voici ma chere Henriette, que je ne ſuis pas patient, & que tu me déplairois beaucoup, mais beaucoup, te dis-je, ſi tu continuois ces propos-là devant elle.

SCENE IV.

VALERE, HENRIETTE, CRISPIN, FRONTIN.

VALERE.

AVEC quelle impatience je vous attendois! J'apprends dans l'inſtant que pourvû que je donne dix mille Piaſtres, quelques offres que faſſent mes rivaux, vous ſerez la maîtreſſe de

couronner mon amour. En vendant une partie de mon bien, il me ſera aiſé de trouver cette ſomme ; parlez, prononcez, mon bonheur ne dépend plus que de vous.

HENRIETTE

Vous ne devez pas douter que pour l'aſſurer, je ne ſacrifiaſſe ma vie avec plaiſir, mais...

VALERE.

Quoi ?

HENRIETTE

Mon cher Valere...

VALERE.

Eh bien ?

HENRIETTE.

Irai-je vous expoſer à vous repentir un jour...

VALERE.

Me repentir ! Moi !

HENRIETTE.

Votre paſſion ne vous laiſſe à préſent envisager que la douceur d'être uni à

ce que vous aimez : l'objet le plus ardemment desiré, dès qu'on le posséde, commence à perdre de ses charmes ; l'illusion de l'amour se dissipe, les réfléxions succédent. . . .

VALERE.

Qu'entends-je ; ô Ciel ! est-ce donc Henriette qui me parle !

HENRIETTE.

Oui, c'est elle qui tâche de s'armer contre ses propres desirs, & qui trouve dans la tendresse même qu'elle a pour vous, des raisons de résister au plus doux penchant de son cœur ; c'est une amante, qui devenuë votre épouse, seroit sans cesse inquiette ; la moindre apparence de tristesse, la moindre froideur, que dis-je, la moindre distraction de votre part, m'allarmeroit ; je m'imaginerois toujours que vous dévoreriez des regrets, & mon ame déchirée. . .

VALERE.

Ah ! cessez, cessez ces vains dé-

tours ; je lis au fond de cette ame perfide ; jamais le pur & ſincere amour n'y a regné ; la vanité ſeule l'occupe ; elle languiroit dans les plaiſirs innocens d'une vie douce & tranquille ; il lui faut le tumulte, le faſte, & tous les vains amuſemens du monde ; le peu de fortune qui me reſteroit, ne pourroit vous les procurer ; voilà la véritable cauſe de vos refus.

HENRIETTE.

Vous ne le croyez pas ; non, vous ne le croyez pas ; vous me rendez plus de juſtice, & vous êtes bien sûr que jamais amant ne fut plus tendrement aimé.

VALERE.

Je ſuis aimé, cruelle & vous voulez ma mort ! car enfin vous connoiſſez trop toute l'ardeur & toute la violence de ma paſſion ; vous ſçavez trop que vous avez toujours été l'unique charme de mes yeux, de mon ame,

le ſeul deſir de mon cœur, vous le ſçavez trop, ingrate, pour avoir cru que je ſurvivrois un inſtant à votre inconſtance.

HENRIETTE.

Mais, Valere...

VALERE.

Mais quoi, ces jours que nous paſſions à nous jurer que nous nous aimerions toujours, ces jours heureux ſeroient à jamais perdus pour moi! Le ſouvenir ne m'en reſteroit que pour ajouter encore à mon déſeſpoir... Non, perfide, & au même inſtant qu'un autre recevra votre foi, vous me verrez percer à vos yeux ce cœur infortuné...

HENRIETTE.

Vous me faites frémir!.. Cruel, à quoi voulez-vous me réduire!

FRONTIN, *à part, la contrefaiſant.*

Cruel à quoi voulez-vous me réduire! Voilà la chute ordinaire des

femmes. (*Se mettant entr'eux.*) Écoutez-moi l'un & l'autre ; il me ſemble que j'imagine un moyen de vous unir, ſans qu'il en coute rien ; il ne s'agiroit que de trouver quelque phiſionomie baroque, bien ridicule, bien mauſſade, bien vilaine... Eh juſtement, nous l'avons ſous la main ; celle de Criſpin fera notre affaire à merveilles.

CRISPIN.

La mienne ?

FRONTIN.

Oui.

CRISPIN.

Haïe, faquin.

FRONTIN, *à Valere.*

Monſieur, l'argent que donneront ceux qui voudront épouſer les belles, ne doit-il pas être remis aux laides pour les aider à ſe procurer des maris ?

VALERE.

Telle eſt la loi.

FRONTIN.

Eh bien, nous allons habiller ce maraut-là en femme; il n'eſt que depuis hier au ſoir ici; ſon plat viſage n'y eſt pas encore connu; il a toujours demeuré, depuis cinq ou ſix ans, à cette petite terre où l'on ſçait que vous avez une couſine infirme, qui ſort rarement, & qui n'a pas la réputation d'être jolie; nous le ferons paſſer pour elle; il n'eſt pas douteux qu'on le jugera la plus laide, & que par conſéquent les dix mille piaſtres que vous vous ferez engagé à donner pour Mademoiſelle, lui reviendront; vous vous chargerez de les lui remettre...

VALERE.

J'entends; cette idée me plaît aſſez, & peut réuſſir. (*A Henriette.*) Qu'en dites-vous?

HENRIETTE.

Je dis que dès qu'il ne s'agira point de déranger votre fortune, j'approuverai tous les moyens que vous pourrez

employer pour que je ſois à vous, & que je ſuis prête d'aider à la toilette de Mademoiſelle.

VALERE, *à Criſpin.*

Allons, viens mon cher ami, viens vîte que nous t'habillions.

CRISPIN.

Comment ? Comment ? . . Quoi, Monſieur, vous croyez. . . En vérité, il me ſemble que ſans ſe piquer d'être régulierement beau, on a certain air, certains traits. . .

VALERE.

Oui, certains traits gracieux, mignons, & que je ſerai charmé de voir briller ſous une coëffure de femme. (*Lui donnant une bourſe.*) Refuſeras-tu ces deux cent piaſtres que je te donne pour me procurer ce plaiſir ?

FRONTIN.

Et refuſeras-tu de profiter de la ſeule occaſion de ta vie où tu puiſſes avoir une phiſionomie heureuſe ?

VALERE, *l'emmenant.*

Finiſſons, dépêchons; nous n'avons pas un moment à perdre.

CRISPIN.

Mais Monſieur...

VALERE.

Mais, le tems nous preſſe, te dis-je, viens donc.

CRISPIN.

Parbleu, vous ſerez bien attrapé, ſi le Gouverneur me met au rang des jolies.

FRONTIN.

Tien, ſi cela arrive, je me condamne à t'épouſer.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

VALERE, HENRIETTE.

VALERE.



E ſuis au comble de mes vœux ; vous venez d'être déclarée la plus belle de la Colonie, & Criſpin la plus laide ; les dix mille piaſtres que je dois donner, lui ont été adjugées ; notre ſtratagême a réuſſi ; rien ne s'oppoſe plus à mon bonheur ; concevez-vous bien, ma chere Henriette, tout le

le raviſſement & tous les tranſports de mon ame ?

HENRIETTE.

Vous ne devez pas douter, mon cher Valere, que je ne les partage.

VALERE

Je vais vous poſſéder, je vais poſſéder ce que j'adore, & tout ce que la nature a jamais formé de plus beau ! Vous avez entendu ce murmure qui s'eſt élevé dès que vous avez paru au milieu de vos rivales ; elles ont dans l'inſtant ceſſé de l'être, & c'eſt en liſant dans tous les yeux, que le Gouverneur vous a déféré le prix de la beauté.

HENRIETTE.

Quand on brûle d'une flâme ſincere, on ne connoit d'autre prix de la beauté que l'hommage du cœur de l'amant aimé, & cette préférence que l'on me donnoit, & dont vous avez peut-être cru que j'étois flattée, ne ſervoit qu'à redoubler mon trouble & mes allar-

mes ; que ſerois-je devenuë ſi notre ſtratagême eût été découvert & qu'il m'eût fallu renoncer à vous !

VALERE.

Ma chere Henriette, ne penſons plus à ces cruels inſtans, & ne nous occupons que des heureux momens que l'amour nous prépare . . . Il me ſemble que j'apperçois notre bienfaiteur . . . Oui, c'eſt lui-même.

SCENE II.

HENRIETTE, VALERE, FRONTIN, CRISPIN *en femme*.

VALERE.

APPROCHE, viens, mon cher Criſpin, viens que je t'embraſſe ; tu es un garçon charmant d'être une fille auſſi laide.

CRISPIN.

Avouez, Monſieur, que ma phiſionomie a joué de bonheur.

VALERE.

Joué de bonheur? Ah, mon ami, elle jouoit à coup ſûr.

CRISPIN.

Parbleu, il faut que vous n'ayez pas regardé les concurrentes que j'avois : demandez à Frontin.

FRONTIN

Il eſt certain qu'il y avoit là dix ou douze filles d'une figure bien étrange, bien bizarre, bien terrible; mais cependant je n'ai jamais douté que la tienne ne l'emportât, & même, s'il t'étoit permis de te préſenter chaque année à pareille cérémonie, je parierois toujours pour toi.

VALERE.

Et moi auſſi.

CRISPIN.

Cela eſt obligeant.

VALERE.

Tien, je n'ai eu d'inquiétude que tandis que tu dansois.

CRISPIN.

Comment ? N'ai-je pas commencé par faire mes révérences de bonne grace ?

VALERE.

Il ne s'agit pas des révérences ; mais ne doit-il pas toujours regner dans la danse d'une fille, de la décence, de la retenuë, de la modestie ? En vérité par tes bonds, tes saults & tes caprioles, tu me faisois craindre à chaque instant que le Gouverneur ne vînt à soupçonner ton déguisement.

CRISPIN.

Vous aviez tort d'avoir peur ; le Gouverneur a vêçu longtems à Paris, & j'ai entendu dire vingt fois à feu mon pere qui avoit servi des Demoiselles à talens, qu'une danseuse, pour briller, devoit montrer sa jambe au

moins juſqu'au genou ; oui, Monſieur, & n'eût-elle pas d'ailleurs plus d'attraits que moi, pourvû qu'elle faſſe des entrechats & des gargouillades, elle ſera sûre de captiver le cœur de vingt amans des plus riches.

VALERE.

Fort bien ; mais cependant je prie ma couſine de danſer ce ſoir avec plus de bienſéance.

CRISPIN.

Ce ſoir ? Croyez-vous donc que je reſterai toute la journée ſous cet acoutrement ? Je vous réponds que je vais le quitter ; que dès qu'il ſera nuit je retourne à la campagne, & qu'on ne me reverra ici que lorſque je pourrai préſumer que mes charmes que le tendre amour a ſans doute gravés dans bien des cœurs, en ſeront un peu effacés.

VALERE.

Il ne faut pas que tu diſparoiſſes ſi vîte.

CRISPIN.

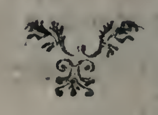
Eh pourquoi ? Mon rôle doit être fini ?

VALERE.

Il eſt vrai, cependant. . .

CRISPIN.

Cependant ? Cependant ? . . Monſieur, vous connoiſſez le Gouverneur ; c'eſt un homme dur, fier, ſevere, avec qui l'on ne badine point ; ſi quelque accident alloit malheureuſement découvrir notre ſupercherie, il croiroit que nous aurions voulu le jouer, & ce ſeroit fait de moi ; ainſi donc . . . mais morbleu, tenez, que diable, juſtement le voici ; que cherche-t-il ?



SCENE III.

LE GOUVERNEUR, HENRIETTE, VALERE, CRISPIN, FRONTIN, RUSTAUT.

LE GOUVERNEUR, *à Valere & à Henriette.*

JE viens vous faire mon compliment, & vous aſſurer du vrai plaiſir que j'aurai à vous unir. Je ne puis pas faire valoir à la charmante Henriette le jugement que j'ai rendu & qui l'a déclarée la plus belle ; mon diſcernement y étoit intéreſſé ; (*à Criſpin.*) mais la couſine m'a quelqu'obligation ; j'ai fait pancher la balance en ſa faveur, quoiqu'il y en eût peut-être d'auſſi laides.

CRISPIN, *d'un ton de précieuſe.*

Sans être trop vaine, j'ai bien ſenti,

M. le Gouverneur, que vous aviez quelques petits reproches à vous faire ſur la préférence que vous m'avez donnée.

RUSTAUT, *à part.*

Morgué, ſi tous les Juges n'avoient pas la conſcience plus chargée, ce ſeroit une belle choſe que la Juſtice !

LE GOUVERNEUR, *à Valere.*

J'ai été bien aiſe de dédommager en quelque ſorte votre généreux amour, en faiſant tomber à une de vos parentes les dix mille piaſtres que vous êtes obligé de payer.

VALERE.

Je ne ſçais, Monſieur, comment répondre à tant de bonté, & je ne doute pas que ma couſine ne reſſente, comme moi, tout ce que nous vous devons.

LE GOUVERNEUR.

Elle peut me marquer à l'inſtant ſa reconnoiſſance, en recevant un époux de ma main : c'eſt Ruſtaut...

FRONTIN, *à part.*

Miséricorde !

VALERE, *à part.*

Nous sommes perdus !

HENRIETTE, *à part.*

Tout va se découvrir !

CRISPIN.

Frontin, soutiens-moi !

LE GOUVERNEUR, *à Crispin.*

Comment ? Qu'est-ce donc, Mademoiselle ? Et d'où nait, s'il vous plaît, cette frayeur ?

CRISPIN, *toujours d'un ton de précieuse.*

Ah ! Monsieur le Gouverneur ... tenez ... c'est qu'en vérité ... je suis d'une santé si délicate ... le mariage me fait trembler,

LE GOUVERNEUR.

Vous ! eh fi, fi donc ! avec cette phisionomie large & massive, vous sied-t-il d'affecter ces airs de mignardise ?

CRISPIN.

L'idée de devenir ſemme me paroît ſi extraordinaire. . .

RUSTAUT.

Ce ſera notre affaire de vous y accoutumer.

CRISPIN.

Cela vous ſeroit impoſſible, & vous verriez que vous ſeriez obligé de me répudier.

VALERE.

Monſieur, daignez ne la point contraindre à ce mariage ; j'aime mieux m'accommoder avec M. Ruſtaut & lui donner une ſomme avec laquelle il trouvera aiſément. . .

LE GOUVERNEUR.

Non, non ; quand j'ai dit une choſe, je veux qu'elle s'exécute ; Ruſtaut m'a ſauvé la vie, je trouve l'occaſion de lui faire une petite fortune, votre couſine l'épouſera, ou nous verrons.

VALERE.

Mais. . .

LE GOUVERNEUR.

Mais, finiſſons. (*à Criſpin.*) Mademoiſelle, je vous laiſſe avec votre futur; ſongez que je n'aime pas qu'on me réſiſte. (*à Valere, à Henriette, & à Frontin.*) Vous autres, ſuivez-moi.

(*Ils ſuivent le Gouverneur; leur air, leurs geſtes, & les mines que leur fait Criſpin, expriment l'inquiétude & l'embarras où ils ſont tous les quatre.*)

SCENE IV.

CRISPIN, RUSTAUT.

RUSTAUT.

SANS être un galant de profeſſion, j'avons toujours, par-ci par-là, un peu vécû avec le beau Sexe; je connoiſſons l'humeur des filles; je ſçavons que devant le monde elles font des ſimagrées & qu'elles feignent de refuſer ce qu'au fond du cœur elles voudroient déjà tenir. Ça, la petite, nous voici ſeuls, arrangeons-nous.

CRISPIN, *d'un ton précieux.*

Arrangeons-nous ? Arrangeons-nous ? Voyez cet insolent ; ai-je donc l'air de ces filles avec qui l'on s'arrange ?

RUSTAUT.

Pargué, vous n'avez pas aussi de l'air de celles avec qui l'on se dérange : que diantre voulez-vous dire ?

CRISPIN.

Je veux dire... Je veux dire que vous êtes aussi grossier dans vos expressions que dans votre procédé.

RUSTAUT.

Quant à nos expressions, je les avons comme elles nous viennent, & pour ce qui est de notre procédé, dès que c'est pour le mariage que je vous parlons, il nous semble qu'il n'a rien que de très-honnête.

CRISPIN.

En effet, il est fort honnête de vouloir se servir de l'autorité du Gouver-

neur pour m'époufer malgré moi ?

RUSTAUT.

Et pourquoi eft-ce malgré vous, & quelles raifons avez-vous de nous refufer ?

CRISPIN.

Quelles raifons ? . . C'eft qu'en un mot, il eft décidé que je n'aurai jamais de mari.

RUSTAUT.

Mais fongez donc que la Loi n'entend pas que l'on meure fille dans la Colonie.

CRISPIN.

Je ne compte pas auffi mourir fille.

RUSTAUT.

Ah, parguenne, l'aveu eft drôle ! vous n'aurez jamais de mari, & cependant vous ne comptez pas mourir fille ? n'avez-vous point de honte. . .

CRISPIN, *vivement.*

N'avez-vous point de honte vous-même de me pouffer, de me preffer,

de me perſécuter & de me mettre, comme vous le faites, à ne ſçavoir ce que je dis ? Fi, cela eſt criant !

RUSTAUT.

Tenez, je devinons à peu près l'enclouüre. Vous vous êtes amourachée de quelque jeune Etourniau à qui vous feriez bien aiſe de faire la fortune : grande ſottiſe ! vous verriez que bientôt après les nôces, il ſe mocqueroit de vous, auroit des maîtreſſes, mangeroit votre dot, vous planteroit là enſuite, & ma foi, écoutez donc, vous n'êtes pas d'une figure à avoir des reſſources. Je ſommes, nous, un homme meur, ſage, rangé, & qui ne nous ſoucions plus des femmes qu'autant que pour n'être pas toujours le ſeul de notre race, je voudrions bien avoir un héritier ; vous nous le baillerez ; le Gouverneux ſera ſon parrein, nous continuera ſa protection, & avec cette protection & vos dix mille piaſtres, je

nous mettrons dans les affaires, je ferons fracas, vous aurez les plus biaux habits, des bijoux, des piarreries...

CRISPIN, *d'un ton ironique.*

Des pierreries à Madame Ruſtaut ?

RUSTAUT.

Oui : oh tatigué, ſans être glorieux, je ſerons bien aiſe qu'on ne confonde pas notre femme avec la Bourgeoiſie : dépêchez, vous dis-je, de nous bailler cette main-là.

CRISPIN, *toujours d'un ton de précieuſe.*

Ah ! ceſſez donc de me tourmenter.

RUSTAUT.

Mais...

CRISPIN.

Mais, en un mot, renoncez à vos prétentions ſur ma perſonne, & comptez qu'elle n'eſt pas faite pour perpétuer la race des Ruſtauts.

RUSTAUT.

Cela ſuffit : j'allons retrouver Mon-

ſieur le Gouverneux ; il eſt diablement tenace dans ce qu'il a réſolu ; préparez-vous à ſa viſite ; elle vous rendra peut-être plus traitable.

CRISPIN, *à part.*

Ah, cette maudite viſite me fait trembler ; tâchons. . . (*d'une petite voix douce.*) Ruſtaut ? Ruſtaut ?

RUSTAUT, *s'arrêtant.*

Eh bien ?

CRISPIN.

En vérité vous êtes d'une vivacité. . .

RUSTAUT.

C'eſt vous qui n'êtes qu'une barguigneuſe.

CRISPIN.

Je ne ſçais pas avec quelles femmes vous avez vêcu ; mais il faut que vous en ayez trouvé d'une facilité qui vous a gâté.

RUSTAUT, *ſe rengorgeant.*

Pourquoi n'en n'aurions-nous pas trouvé comme un autre ?

CRISPIN.

Croyez-vous donc qu'une jeune personne, qui a de la pudeur, puiſſe ſe déterminer ainſi, tout d'un coup, à ſe jetter entre les bras d'un homme...

RUSTAUT.

Je croyons que plus une fille a toujours été ſage, plus elle a d'impatience d'être épouſée.

CRISPIN.

Je ne vous défends pas d'eſperer.

RUSTAUT.

Je n'eſpérons jamais de peur de nous tromper.

CRISPIN.

Je vous dirai plus, votre figure ne me paroit point auſſi ridicule qu'une autre pourroit la trouver...

RUSTAUT.

Vous êtes bien honnête !

CRISPIN.

Et je ſens même qu'avec le tems, je pourrai me réſoudre à couronne vos vœux.

RUSTAUT.

Eh morguenne, il ne s'agit ni de vœux ni de couronne, & je n'avons pas de tems à perdre. Je ne sommes pas Grüe ; on ne nous mene pas par le nez ; tenez, en un mot comme en mille, je voulons bien vous accorder deux heures pour vous déterminer à faire les choses de bonne grace ; après lequel tems, si vous ne vous êtes pas mise à la raison, ceci deviendra l'affaire du Gouverneux ; c'est un diable d'homme quand on lui résiste ; je vous laissons y penser ; jusqu'au revoir, la petite.

CRISPIN, *seul.*

Si tu me revois, je serai bien trompé. Je n'en puis plus ; non, non, une furie sortie de l'enfer ne seroit pas si acharnée...

SCENE V.

CRISPIN, FRONTIN.

FRONTIN.

EH bien, mon ami, où en es-tu avec ton futur ?

CRISPIN.

Où j'en ſuis, morbleu, où j'en ſuis ? C'eſt le manant le plus vif, le plus preſſant, qui va le plus vîte en beſogne. . . Il veut que dans deux heures au plus tard je ſois ſa femme ; il parle déja d'un héritier que nous aurons, dont le Gouverneur ſera le parrein. . .

FRONTIN.

Et moi la nourrice.

CRISPIN.

Que diable, voilà le maudit embarras où tu m'as jetté.

FRONTIN.

Oh, ne m'accuſez point mal-à-propos.

CRISPIN.

Mal-à-propos ? Comment n'eſt-ce pas toi qui as conſeillé de me faire mettre en femme ?

FRONTIN.

Il eſt vrai, mais pouvois-je prévoir qu'il y auroit un mortel aſſez déterminé, aſſez hardi pour penſer à t'épouſer ?

CRISPIN.

Tu vois cependant.

FRONTIN.

Oui, je vois à préſent, & plus je te regarde, qu'il y a des hommes qui épouſeroient le diable pour avoir de l'argent.

CRISPIN.

Eh finis tes mauvaiſes plaiſanteries ; viens vîte m'aider à me débaraſſer de tout ce maudit attirail ; le

jour commence à baiſſer, je ſerai bien aiſe de décamper dès qu'il ſera nuit.

FRONTIN.

Quoi, tu ſerois capable d'abandonner notre Maître, lorſqu'il eſt plus que jamais dans l'embarras?

CRISPIN.

Que lui eſt-il donc arrivé de nouveau?

FRONTIN.

Le Gouverneur vient de lui déclarer qu'il n'épouſera point Mademoiſelle Henriette, que ton mariage ne ſoit fait avec Ruſtaut.

CRISPIN.

Quelle tyrannie!

FRONTIN.

Cela eſt horrible, & tu vois bien qu'il ſeroit d'un mauvais cœur de penſer à la fuite & de ne pas reſter ici pour m'aider à tâcher de tirer de peine deux pauvres amans perſécutés, & qui nous

recompenſeront généreuſement. Allons, mon ami, plus les difficultés augmentent, plus il faut renouveller de courage, de zèle & d'induſtrie ; roidiſſons-nous contre les obſtacles ; oppoſons la ruſe à la force ; voyons, cherchons, inventons...

CRISPIN.

Écoute, je ne ſçais ſi c'eſt une influence de l'habit que je porte, car ordinairement je n'imagine pas ſi vîte, mais il ſemble qu'il me vient tout à coup à l'eſprit une fourberie qui pourroit... Où as-tu laiſſé Monſieur Valere ?

FRONTIN.

Il ſe promenoit, il n'y a qu'un moment, ici près avec Mademoiſelle Henriette.

CRISPIN.

Cherchons-les : chemin faiſant, je t'expliquerai mon idée. (*Après s'être*

tourné pour s'en aller ; il s'arrête.) Cependant, mon ami...

FRONTIN.

Quoi ?

CRISPIN.

Si elle alloit malheureuſement à ne pas mieux réuſſir que la tienne, & qu'à la fin le Gouverneur découvrant mon déguiſement...

FRONTIN.

Eh bien, après tout, quand il le découvriroit, quelque ſevere qu'il ſoit, il ne peut au plus que te faire pendre.

CRISPIN.

Eh n'appelle-tu cela rien ?

FRONTIN.

Que diable, mon ami, ne faut-il pas ſe ſoumettre à ſa deſtinée ?

CRISPIN.

Je t'aſſure que ſi c'eſt là ma deſtinée, ce ſera auſſi la tienne, & que je ne

manquerois pas de déclarer que c'eſt par ton conſeil. . .

FRONTIN.

Ah, ſi, ſi donc ! cela ſeroit honteux, & tu es un trop honnête garçon pour ne te pas laiſſer pendre ſans te deshonorer ; mais enfin les choſes n'en ſont pas encore là : marchons, & par des craintes indignes de nous deux, ne m'oblige pas à méconnoître Criſpin.

Fin du ſecond Acte.



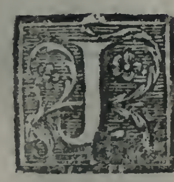
ACTE



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CRISPIN, *ſeul & toujours en femme.*



J'Ai affecté d'aller au Château ; je m'y ſuis promené aſſez longtems ; enſuite j'ai paſſé chez Mademoiſelle Henriette, d'où me voilà revenu ici. J'ai eu le plaiſir de voir que Ruſtaut avoit l'œil ſur toutes mes démarches ; qu'il m'a toujours ſuivi de loin, & que je puis, je crois, compter que dans l'idée que je tâcherai de profiter de la

nuit pour m'enfuir, il va faire sentinelle autour de la maison ; c'est ce que je souhaite ; c'est sur la crainte qu'il a que je ne lui échappe, que j'ai imaginé le tour que nous allons lui jouer. Entrons : Monsieur Valere & Frontin viendront faire ici la conversation dont nous sommes convenus ; il ne manquera pas de s'approcher dans l'obscurité pour écouter, & je serois bien étonné s'il ne donnoit pas dans le piége.

Il sort.

SCENE II.

RUSTAUT, *seul.*

LA voilà rentrée, & sans se douter que j'étions à sa suite, tant je nous sommes finiment conduit pour observer toutes ses allées & ses venues ; elle a beau tournayer, elle ne nous écha-

pera pas ; j'avons trop d'envie d'être riche. Il eſt cependant plaiſant, quand j'y penſe, qu'ici l'on faſſe fortune par la laideur de ſa femme ! .. J'entends du bruit ... On ſort ... Mettons-nous un peu à l'écart.

SCENE III.

VALERE, FRONTIN, RUSTAUT *au fond du Théâtre, & qui s'approche de tems en tems pour écouter.*

VALERE.

MA vilaine couſine t'envoye, dis-tu, chez Cléon ?

FRONTIN, *à voix baſſe, lui montrant Ruſtaut.*

Le voyez-vous ?

VALERE, *bas.*

Je le vois.

FRONTIN, *haut.*

Oui : elle m'envoye chez M. Cléon pour lui dire qu'elle voudroit bien lui parler. . . .

VALERE.

Frontin, cela me confirme dans mes ſoupçons.

FRONTIN.

Eh que ſoupçonnez-vous ?

VALERE.

Tu ſçauras que je l'ai rencontrée au Château, & que je lui ai déclaré nettement que puiſque le Gouverneur perſiſtoit à vouloir qu'elle épousât Ruſtaut, il étoit inutile de prétendre réſiſter plus long-tems ; elle ne m'a répondu qu'en biaiſant. Mon ami, ſon deſſein eſt de nous échapper, & je parierois qu'elle ne veut parler à Cléon que pour le prier de lui en faciliter les moyens.

FRONTIN.

Cela ſe pourroit bien.

VALERE.

Cléon eſt de nos parens, mais c'eſt moins par cette raiſon qu'elle s'adreſſe à lui, que parce qu'elle ſçait qu'il ne m'aime pas, & qu'elle eſpere qu'il ſe prêtera à tout ce qu'elle lui demandera, ne fût-ce que dans l'idée de me cauſer de la peine & de l'embarras.

FRONTIN.

Ecoutez donc, ma foi, il vous en cauſeroit; vous auriez beau proteſter de votre innócence, le Gouverneur croiroit toujours que vous auriez contribué à cette fuite, & ne manqueroit pas, par conſéquent, de retarder plus que jamais votre mariage avec Mademoiſelle Henriette.

VALERE.

La maudite couſine, & que je la donne de bon cœur à tous les Diables!

FRONTIN.

Vous ne leur faites pas un beau préſent.

VALERE.

Lui convient-il de faire la délicate ſur le choix d'un mari, & de mépriſer Ruſtaut?

FRONTIN.

Non en vérité ; car enfin il a l'air groſſier, je l'avoue, mais d'ailleurs il eſt homme d'honneur ; chacun l'aime & l'eſtime dans la Colonie, & il s'eſt toujours diſtingué dans les différens combats que nous avons eu à ſoutenir contre les Sauvages : à l'égard de ſa naiſſance, je ne ſçais pas s'il eſt de la même famille, mais j'ai connu en France des Ruſtauts qui occupoient des places aſſez conſidérables.

VALERE.

Il me vient une idée ; comme elle n'eſt que depuis quelques jours ici, & qu'elle a toujours demeuré à la campagne, elle ne connoît point Cléon.

FRONTIN.

Non.

VALERE.

Si nous lui ſuppoſions quelqu'un que tu lui amenerois comme étant lui ?

FRONTIN.

J'entends.

VALERE.

Que nous aurions inſtruit.

FRONTIN.

Fort bien.

VALERE.

Et qui, en cas qu'elle ait véritablement pris la réſolution de s'échapper, refuſeroit non-ſeulement de favoriſer ſon deſſein, mais qui la menaceroit même d'en avertir le Gouverneur ? N'y a-t-il pas toute apparence que ſe voyant alors ſans reſſource & preſſée de tous côtés, elle ſe détermineroit enfin à épouſer Ruſtaut ? Qu'en dis-tu ?

FRONTIN.

Je dis que cela me paroît bien imaginé.

VALERE.

Mais où trouver ce quelqu'un pour jouer le perſonnage de Cléon ?

FRONTIN.

Attendez... Je connois un de mes amis... Moyennant de l'argent, j'eſpere... Il ne loge qu'à deux pas d'ici, je vais lui parler.

VALERE.

Vas vîte.

FRONTIN.

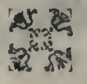
J'y cours ; rentrez ; vous aurez bientôt réponſe.

VALERE.

Je rentre.

FRONTIN, *à part, en s'en allant.*

Faiſons ſemblant d'aller chercher l'ami en queſtion ; Mons Ruſtaut, ſi vous ne gobbez pas l'hameçon, je ſerai bien trompé.



SCENE IV.

RUSTAUT, *ſeul.*

JE ne nous attendions pas à ce que je venons d'entendre ; oh, ma foi, pour le coup, je crois que je pouvons nous tenir joyeux , & que voilà que notre mariage ſe terminera, même ſans que je nous en mêlions, plus vîte encore que je ne l'eſperions. Quel plaiſir quand je nous verrons avec dix mille piaſtres ! Il eſt vrai que d'un autre côté je ſerons obligé de vivre avec une vilaine femme ; mais morgué combien connoiſſons-nous de gens qui pour s'enrichir, vivent avec leur conſcience qui eſt encore bien plus vilaine ! Je n'aurons, nous, rien à nous reprocher ſur l'acquiſition de notre opulence. . . Il me ſemble que j'entends venir quelqu'un. . . Seroit-ce déja Frontin & ſon ami ? La nuit eſt ſi noire. . .

SCENE V.

RUSTAUT, FRONTIN.

FRONTIN, *affecte de venir le heurter en courant, & tombe.*

QUi va là? Qui va là?

RUSTAUT.

Paix, paix, c'eſt nous.

FRONTIN.

Qui, nous?

RUSTAUT.

Quoi, ne nous reconnoiſſez-vous pas, Monſieur Frontin?

FRONTIN.

Ah, je crois que c'eſt la voix de Monſieur Ruſtaut?

RUSTAUT.

Et ſa perſonne auſſi.

FRONTIN.

Parbleu, votre perſonne eſt bien

dure ! j'aimerois autant avoir heurté contre une borne.

RUSTAUT.

Il eſt vrai que je ſommes aſſez ferme ſur nos jambes ; mais, vous voilà bientôt revenu ? Avez vous trouvé votre homme ?

FRONTIN.

Quel homme, & que voulez-vous dire ?

RUSTAUT.

Ce que je voulons dire ? Je voulons dire que je n'avons pas perdu un mot de la converſation que vous avez eue ici, il n'y a qu'un moment, avec votre Maître : j'étions là.

FRONTIN.

Vous étiez là ?

RUSTAUT.

Oui, & une preuve de cela, c'eſt que je ſommes très-content de vous ; vous êtes un brave homme, M. Frontin, un homme véridique, qui ſçait

rendre juſtice au mérite, & à qui je ferons, ma foi, un bon préſent de nôces.

FRONTIN.

Oh, M. Ruſtaut, vous avez trop de bonté, & je voudrois trouver les occaſions...

RUSTAUT.

Laiſſons-là les remerciemens; revenons à la petite manigance que M. Valere a imaginée, & ſur laquelle vous voyez bien qu'il ſeroit inutile de faire le diſcret avec nous.

FRONTIN.

Très-inutile, puiſque vous avez tout entendu, & que d'ailleurs vos intérêts & ceux de mon Maître ſont liés.

RUSTAUT.

Votre homme étoit-il chez lui?

FRONTIN.

Je l'ai trouvé à ſa porte.

RUSTAUT.

Fera-t-il notre affaire.

FRONTIN.

Non.

RUSTAUT.

Eh pourquoi ?

FRONTIN.

Parce qu'il eſt ſi yvre qu'il n'eſt pas poſſible de s'en ſervir.

RUSTAUT.

Que diantre !.. Eh bien, il faut vîte courir chez quelqu'autre de vos amis.

FRONTIN.

Vîte courir ? Vîte courir ? M. Ruſtaut, ce jour-ci eſt un jour de réjouiſſance ; on a prodigué au Château le vin & la bonne chere ; vous ſeriez peut-être à préſent vous-même yvre, ſi vous n'aviez pas eu votre mariage en tête.

RUSTAUT.

Cela ſe pourroit bien.

FRONTIN.

Il y a toute apparence que tous mes amis le ſont ; j'ai toujours connu celui

de chez qui je viens, pour un des plus ſobres.

RUSTAUT.

Comment ferons-nous donc ?

FRONTIN.

Je ne ſçais.

RUSTAUT.

Ce petit ſtratagême de votre Maître étoit ſi bien imaginé !

FRONTIN.

Très-bien imaginé. .. Si vous pouviez nous trouver quelqu'un ?

RUSTAUT.

Je venons ſi rarement à la Ville, que je n'y connoiſſons perſonne.

FRONTIN, *feignant de rêver.*

Que diable. . . j'ai beau chercher. . . Ecoutez, je penſe. . .

RUSTAUT.

Quoi ?

FRONTIN.

Sçauriez-vous déguiſer votre voix ?

RUSTAUT.

Pourquoi nous demandez vous cela?

FRONTIN.

Parce que notre Demoiſelle, n'ayant jamais vû M. Cléon, on pourroit vous faire paſſer pour lui, auprès d'elle, tout comme un autre.

RUSTAUT.

Moi! Et comment lui déguiſer mon viſage?

FRONTIN.

Ce ne ſeroit pas là la difficulté; j'irois lui dire que je lui amene Monſieur Cléon; mais qu'il l'attend ici parce qu'étant brouillé avec M. Valere, il ne veut pas entrer dans ſa maiſon; or dans l'obſcurité, avec un autre habit, un chapeau enfoncé, une perruque qui vous couvriroit la moitié de la phiſionomie, je crois que vous seriez abſolument méconnoiſſable.

RUSTAUT.

Je le crois auſſi.

FRONTIN.

Il n'y a donc que votre voix.

RUSTAUT.

Que cela ne vous inquiette pas. Je vous dirons que j'avions quelquefois martel en tête ſur la conduite de notre défunte femme ; j'allâmes un jour à un bal ou elle étoit, & où certainement elle ne nous attendoit pas ; je nous étions maſqué en vrai freluquet ; je nous aprochâmes d'elle, en déguiſant notre voix ; je vantîmes ſes charmes ; je lui fimes entendre que je jouiſſions d'un gros bien, & que tout ce que j'avions, ſeroit à ſon ſervice ; elle nous répondit qu'il falloit que je fuſſions un impudent pour oſer lui parler ſur ce ton-là ; qu'elle avoit de la vertu, de l'honneur, & un mari qu'elle aimoit ; & même, à certaine privauté que je voulumes prendre, elle nous bailla un ſoufflet...

FRONTIN.

En vérité ?

RUSTAUT.

En vérité : or craignez vous à préſent que je ne puiſſions pas déguiſer notre voix, lorſque notre femme, notre propre femme. . .

FRONTIN.

Non, non, & dès que vous avez pardevers vous une preuve auſſi peu équivoque. . .

RUSTAUT.

Trouvez ſeulement les habits, & ne vous embarraſſez pas du reſte.

FRONTIN.

Ils feront bien-tôt trouvés, je vais les chercher.

SCENE VI.

RUSTAUT, *ſeul.*

JARNI, je ſerions à préſent bien fâché que ſon ami n'eût pas été yvre; outre qu'on manie toujours mieux ſoi-

même ſes affaires que ceux que l'on en charge, je pourrons, comme étant un vieux parent, & déclarant à notre prétendue que ſi elle veut que je l'aidions, il faut qu'elle ait en nous toute confiance, je pourrons, dis-je, lui faire finement de petits interrogats & la preſſer ſur les raiſons qu'elle a d'être ſi répugnante à nous épouſer ; je ne ſommes naturellement ni ſoupçonneux, ni jaloux, & elle a d'ailleurs toute la phiſionomie d'une fille qui doit avoir toujours été bien reſpectée, mais cependant, lorſque M. le Gouverneux lui a propoſé notre mariage, elle a paru ſi diantrement ahurie. . .

SCENE VII.

RUSTAUT, FRONTIN, *apportant des habits.*

FRONTIN.

VOilà tout ce qu'il vous faut.

RUSTAUT.

Bon : aidez-nous à présent. (*Après que Frontin lui a aidé à se déguiser.*) Eh bien qu'en dites-vous ?

FRONTIN.

Je dis qu'il n'y a que le Diable qui pourroit vous reconnoître : je vais vous annoncer. (*Il sort.*)

RUSTAUT.

Ramenons les deux bouts de la perruque en devant pour avoir l'apparence plus grave : j'affecterons de tousser de tems en tems, & j'appuyrons lentement sur nos paroles.

FRONTIN, *à Crispin qu'il amene.*
Mademoiselle, voilà Monsieur Cléon.

CRISPIN, *à Frontin.*
Allez, laissez-nous.

SCENE VIII.

RUSTAUT, CRISPIN.

CRISPIN, *affectant un ton d'embarras, de pudeur & d'innocence pendant toute cette Scene.*

C'Est moins, Monsieur, l'honneur que j'ai d'être de vos parentes, que votre réputation qui m'a déterminée à avoir recours à vous : vous passez pour un si honnête homme, si charitable & si compatissant, que je me suis flattée que je ne vous implorerois pas en vain dans mon affliction.

RUSTAUT.

Je serons charmé de vous être utile,

& vous pouvez nous parler en toute confiance.

CRISPIN, *soupirant.*

Par où commencer !

RUSTAUT.

Ordinairement l'on commence. . . par le commencement.

CRISPIN.

Vous ſçavez, Monſieur, que j'ai toujours vêcu à la campagne.

RUSTAUT.

Oui.

CRISPIN.

Si je n'étois pas à portée d'avoir cette éducation brillante qui ſert à cultiver les graces du corps & de l'eſprit, en revanche, je puis dire que du côté de la ſageſſe, j'étois élevée ſous l'aiſle d'une mere. . . (*ſanglottant.*) Ah, Monſieur !

RUSTAUT.

Ne pleurez donc pas.

CRISPIN.

La pauvre femme ! Il ſembloit

qu'elle prévoyoit le malheur qui devoit un jour m'arriver ! Je commençois à peine à parler, qu'elle me répétoit sans cesse qu'il falloit chasser d'auprès de moi les petits garçons, ne point badiner & ne point jouer avec eux : plus je grandissois, plus elle me peignoit tous les hommes comme des monstres : vaines précautions & qui me feroient presque croire qu'à la vertu il y a de la destinée comme à toute autre chose !

RUSTAUT.

Il ne faut pas croire cela, ma parente.

CRISPIN.

Ah, mon parent, quand je vois tous les jours tant de jeunes filles qui dès l'âge de douze à treize ans, se mirent, se regardent, qui cherchent les hommes, leur sourient, les agacent, enfin qui s'exposent sans cesse à tomber dans leurs piéges, & qui cependant n'y

tombent pas, & que moi qui avois toujours vêcu dans la retenue & la modeſtie. . .

RUSTAUT.

Eh bien vous, vous y avez été priſe ?

CRISPIN.

Hélas ! . . Ce ſoupir vous en dit aſſez ; épargnez à ma pudeur un detail...

RUSTAUT.

Ah, je n'avons pas beſoin du détail, je le devinons de reſte.

CRISPIN.

Si vous aviez vû l'ingrat à mes genoux, ſi vous aviez entendu tous les ſermens qu'il me fit de n'être jamais qu'à moi, & ſi vouliez un peu réfléchir que les meilleurs cœurs ſont ordinairement les plus crédules, peut-être, Monſieur, votre infortunée parente exciteroit-elle moins votre indignation que votre pitié.

RUSTAUT, *à part.*

Il faut avouer qu'il y a des hommes

qui ont bien le diable au corps, & quelle chienne de découverte je venons de faire ! Mais, morgué, n'éclattons pas ; je pouvons doucement en tirer parti. (*à Crispin.*) Vous êtes à plaindre ; voyons quel est le service que vous voulez que je vous rendions.

CRISPIN.

Le voici : entre nous, notre cousin Valere n'est qu'un freluquet, impatient de posséder sa peronnelle, & à la discrétion de qui je n'ai eu garde de me confier : je pense même que Rustaut n'auroit pas une grande considération pour lui ; au lieu que lorsqu'une personne d'âge & de poids comme vous, voudra bien parler à ce manant, je ne doute pas qu'il ne fasse attention à ce qu'elle lui dira ; je vous prie donc d'aller le trouver, & de lui faire entendre que je ne l'épouserai jamais d'autorité ; mais que s'il veut ne point trop presser les choses, vous esperez manier mon

esprit

esprit de façon que dans un mois, ou un mois & demi au plutard, je serai sa femme.

RUSTAUT.

Seroit-ce en effet votre dessein de l'épouser dans ce tems-là?

CRISPIN.

Oui.

RUSTAUT.

Cela est obligeant pour lui, après votre avanture.

CRISPIN.

Après mon avanture? Quand j'en aurois eu dix, il me semble qu'il seroit encor trop heureux de m'avoir.

RUSTAUT.

Certainement : il n'y a qu'une chose qui nous embarasse; je connoissons Rustaut; si malheureusement, après les nôces, il alloit découvrir le petit accident qui vous est arrivé, il est brutal & seroit homme à vous tordre le cou; ainsi je crois qu'il vaut mieux que je lui

propose de votre part cinq mille piastres, à condition qu'il renoncera entiérement à vous.

CRISPIN.

Je ne lui donnerai rien du tout : n'ai-je pas besoin plus que jamais d'un mari, & je pense que ce drôle-là me conviendra assez.

RUSTAUT, *ôtant la perruque & l'habit qui le déguisent.*

Non, morguenne, ce drôle-là ne vous conviendroit pas ; me reconnoissez-vous ? Vous vous êtes confessée au Renard, ma poulette.

CRISPIN.

Voilà une bien indigne supercherie qu'on m'a faite !

RUSTAUT.

Ma foi, vous nous en prépariez une qui n'étoit pas trop honnête. Eh bien, voulez-vous encore nous épouser ?

CRISPIN.

Mais après tout, seriez-vous donc, le premier...

RUSTAUT.

Taiſez-vous, effrontée, & promettez-nous vîte les cinq mille piaſtres, ſans quoi j'allons vous timpaniſer d'importance.

CRISPIN.

Que veut donc dire cet inſolent, & parle-t-on ainſi à une fille d'honneur ? Apprenez, faquin, que je ne crains point vos diſcours ; ma réputation eſt trop bien établie ; d'ailleurs perſonne n'ignore que j'ai refuſé de vous épouſer, & l'on ſçait aſſez qu'un amant piqué, quand il eſt malhonnête homme, eſt capable de tout : il convient bien à un manant de vouloir ſe vanger comme un petit-maître ; allez, & renoncez à jamais à l'eſpoir de me poſſéder.

RUSTAUT.

Quelle impudence ! Je ne ſçais qui me tient... Morguenne, il ne ſera pas dit que je ſerons entiérement la dupe de ceci ; tenez, je voulons bien rabat-

tre à deux mille piaſtres, mais ſi vous barguignez encore, j'allons tout conter à M. le Gouverneux; il nous aime, & j'obtiendrons qu'il faſſe examiner vos allûres d'ici à quelque temps, afin de voir ſi j'aurons été un calomniâteux.

CRISPIN, *à part.*

Perdons quelque choſe plûtôt que de nous jetter dans un nouvel embarras.

RUSTAUT, *voyant venir le Gouverneur.*

Juſtement le voici.

CRISPIN.

Je vous promets les deux mille piaſtres, mais du moins je compte ſur votre diſcrétion.

RUSTAUT.

Oh, je vous verrions épouſer notre meilleur ami, que je ne ferions qu'en rire.

SCENE DERNIERE.

LE GOUVERNEUR, HENRIETTE, VALERE, FRONTIN, RUSTAUT, CRISPIN.

LE GOUVERNEUR.

EH bien êtes-vous d'accord ?

RUSTAUT.

A peu près, M. le Gouverneux ; elle demande du tems, je lui en accordons ; peut-être l'épouſerons-nous ; peut-être ne l'épouſerons-nous pas ; bref, je ſommes content & je vous prions de ne plus retarder le bonheur de M. Valere de qui je n'avons que ſujet de nous louer.

LE GOUVERNEUR.

Si tu es content, cela ſuffit ; je ne conſidérois dans tout ceci que ton avantage, & n'attendois qu'après toi

pour faire célébrer les différens mariages arrêtés dans ce jour.

(*A Valere & à Henriette.*)

Vênez, ſuivez-moi ; on va vous unir.

FRONTIN.

Monſieur Ruſtaut , Vous m'avez promis un préſent de nôces ?

RUSTAUT.

Il eſt vrai, mon ami ; marie-toi, & je t'aſſure celui que Mademoiſelle me deſtinoit.

CRISPIN, *aux Spectateurs.*

Je parois hors d'affaires, mais je ſuis plus embaraſſé que jamais, Meſſieurs, ſi vuos n'applaudiſſez.

FIN.

LES PARFAITS AMANS, OU LES METAMORPHOSES,

COMÉDIE EN QUATRE ACTES,

Avec quatre Intermedes;

Représentée pour la premiere fois, le Jeudi 25 Avril 1748, par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi.

LE hazard m'avoit conduit dans le Magazin de la Comédie Italienne ; j'y vis des Décorations qui me parurent ſingulieres ; on me dit qu'elles avoient été faites pour une Comédie qu'on n'avoit pas pû jouer ; j'imaginai d'en faire une ſur ces Décorations ; je traçai ce Canevas où mon idée a été uniquement d'amener des Scenes plaiſantes & des lazzis entre les Acteurs comiques, avec des Danſes, du Chant, des Machines, enfin beaucoup de Spectacle. Cette Piéce, quoique toute en François, fut affichée, *Comedie Italienne* : c'étoit aſſez annoncer ſon genre.





ACTEURS.

ZULPHIN, *Génie, pere de Florisse.*

GALANTINE, *Fée, mere de Zermés.*

FLORISSE.

ZERMÉS.

MUTALIB, *Génie, frere de Zulphin & de Galantine.*

CORALINE.

UN GNOME.

ARLEQUIN.

SCAPIN.

UN BERGER.



LES PARFAITS AMANS, *COMÉDIE.*

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente une Tour au milieu de nuages ſuſpendus qui s'étendent du bas en haut, & rempliſſent tout le fond.

SCENE PREMIERE.

FLORISSE, MUTALIB *ſous la figure d'un Sauvage, gardien de Floriſſe ; il la regarde quelque temps ; elle a les yeux baiſſés, ſoupire & paroît plongée dans la plus profonde rêverie.*

MUTALIB.

QUEL ſoupir ! vous m'avez promis que ſi je vous laiſſois ſortir, vous m'ouvririez votre cœur ?

FLORISSE

Que veux-tu que je te dise ?

MUTALIB.

Ce que vous pensez.

FLORISSE.

Je ne pense à rien.

MUTALIB.

A votre âge, une fille pense toujours à quelque chose... Allons, parlez donc.

FLORISSE.

Laisse-moi.

MUTALIB.

Puisque vous ne voulez pas parler, je vais parler, moi. Parmi les Génies, il y en avoit un...

FLORISSE.

Oh, tu vas me conter une histoire !

MUTALIB.

Sans doute : vous m'en demandez tous les jours ?

FLORISSE.

Je ne suis pas aujourd'hui en humeur d'en entendre.

MUTALIB.

Ecoutez ſeulement : je vous réponds que celle-ci vous intéreſſera. Parmi les Génies, il y en avoit donc un, beau, bienfait, vif, brillant, enjoué, fourbe, perfide, en un mot, merveilleux pour les femmes. Après en avoir trompé un grand nombre, il trouva que la Fée Poupette manquoit à ſes triomphes ; il mit tout en uſage pour l'avoir, & il l'eut ; mais à peine fut-il heureux, qu'il ne s'en ſoucia plus, & qu'il la ſacrifia à une ſimple mortelle. La Fée, au déſeſpoir de ſe voir abandonnée, complotta, cabala avec pluſieurs autres qu'il avoit trahies comme elle ; notre Génie à bonnes fortunes fut cité au Conſeil ſouverain des Fées, & voici l'Arrêt qui fut rendu : *Le Génie Zulphin...*

FLORISSE.

Que veux-tu dire ? Le Génie Zulphin ? C'eſt mon pere ?

MUTALIB.

Sans doute, c'eſt votre pere, & c'eſt auſſi ſon hiſtoire que je vous raconte ; on n'inſtruit pas ordinairement les enfans des fredaines de leurs parens, à moins qu'on n'en ait de fortes raiſons ; vous jugerez des miennes par la ſuite de mon récit ; revenons à l'Arrêt : *Le Génie Zulphin deviendra laid, peſant, lourd, décrepit, à l'inſtant que la fille qu'il a eue d'une mortelle*, c'eſt vous, *preſſée par ſon amour, en fera l'aveu à ſon Amant.*

FLORISSE.

O ciel !

MUTALIB.

Ce n'eſt pas le tout : votre pere a parmi les Fées une ſœur du même caractére que lui ; vive, folle, étourdie, coquette, capricieuſe, bravant avec intrepidité toutes les bienſeances : un Génie qu'elle trompoit, la ſurprit avec un Mortel ; il repréſenta que

puiſque les Fées avoient cru devoir ſe venger des perfidies du frere, il étoit juſte qu'on punit auſſi celles de la ſœur : il fut dit que l'Arrêt leur ſeroit commun.

FLORISSE.

Quel Arrêt, grands Dieux !

MUTALIB.

Il eſt ſûr que pour un Petit-Maître & pour une Coquette, qui ne ſont occupez que de leurs graces, de leurs ajuſtemens, de leur jargon & de leur maintien, il eſt bien terrible de penſer que tout à coup, dans un inſtant, ils tomberont de cet état qui leur paroît ſi délicieux, ſi brillant, dans l'état affreux de la décrépitude : c'eſt pour parer ce coup fatal, que votre pere vous tient, depuis l'âge de cinq ans, enfermée dans ce Château; & la Fée, ſa ſœur, avoit pris la même précaution à l'égard de ſon fils; mais ce fils s'eſt échappé; c'eſt ce jeune

homme qui s'arrêta hier ſi longtems à vous conſidérer, tandis que vous êtiez à la fenêtre, qui vous parut ſi aimable, & à qui vous avez ſans doute rêvé toute la nuit... Mais, quoi, vous voilà toute en pleurs?

FLORISSE.

Que je ſuis malheureuſe!

MUTALIB.

Ne vous affligez pas tant; je ne vous ai fait tout ce détail, que pour vous prévenir ſur le danger...

FLORISSE.

Mon pere ne voudra jamais devenir laid; il me tiendra toujours renfermée dans ce Château; j'y mourrai...

MUTALIB.

Vous n'y mourrez pas: connoiſſez-moi, Floriſſe; j'ai pris la figure du Sauvage qui vous a gardée juſqu'à préſent; je ſuis le Génie Mutalib, frere de votre pere; prévoyant les malheurs qui vous menacent, je viens

contre mon frere & ma sœur, vous défendre vous & votre Amant.

FLORISSE, *le caressant.*

Ah, mon cher oncle ! mon cher oncle ! ..

MUTALIB.

J'ai été indigné de voir un pere & une mere, livrés à tous les égaremens du cœur & de l'esprit, condamner des enfans innocens à une éternelle prison... Mais, j'apperçois Arlequin & Scapin ; ils sont au service de votre pere ; il ne faut pas qu'ils voyent que je vous laisse sortir ; rentrez vîte, tandis que sous cette figure qui me déguise à leurs yeux, je vais tâcher de sçavoir ce qu'ils viennent faire ici.

FLORISSE, *en s'en allant.*

Mon cher oncle, je n'ai d'espoir qu'en vous.

MUTALIB.

Il y aura bien des obstacles à surmonter, ma chere niéce, mais j'espere d'en venir à bout.

SCENE II.

MUTALIB, *toujours ſous la figure du Sauvage*, ARLEQUIN, SCAPIN.

ARLEQUIN, *à Scapin.*

JE te dis que j'en ſuis ſûr.

SCAPIN.

Et moi, je te dis que tu te trompes.

ARLEQUIN.

Tu t'obſtines mal à propos.

SCAPIN.

C'eſt toi qui as tort.

ARLEQUIN.

Enfin, nous avons parié ?

SCAPIN.

Certainement.

ARLEQUIN.

Tu perdras.

SCAPIN.

Nous verrons.

ARLEQUIN, *appercevant Mutalib, & l'embraſſant.*

Eh, bon jour, mon cher Sauvage.

MUTALIB, *gravement.*

Bon jour.

SCAPIN, *l'embraſſant auſſi.*

Ton ſerviteur, mon ami.

MUTALIB.

Ton ſerviteur.

ARLEQUIN, *careſſant la mouſtache de Mutalib.*

La voilà, cette mouſtache! la belle mouſtache! eh bien, Scapin, paries-tu encore?

SCAPIN.

Toujours.

MUTALIB.

Qu'avez-vous donc parié?

ARLEQUIN.

En venant ici, nous parlions de toi & de tout ton mérite; il m'a ſoutenu que ta mouſtache étoit poſtiche.

SCAPIN.

Et je le ſoutiens encore.

ARLEQUIN.

Je te ſoutiens qu'elle eſt naturelle.

SCAPIN.

Elle ne l'eſt pas, te dis-je.

ARLEQUIN.

Elle ne l'eſt pas? Quel entêté! oh cela me met dans une colere... Tiens, regarde donc.

(*Il tire de toute ſa force, & traîne Mutalib par la mouſtache.*)

MUTALIB.

Ah! ah! ah! coquin! coquin!

ARLEQUIN, *à Scapin.*

Diſputeras-tu encore?

SCAPIN.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Quoi, tu n'as pas perdu?

SCAPIN.

Pour me convaincre, il faut que je tire moi-même.

MUTALIB.

Tirer toi-même?

SCAPIN.

Apparemment.

MUTALIB, *levant sa massuë.*

Approche.

SCAPIN.

Eh bien, le pari est nul.

ARLEQUIN, *à Mutalib.*

Que diantre, laisse-le tirer, ne fusse que pour l'honneur de ta moustache.

MUTALIB.

Marauts, si je laisse tomber ma massuë...

ARLEQUIN.

Mais tu as tort; tu sçais que j'aurois gagné; tu me fais perdre cet argent-là, comme si tu le volois dans ma poche.

MUTALIB, *froidement, feignant de s'en aller.*

Au revoir.

ARLEQUIN, *le faisant revenir.*

Où vas-tu donc?

MUTALIB.

A mon poſte.

ARLEQUIN.

A ton poſte, vilain Suiſſe! Demeure, nous avons à te parler; le Génie notre Maître a ſçu qu'un jeune homme roda hier longtemps autour de ce Château.

MUTALIB.

Il eſt vrai.

ARLEQUIN.

Il nous envoye te dire de veiller plus exactement que jamais ſur Mademoiſelle Floriſſe.

MUTALIB, *froidement, & feignant encore de s'en aller.*

Je ferai mon devoir; j'aſſommerai ce jeune homme, s'il revient.

ARLEQUIN.

Animal, ne ſçais-tu pas que par l'Arrêt prononcé contre notre Maître, il ne lui eſt pas permis d'employer la force, ni les ſecrets de ſon art, contre

ceux qui tâcheront de ſe faire aimer de ſa fille ?

MUTALIB.

Je l'avois oublié.

ARLEQUIN.

Il a promis de nous récompenſer magnifiquement, Scapin & moi, ſi nous pouvons, par quelque ruſe, éloigner ce jeune homme... Scapin ?

SCAPIN.

Eh bien ?

ARLEQUIN.

Il me vient une idée.

SCAPIN.

Voyons.

ARLEQUIN.

Je prendrai un des habits de Mademoiſelle Floriſſe ; je me préſenterai comme ſi j'étois elle...

SCAPIN.

La peſte de l'animal ! Voyez, voyez le beau minois pour qu'on le prenne pour une jolie fille ?

ARLEQUIN.

Je dirai à ce jeune homme...

SCAPIN.

Que pourras-tu lui dire ? Il s'imaginera bien qu'on ne garderoit pas avec tant de ſoin une guenon comme toi.

ARLEQUIN.

Que tu es bête ! que tu es bête ! (*montrant Mutalib.*) il eſt bien butor, bien lourd, bien épais, cependant je ſuis ſûr qu'il dévine...

MUTALIB, *gravement.*

Tu te trompes, je ne devine jamais.

ARLEQUIN.

Eh bien, animaux que vous êtes, écoutez-moi : je dirai à ce jeune homme que mon pere, par la puiſſance de ſon art, m'a ainſi enlaidie ; quand je dis enlaidie, c'eſt-à-dire, un peu diminué de la blancheur, de la fineſſe & de l'éclat de mon teint ; (*prenant un*

un ton de mignardise.) car enfin, après tout, sans trop se flatter, sous quelque déguisement que l'on soit, on ne sera jamais à faire peur, & j'ai connu à Scapin vingt Maîtresses avec qui je n'aurois fait certainement nulle comparaison pour la taille & la figure.

MUTALIB.

Cela marque son bon goût.

SCAPIN.

Quoi, tu dis que tu m'as connu des Maîtresses...

ARLEQUIN, *du même ton ridicule de mignardise.*

Oui, Mons Scapin, Mons Scapin, nulle comparaison; brisons, brisons là-dessus; si l'amour que vous aviez pour elles, vous aveugle encore, je veux bien ne m'en pas offenser... J'apperçois quelqu'un; seroit-ce ce jeune homme?

MUTALIB.

Lui-même.

ARLEQUIN.

Il eſt bien fait, & le cœur d'une recluſe eſt toujours prompt à s'enflammer ! Mademoiſelle Floriſſe l'a-t-elle vû ?

MUTALIB.

Oui.

ARLEQUIN.

Se ſont-ils parlé ?

MUTALIB.

Non.

ARLEQUIN

Allons, allons, Scapin, entrons, entrons vîte pour nous déguiſer.



SCENE III.

MUTALIB *au bord du Théâtre ;* ZERMÉS *au fond , considérant le Château.*

MUTALIB

IL regarde s'il ne verra point paroître sa Maîtresse ; ces pauvres Amans sont menacez de grands malheurs ; je les protégerai de tout mon pouvoir ; mon cher neveu , tu auras besoin de courage & de fermeté. Servons-nous de la puissance de mon art ; excitons des prestiges ; faisons naître des monstres ; éprouvons s'il est capable d'affronter les dangers & la mort , & s'il ne se laissera point épouvanter.

ZERMÉS, *s'approchant de Mutalib.*

Mon ami, à qui appartient ce Château ?

MUTALIB, *fierement.*

A moi, qui t'ordonne de t'en éloigner.

ZERMÉS, *avec mépris.*

Tu me fais naître l'envie d'y entrer.

MUTALIB, *se mettant entre lui & le Château, & levant sa massuë.*

Ose en approcher.

ZERMÉS.

Ah, tu me ménaces?

(Il fond, l'épée à la main, sur Mutalib qui disparoit. Un énorme Géant se présente; Zermés combat ce Géant qui s'abime & est remplacé par une autre figure moins grande, toute noire, avec des aîles, la barbe, les cheveux & les sourcils blancs. Cette figure s'abime encore; il sort une grosse gerbe de feu, & ensuite, de la fenêtre, s'allonge & se replie un grand serpent qui se change tout à coup en un oiseau monstrueux; Zermés frappe

cet oiseau ; il s'envole, en jettant un cri lugubre ; la porte du Château s'ouvre ; Arlequin & Scapin paroissent, déguisés en femmes.

SCENE IV.

ZERMÉS, ARLEQUIN & SCAPIN *en femmes.*

ARLEQUIN, *s'appuyant sur le bras de Scapin, avance nonchalamment.*

N'ALLONS pas plus avant : arrêtons-nous ma bonne :
Je ne me soutiens plus : ma force m'abandonne.

ZERMÉS.

Mesdames, vous sortez de ce château ; je vous prie de contenter ma curiosité au sujet d'une jeune personne que je vis hier à cette fenêtre.

ARLEQUIN.

Hélas !

SCAPIN.

Hélas!

ZERMÉS.

Lui ſeroit-il arrivé quelque malheur ?

SCAPIN.

Seigneur, cette jeune perſonne dont la vûë parut vous intéreſſer, & à qui vous n'avez inſpiré que trop d'amour...

ARLEQUIN.

Ah, ma bonne, ménage ma pudeūr ; quel aveu vas-tu faire ?

SCAPIN.

Mon enfant, nous n'avons pas le tems d'obſerver les bienſéances... Seigneur, la voilà.

ZERMÉS.

La voilà ? ce monſtre...

ARLEQUIN.

Ah, je me meurs ! je me meurs !

SCAPIN.

Ma petite, ma chere petite...

ARLEQUIN.

Je ſuis un monſtre à ſes yeux !

SCAPIN, *à Zermés.*

En vérité, Seigneur, cela n'eſt pas bien.

ZERMÉS.

Quoi tu voudrois me perſuader...

SCAPIN, *feignant de pleurer.*

Ce qui n'eſt que trop vrai ! C'eſt elle, & vous voyez en moi ſa fidelle nourrice.

ZERMÉS.

Seroit-il poſſible ! Mais, après tous les prodiges que je viens de voir, rien ne doit m'étonner. (*à Arlequin.*) Quoi, vous ſeriez cette perſonne adorable...

ARLEQUIN.

Ah, laiſſez-moi, laiſſez-moi.

ZERMÉS.

Arrêtez...

ARLEQUIN.

Je ſuis, dites-vous, un monſtre...

ZERMÉS.

De grace...

SCAPIN.

Ma petite, vous êtes ſi changée; il eſt excuſable.

ARLEQUIN.

Non, il ne l'eſt pas.

ZERMÉS.

Madame, je vois qu'il y a de l'enchantement dans tout ceci; daignez m'éclaircir ce myſtére, & comptez que je ſuis prêt à ſacrifier mille fois ma vie pour vous ſervir & vous venger.

ARLEQUIN, *ſoupirant & le regardant tendrement.*

Qu'on eſt foible quand on aime! Seigneur, ſi vos yeux on pû me méconnoître, votre cœur n'auroit pas dû s'y tromper. Aprenez mes malheurs: à l'âge de cinq ans, j'ai été renfermée dans ce Château, ſous la garde d'un vilain Sauvage; j'y ai paſſé mes plus tendres années, ſans ſentir ma captivité; ma bonne, qui conte

fort joliment, me faisoit de petites histoires ; d'ailleurs, il ne m'y manquoit rien de tout ce qui peut aider à former le cœur & l'esprit des jeunes personnes de qualité ; j'y avois des perroquets, des pantins, des singes, des petits chiens ; je faisois des nœux. Mais enfin, l'âge amene les idées ; je commençai à me regarder plus souvent à mon miroir ; je sentis avec cet aimable embonpoint qui perfectionne nos charmes, je sentis croître en moi un certain trouble, des desirs confus ; ma bonne, qui est la modestie même, demeuroit quelquefois toute interdite des questions que je lui faisois par pure innocence. L'ennui me gagnoit de plus en plus ; je lui demandai si souvent quand nous sortirions de cette prison, qu'enfin elle m'aprit que mon pere tâcheroit de m'y retenir toujours, parce qu'il étoit menacé d'un grand malheur à

l'inſtant que je prononcerois pour la premiere fois cette aveu toujours ſi embaraſſant pour une bouche timide, ces mots, *je vous aime*, qui coutent tant à prononcer à une fille bien née, mais ... qu'enfin on prononce tôt ou tard. Hier le hazard conduiſit vos pas au pied de ce Château ; vous vous y arrêtates ; je ne me laſſois point de vous regarder. . .

Épargnez-moi, Seigneur, d'en dire davantage :
Je ſens que la rougeur me couvre le viſage.

ZERMÉS.

Ah, de grace, Madame, achevez.

ARLEQUIN.

Mon pere qui nous examinoit ſans doute, démêla l'impreſſion que vous faiſiez ſur mon foible cœur, & ſoit pour me punir, ſoit qu'il ait cru trouver un moyen d'éviter le malheur qu'il craint, il a fait évanouir, d'un coup de baguette, le peu de charmes que j'avois.

ZERMÉS.

Le barbare ! un pere peut-il être aſſez inhumain... charmante perſonne !..

ARLEQUIN.

Ce n'eſt pas la perte de ma beauté qui m'afflige le plus ; je ſuis moins vaine que tendre ; mais quand je penſe que je vais perdre auſſi votre cœur, car... vous ne m'aimerez pas faite comme je ſuis ?

SCAPIN.

Eh pourquoi non, Madame ? Monſieur paroît un galant homme ; il voit que vous ſouffrez à cauſe de lui ; cela doit l'attacher encore plus à vous ; d'ailleurs, il y a des moyens de finir votre enchantement.

ZERMÉS, *à Scapin*

Ah, dites-les-moi promptement...

ARLEQUIN, *à Scapin.*

Non, ma chere, non, ne les dis pas.

ZERMÉS.

Quoi, Madame, douteriez-vous de mon courage, ou voulez-vous me laiſſer croire que vous réſervez à un Amant plus cheri, la gloire de vous tirer de l'état où vous êtes ?

ARLEQUIN.

Ah ! ne me faites pas cette injuſtice ; mais, je vous avoue que quand je penſe aux moyens qu'il faudroit que vous employaſſiez pour me déſenchanter, le cœur me ſaigne.

SCAPIN.

Et à moi auſſi ; mais enfin, il n'en mourra pas : Seigneur, en partant d'ici, il faut que vous marchiez toujours vers l'Orient ; vous vous arrêterez dans le premier bois que vous trouverez, & là, pendant huit jours... vous voyez que le terme n'eſt pas long ?..

ZERMÉS.

Eh bien, pendant huit jours ?

SCAPIN.

Tous les matins, avec cette ceinture, vous vous appliquerez vingt-deux coups bien comptez ; j'offrirois volontiers de vous accompagner pour vous épargner la peine de vous les donner vous-même ; mais, comme il faudra que vous soyez tout nud, la pudeur ne me permet pas...

FLORISSE, *qui s'est mise à la fenêtre.*

Scélerats ! Coquins ! Seigneur, châtiez ces deux fourbes qui se sont ainsi déguisez pour vous tromper.

ZERMÉS, *leur appliquant plusieurs coups de la ceinture avant qu'ils puissent se sauver.*

Ah, marauts !

ARLEQUIN.

Seigneur, Seigneur, prenez garde ; je suis la vraye Florisse ; celle qui est à la fenêtre, n'est qu'un phantôme.

ZERMÉS, *battant Scapin.*

Et la nourrice, la fidelle nourrice?

SCAPIN.

Ah! ah! ah!

ZERMÉS, *les ayant pourſuivis juſque dans la couliſſe, revient ſur le Théâtre.*

Les coquins, comme ils me jouoient! Voyons s'il ſe préſentera encore quelqu'obſtacle pour m'empêcher d'entrer dans ce Château.

Il s'avance pour entrer; la porte ſe hauſſe, ſe baiſſe, ſe met à droite, à gauche; il s'accroche au balcon & entre.



SCENE V.

MUTALIB, *toujours sous la figure du Sauvage*, ARLEQUIN, SCAPIN.

MUTALIB, *à part.*

JE suis fort content & de l'intrépidité que mon Neveu a montrée contre ces monstres que je n'avois produits que pour éprouver son courage, & de la petite correction qu'il a faite à ces drôles-ci ; on voit, à leurs grimaces & à leurs contorsions, que les épaules leur font mal. (*à Arlequin.*) Ce jeune homme me paroît peu poli avec le beau Sexe ?

ARLEQUIN.

Je crois que tu veux railler, vilain marabous ? Morbleu, tu mériterois que nous te rendissions au centuple les coups que nous avons reçus.

SCAPIN.

Sans doute : ne devois-tu pas empêcher Mademoiselle Florisse de se mettre à la fenêtre ? Tout alloit bien jusques-là ; tu peux compter que je dirai à notre Maître la façon dont tu le sers.

MUTALIB.

Sors d'erreur : apprens que je n'ai point de Maître ; que je ne sers que la justice & l'équité, & que je suis Mutalib.

SCAPIN, *tout tremblant.*

Seigneur ... pardonnez ... l'ignorance ... qui nous faisoit ignorer ... que vous étiez ... sous cette vilaine figure.

ARLEQUIN.

Certainement, Seigneur, si j'avois sçû que c'étoit vous, je n'aurois pas été assez impertinent pour vous tirer la moustache.

MUTALIB.

Je ne ſuis fâché que de vous voir tâcher de ſeconder l'injuſtice d'un Pere & d'une Mere aſſez barbares pour avoir voulu tenir toujours leurs enfans dans une étroite priſon.

ARLEQUIN.

Quand les Maîtres ne ſont pas bons, il faut bien que les Valets ſoient méchans.

MUTALIB.

Et ſi vous aviez un bon Maître qui vous mettroit un jour à votre aiſe, feriez-vous honnêtes gens ?

ARLEQUIN.

Oh, oui : je crois que je ſerois honnête homme, ſi j'avois le moyen de n'être point un coquin.

MUTALIB.

Eh bien, je vous promets de vous recompenſer au-delà de vos eſpérances ; attachez-vous à moi.

SCAPIN.

Volontiers.

ARLEQUIN.

De tout mon cœur ; auſſi-bien votre frere, malgré toutes ſes belles promeſſes, n'a jamais rien fait pour nous ; au lieu que vous avez la réputation d'être un Génie de probité & d'honneur.

MUTALIB.

Vous ſerez contents, ſi je le ſuis de vous... Mais ces nuages commencent à ſe diſſiper... Ces murs s'ébranlent...

ARLEQUIN, *avec effroi.*

Qu'eſt-ce que cela nous annonce ?

MUTALIB.

Cette Tour s'écroulera ; & les différentes perſonnes que mon frere y tient enchantées, reprendront leur figure naturelle, à l'inſtant que ma Niece avouera à ſon Amant qu'il eſt aimé ; apparemment que la pudeur & la crainte diſputent encore dans ſon cœur le terrein à l'Amour.

ARLEQUIN.

Oh, l'Amour ne tardera pas à l'emporter... Voyez, voyez... Ma foi, la Pudeur ne bat plus que d'une aîle... La Tour s'en va au diable... L'y voilà.

Les nuages achevent de se dissiper; la Tour s'écroule; on voit Zermés aux genoux de Florisse, lui baisant la main; les différentes personnes qui étoient enchantées dans les Jardins de ce Château, s'assemblent & forment des danses.

Fin du Premier Acte.





ACTE II.

Le Théâtre repréſente des Jardins.

SCENE PREMIERE.

MUTALIB, *ſous ſa figure naturelle*, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.



EH bien, avez vous vû votre frere & votre ſœur?

MUTALIB.

Inviſible à leur yeux, j'ai eu le plaiſir de les contempler tout à mon aiſe.

ARLEQUIN.

Sont-ils réellement bien laids, bien

changés ? Ont-ils l'air bien vieux, bien décrépit ?

MUTALIB.

Je t'en réponds.

ARLEQUIN.

Ne vous ont-ils point fait pitié ?

MUTALIB.

Tien, j'ai le cœur bon, & si ma sœur avoit été simplement de ces femmes galantes dont l'ame tendre a besoin d'être toujours occupée, je la plaindrois ; mais une Coquette, foible sans être sensible ; toujours en intrigue sans avoir peut-être jamais aimé ; fourbe, fausse, envieuse, dechirant ses Amies, denigrant ses Amans, dans le tems même qu'ils l'avoient ; étalant partout un maintien indécent ; étourdie pour paroître brillante, ou bien affectant de traîner ses paroles pour se donner des airs de mignardise & de nonchalance : ah fi, fi ! je n'en ai pas plus de pitié que de son frere,

qui a été le beau modéle ſur lequel ſe ſont formés tous ces petits Fats dont on eſt, & dont on ſera peut-être à jamais infecté.

ARLEQUIN.

C'eſt une importune & maudite race !

MUTALIB.

Lorſqu'il entra dans le monde, ſentant la néceſſité de plaire aux femmes pour ſe mettre à la mode, il déguiſa d'abord ſon caractére impérieux; il parut doux, poli; cinq ou ſix Fées qui commençoient à être ſur le retour, poſtulerent ſon éducation; à peine deux ou trois Avantures d'éclat l'eurent-elles mis en réputation, qu'il ne ſe contraignit plus; toute l'impertinence de ſon caractére ſe développa; marchant dédaigneuſement, ſe pavanant, compoſant ſes graces, affectant l'air malin, le ton ricanneur, parlant toujours, n'écoutant

jamais, décidant ſans ceſſe : croirois-tu que ſon audacieuſe fatuité en imposa, lui réuſſit ? Ses travers & ſes ridicules furent regardés comme des graces & des agrémens ; ſon jargon éntortillé paſſa pour le bon ton. Chaque jour, quelque nouvelle perfidie accréditoit de plus en plus ce Héros charmant ; hautain, inſolent, ſans égards, ſans ménagement pour les femmes, il en étoit courû ; il étoit né, diſoit-il, pour les ſubjuguer ; mais, ma foi, il n'en ſubjuguera plus. Il ne tardera pas ſans doute à venir dans ces lieux pour ſe vanger de ſa fille...

ARLEQUIN.

De ſa fille ? Je croyois qu'il ne pouvoit plus rien contre elle ?

MUTALIB.

Il eſt ſûr que par l'Arrêt prononcé contre mon frere & ma ſœur, il ne leur eſt pas permis d'uſer de violence pour

séparer leurs enfans ; mais la malignité a tant de ressources ! Elle inspire tant de ruses, de stratagêmes ! J'ai conseillé à mon Neveu de se tenir caché pendant le reste du jour ; j'ai aussi quelques avis à donner à ma Niéce : tandis que je vais lui parler, attends moi ici, & examine bien tout ce qui se passera.

Il sort.

SCENE II.

ARLEQUIN, *seul.*

CE Génie est bon-homme, mais je le crois un peu bête. Je le servirai d'inclination contre son frere & sa sœur ; cependant toujours de façon à ne me pas exposer ; si j'aime les bonnes gens, je crains encore plus ceux qui ne le sont pas... Mais que vois-je... Seroit-il possible...

SCENE

SCENE III.

ARLEQUIN, CORALINE.

ARLEQUIN.

CORALINE!

CORALINE.

Oui, c'eſt moi.

ARLEQUIN.

C'eſt toi ! Eh d'où viens-tu, ma chere Enfant ?

CORALINE.

J'étois au nombre des perſonnes que le Génie tenoit enchantées dans ces Jardins ; il y a quelque tems qu'il vînt voir ſa Fille ; je lui reprochai la priſon où il la tenoit enfermée ; il ſe fâcha contre moi...

ARLEQUIN.

Je te croyois morte. Que je t'ai pleurée ! La chere Coraline, diſois-je, du moins ſi j'en avois aupara-

vant fait ma femme ! hélas, peut-être est-elle morte fille !

CORALINE.

Qu'appelles-tu peut-être ?

SCENE IV.

ARLEQUIN, CORALINE, SCAPIN, *au fond du Théâtre.*

ARLEQUIN, *voulant la caresser.*

MAis, n'est-ce point ton ombre ?

CORALINE.

Finis.

ARLEQUIN, *continuant de la caresser.*

Ma chere Enfant, laisse-moi m'assurer que tu n'es point morte. (*Elle lui donne un soufflet.*) Oh, parbleu, tu es bien vivante ! Dis-moi, je m'imagine qu'être enchantée, c'est comme si l'on dormoit ; faisois-tu de jolis songes ?

CORALINE.

Je ne pensois à rien.

ARLEQUIN.

Voilà comme vous dites toujours, vous autres filles. Ne rêvois-tu point quelquefois que je t'épousois ?

CORALINE.

J'aurois plutôt rêvé à Scapin à qui je suis promise.

ARLEQUIN.

En vérité, une personne qui a eu l'honneur d'être enchantée comme une Princesse, peut-elle encore penser à un Scapin ?

SCAPIN, *s'approchant.*

Qu'appelles-tu un Scapin ?

ARLEQUIN.

Ah, te voilà, mon Ami ?

SCAPIN.

Un Scapin ?

ARLEQUIN.

Sans doute un Scapin, un Scapin ? N'es-tu pas un Scapin ? Si tu ne l'étois

pas, qui diable voudroit l'être ?

SCAPIN.

Ecoute, j'ai retrouvé Coraline...

ARLEQUIN.

Et moi aussi, comme tu vois.

SCAPIN.

N'ayons point de querelle ensemble.

ARLEQUIN, *d'un ton suffisant.*

Qu'appellez-vous donc de querelle ensemble, Mons Scapin, Mons Scapin ?

SCAPIN.

Elle est presque ma femme.

ARLEQUIN.

Quand elle le seroit tout-à-fait ?

SCAPIN.

Tu sçais que je ne suis pas patient ?

ARLEQUIN, *le morguant d'un ton fier.*

Que feras-tu ?

SCAPIN.

Si je te retrouve avec Coraline...

ARLEQUIN.

Eh bien ?

SCAPIN.

Je prendrai un bâton. . .

ARLEQUIN.

Un bâton ? Voyons, voyons un peu.

SCAPIN.

Je t'en donnerai cent coups. . .

ARLEQUIN, *toujours fierement.*

Toi ?

SCAPIN.

Oui, moi, moi, moi.

ARLEQUIN, *se radouciſſant.*

Eh bien, tant mieux, je les recevrai; enſuite j'irai retrouver Coraline: charmante Coraline, lui dirai-je, Scapin vient de me donner cent coups de bâton; il m'en a promis autant toutes les fois que je vous parlerois; mais dût-il m'en donner cent mille, je ne puis ceſſer de vous aimer; voilà le bâton, frappez vous-même. Coraline eſt bonne, pitoyable, compatiſſante; le bâton lui tombera des

mains, elle me regardera, elle soupirera...

SCAPIN, *avec rage.*

Ah, le coquin!

ARLEQUIN.

Il n'y a point de coquin à cela; Monsieur Scapin; c'est ainsi qu'on pense quand on aime.

SCENE V.

ARLEQUIN, SCAPIN, CORALINE, ZERMÉS.

ZERMÉS.

MON cher Arlequin, mon cher Scapin, mon Oncle m'a dit tantôt que je pouvois avoir toute confiance en vous; je voudrois lui parler; où est-il?

ARLEQUIN.

Je l'attends ici; il ne tardera pas à revenir; mais permettez-moi de vous

dire que vous avez tort de vous montrer.

ZERMÉS.

Hélas !

ARLEQUIN.

Il vous avoit recommandé de vous tenir caché.

ZERMÉS.

Je ne puis vivre sans voir ma chere Florisse ! Coraline, où est-elle ?

ARLEQUIN.

En vérité, Monsieur, par votre amoureuse impatience, vous vous exposez à vous perdre, à la perdre elle-même & à nous perdre tous.



SCENE VI.

ZERMÉS, CORALINE, ARLEQUIN, SCAPIN, LA FÉE.

LA FÉE, *au fond du Théâtre.*

VOILA mon indigne fils!

ARLEQUIN *à Zermés.*

Si votre Mere venoit, si elle vous trouvoit, irritée comme elle l'est, vous passeriez, je crois, fort mal votre tems.

ZERMÉS.

Eh pourquoi est-elle irritée? Ne faut-il pas être la plus injuste de toutes les femmes, une marâtre...

LA FÉE, *au fond du Théâtre.*

Comme parle de moi ce Fils respectueux?

SCAPIN *à Arlequin.*

Je crois qu'il n'y a rien à craindre;

devenue laide & hideuſe, elle ſe tiendra cachée & n'oſera ſe montrer.

LA FÉE, *s'approchant de Scapin.*

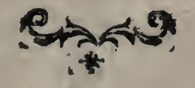
Laide & hideuſe ?

Coraline s'enfuit en jettant un cri de frayeur ; Arlequin reſte un moment tout tremblant & s'échappe enſuite.

SCAPIN, *tout tremblant.*

Madame... Excuſez... C'eſt qu'on m'avoit dit... Mais je vois qu'on avoit tort... & vous voilà toute auſſi jeune, toute auſſi fraîche, toute auſſi belle...

Il veut s'enfuir ; elle le pourſuit juſqu'à l'entrée de la Couliſſe & le frappe de ſa baguette ; il paroit en Buſte ſur un Piedeſtal. Elle pourſuit auſſi ſon Fils, & revient enſuite ſur le Théâtre.



SCENE VII.

LA FÉE, *seule.*

CE n'eſt qu'un commencement de vangeance ; ce n'eſt qu'un foible eſſai des fureurs dont mon ame eſt agitée. Malheureuſe ! quel changement affreux ! en quel état me vois-je reduite ! .. J'attends Zulphin ; il m'a fait dire de me rendre dans ces lieux pour conſulter enſemble s'il n'y a point de reméde à nos maux... Peut-être eſt-il dans ce bois ? Voyons : les endroits les plus ſolitaires & les plus ſombres ne ſçauroient déſormais l'être aſſez pour nous deux !

Elle ſort.



SCENE VIII.

MUTALIB, SCAPIN *en Buste au bord de la Coulisse.*

MUTALIB.

ELLE s'éloigne, l'indigne Mégere ! mais aussi quelle imprudence a son Fils de se montrer ! son impatient amour l'a emporté sur mes conseils ; il a voulu revoir sa Maîtresse. . .

SCENE IX.

MUTALIB, ARLEQUIN, SCAPIN *en Buste au bord de la Coulisse.*

ARLEQUIN, *arrivant en faisant de grands éclats de rire.*

HA ! ha ! ha !

MUTALIB.

Je crois que tu ris ?

ARLEQUIN.

Ma foi, c'eſt après avoir eu grande peur.

MUTALIB.

Sçais-tu ce qui eſt arrivé à mon Neveu ?

ARLEQUIN.

Comment, ſi je le ſçais ? C'eſt ce qui me fait rire.

MUTALIB.

Malheureux, tu mériterois...

ARLEQUIN.

Tapi derriere un arbre, je n'étois qu'à dix pas lorſque ſa Mére l'a pourſuivi, & le touchant de ſa baguette, l'a métamorphoſé : c'eſt à préſent le plus beau Matou !.. Mais, en perdant ſa figure, il n'a pas perdu ſon amour ; il a couru tout de ſuite dans le Jardin où Mademoiſelle Floriſſe ſe promenoit ; il s'eſt placé devant elle ; elle a toujours aimé les chats, & il la regardoit ſi tendrement qu'elle

s'eſt baiſſée pour le flatter de la main ; il a hauſſé le dos avec un miaulis ſi doux, ſi tendre, ſi délicat, qu'elle l'a pris ſur ſes genoux avec une eſpece de tranſport. Il a le corps noir ; le tour du cou & le petit bout de la queue blancs ; de beaux grands yeux à fleur de tête, les oreilles bien placées, une gueulle petite, agréable & façonnée : vous pouvez vous vanter d'avoir dans ce Neveu là une des plus jolies bêtes qu'on puiſſe voir.

MUTALIB.

As-tu dit à ma Niece que c'étoit ſon Amant ?

ARLEQUIN.

Non : j'ai penſé que ſi elle le ſçavoit, peut-être lui retrancheroit-elle bien de petites privautés, bien de petits agrémens, dont le pauvre Minet ſera bien aiſe de profiter, juſqu'à ce que vous lui rendiez ſa figure.

MUTALIB.

Cela n'eſt pas en mon pouvoir ; mais je ſuis ſûr que ma ſœur ne tardera pas à la lui rendte ; elle s'eſt laiſſée emporter à un premier mouvement de fureur, & n'a pas d'abord réfléchi que l'Arrêt des Fées ne lui permettoit pas d'uſer de violence contre ſon fils.

ARLEQUIN, *appercevant la tête de Scapin au bord de la couliſſe.*

Que diable ! . . Me trompai-je ? . . . Non, ma foi . . . C'eſt la tête de Scapin !

MUTALIB.

Oui, & un autre trait de la méchanceté de ma ſœur.

ARLEQUIN.

Comment ! Le voilà en Buſte comme un Empereur Romain ! Cette métamorphoſe eſt trop honorable pour un faquin comme lui.

MUTALIB, *tandis qu'Arlequin remue la tête de Scapin & la fait aller comme celle d'une Pagode.*

Je ne puis pas rompre entierement l'enchantement de ce pauvre garçon, mais je puis du moins lui rendre l'usage du sentiment & de la parole.

Il le touche de sa baguette.

SCAPIN, *ouvrant les yeux avec beaucoup de grimaces & de contorsions, & s'avançant sur le Théâtre.*

Ah ! Seigneur Mutalib, ayez pitié de l'état où vous me voyez.

MUTALIB.

Mon cher Scapin, il m'est impossible à présent d'en faire davantage pour toi.

SCAPIN.

Quoi, je resterai comme je suis ?

MUTALIB.

Il faut t'armer de patience.

ARLEQUIN.

Parbleu, sauf le respect que je vous

dois, n'en pouvant pas faire davantage pour lui, il valloit mieux le laiſſer tout-à-fait ſtatue, & ne lui pas rendre le ſentiment; s'il a faim à préſent, comment voulez-vous qu'il s'y prenne pour manger & ſe nourrir.

MUTALIB.

Pour manger & ſe nourrir ? Voilà bien la premiere réflexion d'un gourmand comme toi ; mais dans le fond tu as raiſon. (*Il tire un petit bâton de ſa poche.*) Prens ce petit bâton de ſimpathie ; toutes les fois qu'en bûvant & en mangeant, tu le toucheras de ce petit bâton, en diſant, Scapin, je bois pour toi, Scapin, je mange pour toi, ce ſera comme s'il buvoit & mangeoit lui-même.

ARLEQUIN.

Cela appaiſera ſa faim, ſa ſoif? Il aura le même plaiſir ?

MUTALIB.

Oui, & ſi tu en doutes, tu peux l'éprouver.

Mutalib frappe du pied & fait ſortir de deſſous le Théâtre un panier où il y a du pain, du vin, des verres, de l'eau, des ſerviettes, &c.

Je vais dans ce bois obſerver juſqu'aux moindres démarches de mon frere & de ma ſœur; ils s'y ſont donné rendez-vous pour conſulter enſemble s'il n'y auroit point quelque remede à leur malheureuſe ſituation.

Il ſort.

SCENE X.

ARLEQUIN, SCAPIN.

SCAPIN.

JE ſuis bien à plaindre, mon cher Arlequin!

ARLEQUIN.

Mais, non, puiſqu'avec ce petit bâton de ſimpathie, je puis pourvoir à tous tes beſoins. Voyons, as-tu appetit ?

SCAPIN.

Tu ſçais que je n'ai pas mangé de la journée.

ARLEQUIN.

Le pauvre garçon !

Il lui attache une ſerviette, le touche du petit bâton, coupe un morceau & mange.

C'eſt pour Scapin que je mange... Trouves-tu cela bon ?

SCAPIN.

Fort bon.

ARLEQUIN, *lui eſſuyant la bouche avec la ſerviette.*

Cela eſt fort ſingulier ! fort ſingulier ! J'aurois crû l'avoir mangé.

Il verſe du vin dans un verre.

C'eſt pour Scapin que je bois.

Après avoir bû.

Eh ce vin ? qu'en dis-tu ?

SCAPIN.

Excellent ! Encore un coup.

ARLEQUIN.

Volontiers.

Il verſe & boit.

Tu vois que je ſuis poli ; je t'ai ſervi le premier ; mais, Mons Scapin, vous ſouvenez-vous de certaines menaces de coups de bâton...

SCAPIN.

Oh, ne parlons point de cela, mon Ami.

ARLEQUIN.

Je veux en parler.

SCAPIN.

J'ai eu tort.

ARLEQUIN.

Vous dites que vous avez eu tort, parce que vous voyez que votre eſtomach eſt à préſent à ma diſcrétion.

Insulter de la sorte un homme comme moi ! cela mérite punition, & je vous condamne au pain & à l'eau pendant huit jours.

SCAPIN.

Quoi; Arlequin, tu serois capable...

ARLEQUIN *verse de l'eau dans un grand verre & y trempe un morceau de pain.*

C'est pour Scapin que je bois. (*après avoir bû.*) Cette eau est-elle fraîche ? .. Et ce pain trempé ? Tu es naturellement yvrogne, gourmand ; un peu de diette ne te fera point de mal. A présent, regarde-moi manger pour mon compte.

Il s'assied à terre, boit & mange avec un grand appetit.

SCAPIN.

Est-il possible qu'Arlequin, que j'ai toujours connu pour un garçon généreux, un bon cœur, en agisse, avec

cette cruauté, à l'égard d'un ancien Ami ! Si j'étois à ta place, & que tu fusses à la mienne, je ne me mettrois à table que pour toi ; je ne boirois que pour t'enyvrer : tu devrois mourir de honte !

ARLEQUIN.

Vas, tu me fais pitié ; bois un coup à ma santé. C'est pour Scapin que je bois.

Il verse du vin & boit.

SCAPIN.

A ta santé, mon Ami.

ARLEQUIN, *après avoir bû.*

Je te remercie.

SCENE XI.

ARLEQUIN, SCAPIN, CORALINE.

CORALINE.

AH, mon cher Scapin, qu'eſt-ce que Mutalib vient de m'apprendre! ſeroit-il poſſible! hélas, il n'eſt que trop vrai!

SCAPIN.

Tu vois, ma chere Coraline, je n'ai plus ni bras, ni jambes.

CORALINE.

Mon cher Scapin! mon cher mari!

SCAPIN.

Épargne-toi ces careſſes, ma chere Enfant; c'eſt comme ſi tu embraſſois un marbre.

ARLEQUIN *à Coraline.*

Cela eſt vrai, & c'eſt à moi à préſent qu'il faut faire des amitiés pour qu'il

s'en reſſente ; je bois & je mange pour lui ; ne t'afflige point, tu n'y perdras pas ; je veux auſſi dès ce ſoir t'épouſer pour lui.

SCAPIN.

Non, non, je ſuis ton ſerviteur.

ARLEQUIN.

C'eſt moi qui ſuis le tien ; je l'épouſerai, te dis-je, pour toi. (*Il prend la main de Coraline.*) Belle petite menotte, c'eſt pour Scapin, c'eſt pour Scapin que je vous baiſe.

SCAPIN.

Ne badinons point, je te prie.

ARLEQUIN *à Scapin.*

Tu auras bien du plaiſir, je t'en réponds.

SCAPIN

Tu es trop ſerviable ; Coraline, viens de mon côté ; éloigne-toi de lui ; ne ſouffre pas qu'il t'approche.

ARLEQUIN.

Oh, tu le prens ſur ce ton là ?

Eh bien, cela ſuffit ; je ne ſuis pas obligé de me donner la peine de mâcher & d'avaler pour toi ; je t'aſſure que tu feras diette.

SCAPIN.

Mais, malheureux, peux-tu vouloir abuſer de ma triſte ſituation...

ARLEQUIN.

C'eſt toi qui abuſes de mes bontés.

SCAPIN.

Fais donc réflexion...

ARLEQUIN.

Et toi, fais diette ; nous verrons comment ton pauvre eſtomac s'accommodera de tout ceci.

SCAPIN.

Eſt-il poſſible que je ſois à la merci d'un barbare...

ARLEQUIN.

Eſt-il poſſible que j'appartienne à un vilain jaloux, dira ton eſtomac.

SCENE XII.

ARLEQUIN, SCAPIN, CORALINE, MUTALIB.

MUTALIB.

EH, malheureux, éloignez-vous, éloignez-vous vîte. Mon frere & ma sœur esperent qu'en évoquant les Puissances infernales, ils trouveront quelque reméde à leur situation ; il vont venir ici ; ils ont choisi cet endroit pour y faire leurs sortiléges & leurs execrables conjurations.

On voit plusieurs éclairs, suivis d'un grand coup de tonnerre.

ARLEQUIN, *en s'enfuyant.*

Je suis mort !

SCAPIN, *en s'en allant, appuyé par Coraline.*

Ma chere Coraline, aide-moi & ne m'abandonne pas.

SCENE XIII.

LA FÉE, ZULPHIN.

LEs vents grondent ; on entend des mugiſſemens & des ſecouſſes ſouterraines ; le Théâtre s'obſcurcit entierement & devient une caverne ; deux globes de feu ſe précipitant du ceintre avec la plus grande vîteſſe, traverſent le Théâtre, l'un de droite à gauche, l'aũtre de gauche à droite, & vont tomber dans les couliſſes oppoſées. Le Génie & la Fée qui étoient dans ces globes, en ſortent, s'avancent triſtement & font pluſieurs cercles en l'air avec leurs baguettes. L'Orcheſtre forme un accompagnement ſourd, dont les mouvemens deviennent peu à peu plus preſſés. Tout à coup cette Muſique s'interrompt & ne forme plus que de moment à autre quelques accens lugubres & plaintifs. Différens Spectres pa-

roissent & disparoissent à la lueur des éclairs ; l'Orchestre recommence son accompagnement avec des mouvemens plus vifs. Quatre démons sortent de dessous le Théâtre, & forment une danse ; on entend encore le tonnerre ; une vapeur épaisse s'éleve, & lorsqu'elle se dissipe, on voit une horrible Furie qui prononce ces paroles :

Vous m'évoquez en vain du séjour ténébreux :
Rien ne sçauroit changer votre Arrêt rigoureux.

Elle s'abîme. Le Génie & la Fée s'en vont, en marquant leur désespoir par leurs gestes.

Fin du second Acte.





ACTE III.

Le Théâtre représente une Forêt.

SCENE PREMIERE.

MUTALIB, ARLEQUIN; *descendent d'un nuage.*

ARLEQUIN.



Nous sommes venus bon train; combien avons-nous fait de chemin à peu près?

MUTALIB.

Deux cent lieues.

ARLEQUIN.

Deux cent lieues! Il n'y a pas un

quart-d'heure que nous ſommes partis ! Je me plairois beaucoup à voyager de la ſorte ; on n'eſt ni écorché, ni cahotté, ni obligé de roſſer les Poſtillons. Allons, dites-moi donc à préſent ce que nous venons faire ici.

MUTALIB.

Je viens y conſulter un Oracle fameux, & en même-tems m'oppoſer aux mauvais deſſeins de mon frere & de ma ſœur. J'ai dis à Scapin d'obſerver au coin de ce Bois : toi, reſte ici, tandis...

ARLEQUIN.

Mais, tandis que vous irez d'un côté, ſi votre ſœur vient de l'autre & me rencontre ? Elle a bien voulu rendre à Scapin ſa figure ; mais elle lui a dit que ſi à l'avenir elle ſoupçonnoit que nous fuſſions lui & moi dans les intérêts de ſon Fils, elle nous puniroit de façon que nous nous en ſouviendrions toute notre vie.

MUTALIB.

Prens cette bague : en la mettant au petit doigt de la main gauche, tu paroîtras aux yeux de quiconque te regardera, ce que tu voudras être, un arbre, un rocher, un ruiſſeau, un animal, un homme, une femme, en un mot ce que bon te ſemblera ; d'ailleurs, je ne ſerai pas long-tems à revenir. *Il ſort.*

SCENE II.

ARLEQUIN, *ſeul.*

QUE de filles qui, ſans avoir cette bague, paroiſſent ce qu'elles ne ſont plus depuis long-tems ! que de coquins qui, ſans l'avoir au doigt, paroiſſent d'honnêtes gens !



SCENE III.

ARLEQUIN, UN BERGER.

LE BERGER *chante derriere le Théâtre.*

EN vain une Mere sevère,
Veille sur ma Bergere...

ARLEQUIN.

J'entends chanter... Ah! c'est un Berger.

LE BERGER, *arrivant sur le Théâtre.*

Elle m'a promis qu'en ces lieux,
Elle viendroit combler mes vœux.

ARLEQUIN, *à part.*

Il attend sa Maitresse; éprouvons la vertu de la bague. Voyons, qu'est-ce que je veux paroître à ses yeux?.. Un arbre?.. Oui, un arbre; mais où le planterai-je?.. Ici.

Il se met au milieu du Théâtre, & s'y tient droit.

LE BERGER *continue de chanter.*

Espoir délicieux,
De posséder l'objet que j'aime,
Tu me fais, dans l'attente même,
Gouter mille momens heureux.

Enfin, ma chere Zerbinette, après tant de soins, de peines & de soupirs, j'obtiendrai la récompense dûe à mon amour !.. Asseyons-nous sous cet arbre, d'où je pourrai la voir venir.

S'asseyant aux piés d'Arlequin.

J'irai au devant d'elle; je tâcherai de la conduire dans le petit bocage; il y fait sombre; quelquefois le trop grand jour effraye les amours...

Arlequin se baisse & lui souffle aux oreilles.

Il fait bien du vent dans cette endroit.

Il veut s'adosser, Arlequin se met à droit, à gauche, ensuite se recule de deux pas, ensorte qu'il tombe à la renverse; il se releve en regardant

Arlequin qui lui paroît toujours un arbre.

Qu'eſt-ce donc ? Il ſemble que cet arbre recule. . . En attendant ma chere Zerbinette, amuſons-nous à y graver ſon nom & le mien.

Il va à l'autre bord du Théâtre, cherchant ſon couteau.

ARLEQUIN.

Oui-dà, il graveroit ſur ma phiſionomie comme ſur une écorce ? Allons, ma bague, changeons de figure ; ſa Maîtreſſe eſt Bergere, elle doit avoir des moutons, paroiſſons le mouton favori de la Belle.

Il va au fond du Théâtre, ſe met à quatre pattes & commence à béeler.

LE BERGER.

Ah ! je vois le mouton cheri de Zerbinette, tâchons de l'attrapper.

Arlequin, après bien des lazzis, ſe laiſſe prendre & ſe couche à terre ; le Berger ſe couche à côté de lui, & le careſſe.

Petit mouton, tu appartiens à la plus aimable Bergere du canton; elle badine avec toi; elle te caresse sans cesse; elle te donne mille baisers: si tu pouvois en sentir le prix, que tu serois heureux!

Arlequin s'échappe, sort du Théâtre en béelant, & le Berger le suit.

Quoi, tu veux t'enfuir? Oh, je te ratrapperai.

SCENE IV.

ARLEQUIN, SCAPIN.

SCAPIN, *seul.*

LA Fée m'a pardonné & m'a rendu ma figure; mais elle m'a fait de si terribles menaces, que je ne veux plus me mêler entre elle & son fils.

ARLEQUIN, *arrive en riant.*

Avec la bague, je me suis rendu invisible; le Berger est bien emba-

raſſé à me chercher dans le fond du bois ; il croit peut-être à préſent que le loup m'a emporté... Mais, voilà Scapin ; divertiſſons-nous un peu à ſes dépens.

Il s'approche de Scapin en béelant ; Scapin regarde d'un côté, il ſe met de l'autre & aboye comme un gros chien; Scapin ſe retourne, il change de place & contrefait le chat ; il ſe place derriere lui & contrefait le chant du cocq, du coucou, & enſuite le brayement de l'âne.

En voilà aſſez ; ôtons ma bague. (*A Scapin.*) Que diable as-tu donc à tant te remuer & t'agiter ?

SCAPIN.

Je ſuis entouré de bêtes qui diſparoiſſent dès que je les regarde.

ARLEQUIN.

De toutes ces bêtes-là, il n'y en a point d'auſſi groſſes que toi ; que crains-tu ?

SCAPIN.
Morbleu, mon Ami, je tremble à chaque pas ; il me ſemble voir à tout moment la Fée changer ma figure. Où eſt le Seigneur Mutalib ?
ARLEQUIN.
Il ne tardera pas à revenir ; c'eſt ici qu'il doit conſulter, ſur le ſort de ſon Neveu & de ſa Niéce, un Oracle fameux, qui lit, dit-on, tout couramment dans le livre du Deſtin.
SCAPIN.
Qu'eſt-ce que ce livre du Deſtin !
ARLEQUIN.
C'eſt un fort bon livre, fort curieux, où ſont inſcrits les noms de tous les hommes & ce qui doit leur arriver.
SCAPIN.
De tous les hommes ?
ARLEQUIN.
Oui, de tous, depuis le plus grand Capitaine, juſqu'au plus petit Abbé.

SCAPIN.

Crois-tu que mon nom ſoit ſur ce livre-là ?

ARLEQUIN.

Sans doute ; les Faquins, comme les honnêtes gens, tous y ſont... Scapin né tel jour... marié tel jour... cocu à telle heure... fera mille friponneries... finira par être pendu.

SCAPIN.

Tu mens, cela n'y eſt pas.

ARLEQIN.

Je ne mens point, cela doit y être.

SCAPIN.

Coquin !

ARLEQUIN.

Maraut !

SCAPIN.

Tu ne te plais qu'à me dire des injures ; à la fin...



SCENE V.

ARLEQUIN, SCAPIN, MUTALIB.

MUTALIB.

Qu'est-ce donc? Quoi, je ne puis pas vous laiſſer un moment enſemble que vous ne vous querelliez?

ARLEQUIN.

Comment voulez-vous que je faſſe avec un animal qui m'interroge, à qui je reponds les choſes les plus naturelles, qui fait l'incrédule, & me dit que j'ai menti?

MUTALIB.

Scapin, vous avez tort.

SCAPIN.

J'ai tort de ne pas croire que je ſerai cocu, pendu?

MUTALIB.

Finiſſons. Je ne m'etois pas trompé;

mon frere a fait tranſporter ſa fille dans ces lieux.

ARLEQUIN.

Et a-t-elle emporté le chat avec elle ? Le pauvre animal s'ennuyroit bien s'il ne la voyoit pas.

MUTALIB.

Il n'eſt plus queſtion de cette métamorphoſe de mon neveu ; ma ſœur lui a rendu ſa figure ; quelle Maratre ! quel Pere dénaturé ! Je viens de leur parler à l'un & à l'autre ; prieres, raiſons, menaces, j'ai tout employé ; je n'ai pû les fléchir ; je n'ai pû obtenir qu'ils détruiſiſſent ce qu'ils ont imaginé pour ſe vanger de leurs enfans.

ARLEQUIN.

Eh, qu'ont-ils imaginé ?

MUTALIB.

Ils ont fait venir un Gnome des plus hideux & des plus malfaiſans ; ils lui ont donné la figure de Zermés ; la reſſemblance eſt ſi parfaite, que je n'ai

jamais pû diſtinguer lequel eſt le véritable ; j'ai crû qu'en les faiſant parler, je le reconnoîtrois aiſément ; mais l'enchantement eſt fait de façon, que l'un & l'autre n'ont point l'uſage de la parole ; ce n'eſt que par leurs geſtes, leurs empreſſemens, leurs regards & leurs ſoupirs, qu'ils peuvent exprimer leur amour à Floriſſe ; je viens de les laiſſer à ſes genoux ; juge de la cruelle ſituation de ma Niece.

ARLEQUIN.

Point ſi cruelle ; ſi j'avois une Maitreſſe que j'aimerois, & qu'on ne me fît point d'autre mal que de m'en donner encore une autre qui lui reſſembleroit, je ne m'affligerois pas.

MUTALIB.

Mais, impertinent...

ARLEQUIN.

Mais, Monſieur, tandis que ſon pere la tenoit enfermée dans un Château,

elle ſe déſeſpéroit de n'avoir point d'Amant ; à préſent il l'amene ici pour lui en donner deux , & elle ſe plaindroit encore ? Ma foi , on pourroit dire que l'on ne ſçait plus comment faire pour contenter les filles.

MUTALIB.

Songe donc qu'il la force à choiſir, dans le jour, un des deux pour Epoux.

ARLEQUIN.

Oh , cela eſt différent ; diantre , ſi elle alloit ſe tromper au choix , & qu'elle ſe trouvât demain , en s'éveillant , mariée à un Gnome , cela ſeroit fort déſagréable !

On entend le chant d'un , de deux , & enſuite de trois oiſeaux.

MUTALIB.

C'eſt ici que le fameux Oracle des oiſeaux rend ſes réponſes ; je veux le conſulter. Divin interprête des deſtinées, je protége deux tendres Amans ; leurs parens les perſécutent ; daigne

m'éclaircir ſur le ſort que le Ciel réſerve à leur amour.

Une voix chante.

Ces deux Amans, dont le ſort t'inquiéte ;
Doivent ſe donner dans ce jour,
Une preuve parfaite
De leur fidelle amour.
Prépare le tombeau d'une Amante chérie ;
C'eſt-là qu'à ſon Amant elle doit être unie.

MUTALIB.

Au tombeau ! quel Oracle, grands Dieux !

ARLEQUIN.

Il eſt des plus triſtes.

MUTALIB.

Quand je joins cette réponſe au ſtratagême indigne dont mon frere & ma ſœur ſe ſervent pour tourmenter leurs enfans, je ne prévois que trop que ma Niéce, croyant choiſir ſon Amant, choiſira ſon Rival ; qu'au déſeſpoir de s'être trompée, elle ſe donnera la mort ; que Zermés ne voudra

pas lui ſurvivre, & que voilà la preuve qu'ils doivent ſe donner du tendre & fidelle amour qui les unit.

ARLEQUIN.

Seigneur, j'ai toujours entendu dire que dans les réponſes des Oracles, des Bohémiens, des Devins, du Diable, il y avoit ſouvent un ſens caché qui ne frappe pas d'abord ; à votre place, je m'attacherois uniquement à connoître lequel de ces deux Amans eſt le véritable.

MUTALIB.

L'enchantement, te dis-je, eſt fait de façon que cela ne me paroît pas poſſible ; cependant pour ne rien négliger, & n'avoir rien à me reprocher, je vais encore conſulter une Fée de mes amies & dont les conſeils m'ont été utiles en d'autres occaſions... J'apperçois ma Niéce ; reſte auprès d'elle, & ſi elle me demande, dis-lui que je ne tarderai pas à revenir.

SCENE VI.

FLORISSE, CORALINE; ZERMÉS, LE GNOME, ARLEQUIN, SCAPIN.

FLORISSE, *à Zermés & au Gnome.*

QUOI, vous vous obstinez à me suivre! Ah, laissez moi, laissez-moi!

ARLEQUIN, *les examinant tour à tour.*

Que diable... En effet... plus je les considere... rien n'est plus ressemblant!

FLORISSE.

Avoir mon Amant devant mes yeux, & douter toujours si c'est lui! Le trouver à chaque moment, & craindre sans cesse de me tromper, quel tourment!

ARLEQUIN, *tirant Florisse & Coraline à part.*

Mademoiselle, écoutez, écoutez-moi. N'est-il pas certain qu'un véritable Amant, lorsqu'il reçoit la moindre faveur de sa Maîtresse, doit ressentir une émotion cent fois plus vive que celui qui n'est que légérement épris?

FLORISSE.

Je le crois.

ARLEQUIN.

Or, cette émotion se peint dans les yeux?

FLORISSE.

Assurément.

ARLEQUIN.

Eh bien, au lieu de vous affliger & de leur dire de vous laisser, il faut prendre un air gracieux, les accueillir...

FLORISSE.

Mais songe donc qu'il y en a un

des deux à que je dois toute ma haine.

ARLEQUIN.

Mais vous ne le connoissez pas ; pour le connoître, il faut, vous dis-je, d'abord les accueillir également ; risquer même des caresses, de petites faveurs ; examiner en même-temps leurs regards : il n'est pas douteux que celui qui vous paroîtra le plus émû, le plus saisi, le plus pénétré, ne soit votre véritable Amant.

CORALINE.

Mademoiselle, je crois qu'il a raison.

ARLEQUIN.

Comment, si j'ai raison ? Asseyez-vous, asseyez-vous-là ; prenez une attitude tendre, nonchàlante.

Il va chercher les deux Amans & leur fait signe de se mettre aux genoux de Florisse.

Examinez bien s'ils se jettent à vos genoux avec le même empressement,

le même transport... Regardez les à présent tendrement... Le plus tendrement que vous pourrez... Fort bien... Laissez leur prendre à chacun une main... Vous paroissent-ils la baiser avec la même ardeur ?

FLORISSE.

Hélas, oui.

ARLEQUIN.

Dans les yeux de l'un, ne démêlez-vous pas un dégré d'émotion plus marqué, que dans les yeux de l'autre ?

FLORISSE.

Hélas, non.

ARLEQUIN.

Hélas, oui, hélas, non, que diable, je ne sçais plus que vous dire.



SCENE VII.

FLORISSE, CORALINE, ZERMÉS, LE GNOME, ARLEQUIN, SCAPIN, MUTALIB.

MUTALIB, *aux deux Amans.*

J'AI à parler en particulier à ma Niéce, éloignez-vous; (*à Scapin & à Arlequin.*) & vous aussi.

ARLEQUIN.

Moi!

MUTALIB

Oui, toi.

ARLEQUIN, *en s'en allant avec Scapin & les deux Amans.*

Il a le ton bien rebarbatif! Il y a quelque mauvaise nouvelle.

MUTALIB.

Coraline, tu peux rester. Ma chere Florisse, vous êtes encore bien plus

à

à plaindre que je ne croyois ; votre pere vous obligeoit de choisir dans ce jour un Epoux entre ces deux Rivaux ; du moins aviez-vous la consolation de penser que votre Amant étoit un des deux, & que je pourrois trouver quelque moyen qui vous aideroit à le distinguer : on nous trompoit...

FLORISSE, *avec émotion.*

Quoi...

MUTALIB.

Votre Amant, depuis ce matin, n'a point paru devant vous... Hélas!.. & il n'y reparoîtra jamais!

FLORISSE, *avec effroi.*

Il n'y reparoîtra jamais ?

MUTALIB.

Je me promenois dans ce bois... des soupirs ... une voix plaintive... votre nom que j'ai entendu prononcer...

FLORISSE.

Tout mon ſang ſe glace !

MUTALIB.

J'ai approché. . . j'ai vû l'infortuné Zermés baigné dans ſon ſang. . .

FLORISSE.

Mon Amant ! . .

MUTALIB.

Le déſeſpoir de vous voir perdue pour lui , & bientôt entre les bras d'un autre , l'a porté à attenter ſur ſes jours.

FLORISSE.

Il eſt mort ! . . Dieux cruels ! . . Pere barbare ! . . il eſt mort ! . .

MUTALIB, *lui montrant un poignard.*

Ce fer a terminé ſa malheureuſe deſtinée.

FLORISSE, *lui arrachant le poignard & ſe frappant.*

Et va nous rejoindre.

CORALINE, *effrayée & la soutenant.*

Ah, Madame ! ah, Seigneur !

MUTALIB.

Ne crains rien ; le fer dont elle vient de se frapper, ne peut être fatal qu'aux coupables & aux scélérats ; je la rappellerai aisement à la vie, lorsqu'il en sera tems ; la douleur que je viens de lui marquer étoit feinte...

CORALINE.

Quoi, Zermés...

MUTALIB.

Zermés ne s'est point tué ; mais mon Art n'étant pas assez puissant pour m'aider à le distinguer de son prétendu Rival, j'ai eu recours à ce moyen extrême. Tu diras que je suis venu déclarer à ta Maitresse que je ne pouvois lui être d'aucun secours ; qu'alors la crainte de n'être point à ce qu'elle aime, & le désespoir de se voir peut-être unie à quelque monstre, lui ont

fait prendre le parti violent de se soustraire à la tirannie de son Pere, en se donnant la mort. Je vais lui faire rendre les honneurs funébres. Sa perte, selon toute aparence, sera assez indiférente à ce Gnome qu'on forcé à paroître ici sous la figure de mon Neveu; au lieu que ce tendre Amant se fera aisément reconnoître à toute la douleur & le désespoir où se livrera son ame... Esprits Aëriens qui m'êtes subordonnés, paroissez.

Quatre Silphes paroissent & emportent Florisse au fond du Théâtre, au milieu d'un rond d'arbres; à l'instant un tombeau s'éleve; d'autres Silphes commencent le deüil, jettent des fleurs sur le tombeau, y attachent des guirlandes, & par différentes attitudes, expriment leur douleur, & forment une danse caractérisée.

Fin du Troisiéme Acte.



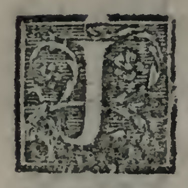
ACTE IV.

Le Théâtre est entierement obscurci, & représente un Tombeau au fond d'un bois, au milieu d'un rond d'arbres.

SCENE PREMIERE.

MUTALIB, CORALINE.

CORALINE.

E ne conçois pas votre idée ; il me semble que le moyen que vous avez employé pour découvrir lequel des deux étoit le véritable Amant, vous a réussi ?

MUTALIB.

Je sçais qu'au récit que tu leur as fait de la mort de Florisse, l'un n'a paru qu'étonné, au lieu que l'autre, saisi de la plus vive douleur, est tombé sans sentiment.

CORALINE.

Eh bien, pouvez-vous douter que celui-là ne soit Zermés?

MUTALIB.

Non.

CORALINE.

Pourquoi donc ne le pas tirer d'erreur? Pourquoi ne lui pas dire qu'il reverra bientôt sa Maitresse vivante? Il y a de la barbarie à le laisser dans un état si cruel.

MUTALIB.

Ce n'est pas à moi, c'est à l'Amour & à l'Amour le plus parfait que puissent ressentir deux Amans, à faire le dénouement de tout ceci : tel est l'arrêt du Destin; je ne dois qu'ouvrir ce

tombeau. Approchons. (*Il approche du tombeau, qui s'ouvre dès qu'il l'a touché de sa baguette.*) Elle ne tardera pas à sortir de son assoupissement ; tu peux, si tu veux, rester ici, mais garde toi bien de parler, quelque chose que tu voyes ou que tu entendes.

CORALINE, *avec effroi.*

Moi, rester ici seule la nuit, au milieu de tous ces objets funébres ! Je mourrois de peur !

MUTALIB.

Eh bien, suis-moi donc.

Ils sortent.

SCENE II.

ARLEQUIN *seul, arrivant en tatonnant comme un homme qui marche dans l'obscurité.*

VOilà Mademoiselle Florisse morte ; son Amant sera peut-être aussi la sotise de se tuer ; le Seigneur

Mutalib, qui doit être bien affligé de tout ceci, m'oubliera & toutes les promesses de récompense qu'il m'a faites ; tâchons de nous payer par nos mains. Qu'est-ce qu'une morte a besoin d'un beau collier ? Ce vol n'en est pas un ; il ne fait tort à personne, au lieu qu'il me mettra à mon aise pour le reste de mes jours... Allons, avançons.

SCENE III.

ARLEQUIN, SCAPIN.

SCAPIN, *arrivant d'un autre côté.*

LA nuit favorise mon dessein ; elle est des plus obscures... Orientons-nous... Le Tombeau doit être-là.

ARLEQUIN, *à l'autre bout du Théâtre.*

Je ne suis pas dans l'habitude de faire des visites aux gens de l'autre monde ; je me sens un frissonnement...

SCAPIN.

N'entends je pas du bruit ?

Ils s'approchent l'un de l'autre en tatonnant ; la frayeur les saisit, & ils l'expriment par differentes postures des plus comiques.

ARLEQUIN.

Je crois avoir touché des cornes.

SCAPIN.

Il me semble que j'ai senti sur mon visage une main froide. . .

Ils continuent leurs lazzis ; peu à peu la Lune se leve, & le Théâtre commence à être plus éclairé, mais toujours d'une clarté sombre.

ARLEQUIN.

La Lune se leve ; je vais être vû.

SCAPIN.

Il fera clair en un moment ; je ne sçais où me cacher.

ARLEQUIN.

Il faut me tapir dans ce coin.

SCAPIN.

Je vais me couvrir de cet arbre.

Ils se mettent aux deux coins du Théâtre, où ils se font les plus petits qu'ils peuvent. Après s'être regardés, d'abord en tremblant, ils se rassurent peu à peu & s'approchent.

ARLEQUIN.

C'est toi, Scapin !

SCAPIN.

C'est toi, Arlequin !

ARLEQUIN.

Que viens-tu faire ici ?

SCAPIN.

Qu'y viens-tu faire toi-même ?

ARLEQUIN.

Coquin, brigand, scélérat, je suis sûr que tu venois pour voler le beau collier de Mademoiselle Flo isse.

SCAPIN.

Maraut, fripon, vaurien, tu as trop bien deviné mon dessein pour n'avoir pas eu le même.

ARLEQUIN.

Ma foi, mon ami, tu as raison.

SCAPIN.

Allons, entre honnêtes gens, il ne convient pas de ſe faire tort ; viens, nous partagerons ce que nous trouverons.

Ils avancent vers le Tombeau au moment que Floriſſe en ſort ; la plus grande frayeur les ſaiſit ; ils s'enfuyent.

---

* SCENE IV.

FLORISSE, *ſeule.*

OÙ ſuis-je ! . . D'où viens-je ! . . Il me ſemble que je m'éveille après un long aſſoupiſſement. . . Mais

---

* Dans les Pieces à grand ſpectacle, comme celle-ci, il faut un mélange de l'Opera, de la Comédie & de la Tragédie.

La ſombre clarté de la nuit, le tombeau, la forêt, ces deux Amans qui ſembloient être deux Ombres, tout fut ſi bien repréſenté, que le ſpectateur étoit ſaiſi, & qu'il regnoit dans la Salle le plus grand ſilence pendant ces trois dernieres Scenes. D'ailleurs l'idée de ces Scenes & la ſituation de ces deux Amans, parurent très neuves, & j'oſe dire qu'elles l'étoient.

ce Tombeau, ces vêtemens, cette nuit profonde, ce ſilence, ces lieux deſerts qui me ſont inconnus... Me laiſſeroit-on ainſi, ſi je n'étois pas morte?.. N'ai-je pas plongé dans mon ſein le même poignard dont mon Amant s'étoit frappé?.. Non, cher Amant, non, je me ſens trop tranquille pour être encore vivante; je t'ai ſuivi dans l'aſile du trépas; nous ſommes à préſent affranchis l'un & l'autre de la tirannie de nos barbares parens; nous ne dépendons plus que des Dieux; ils ſont trop juſtes pour ne me pas faire rencontrer ton ombre... C'eſt Mutalib ſans doute qui m'a élevé ce Tombeau; le tien ne doit pas être éloigné. Hélas, ne devoit-il pas nous donner le même! Après avoir marqué tant d'empreſſement pour nous unir pendant notre vie, ne devoit-il pas du moins nous rejoindre après notre mort!.. Voyons, parcourons ces lieux. *Elle s'éloigne.*

SCENE V.

ZERMÉS, *seul.*

VOilà donc ce Tombeau ! je puis enfin en approcher ! je puis avant que d'y verser tout mon sang, l'arroser quelques momens de mes larmes ! . . Chere Florisse, est-ce donc là le rendez-vous que s'étoit donné notre amour ! est-ce donc là que devoit aboutir notre espoir ! qui m'eût dit ce matin, lorsqu'à vos genoux je vous pressois de recevoir & mon cœur & ma foi, que je viendrois ce soir m'unir à vous au pied de ce triste monument ! qui m'eût dit que ces traits où brilloit tout l'éclat de la jeunesse, que ces yeux dont chaque regard m'enchantoit, alloient être pour jamais couverts des ombres de la mort ! . . Vous n'étes plus & je respire encore !

SCENE DERNIERE.

ZERMÉS, FLORISSE *paroissant au fond du Théâtre & avançant lentement.*

FLORISSE.

J'Entens des plaintes & des gémissemens.

ZERMÉS.

Vous n'êtes plus !.. Puis-je prononcer ces mots & ne pas expirer de douleur !

FLORISSE.

C'est lui-même !.. C'est toi, cher Amant...

ZERMÉS, *effrayé.*

Que vois-je, ô Ciel !

FLORISSE.

Quoi, tu me fuis ? Tu te dérobes à mes embrassemens ?

ZERMÉS.

Je n'ai pas été le Maître d'un premier ſaiſiſſement, mais je vous aime trop pour être plus longtems effrayé... Chere ombre, le Ciel m'eſt témoin que je viens ici pour vous rejoindre.

FLORISSE.

Je te cherchois auſſi. Enfin nous ne ſerons plus ſéparés; les Dieux devoient cette recompenſe à notre innocence, à nos malheurs & à notre amour. Cher Amant, quelle douceur de t'avoir prouvé par ma mort combien je t'étois attachée! ah, peut-on ſurvivre à ce qu'on aime!

ZERMÉS.

Si je vous ai ſurvêcu juſqu'à ce moment, c'eſt que d'abord on a retenu mon bras, & qu'enſuite, pour venir ici, il m'a fallu tromper la vigilance de ceux qui m'obſervoient.

FLORISSE.

Que veux-tu dire?

ZERMÉS.

Je vis encore, il eſt vrai, mais ne m'en faites pas un crime, puiſque je n'ai pas été le Maître de terminer plutôt mon ſort.

FLORISSE.

Tu vis encore! quoi, ce n'eſt pas à l'ombre de mon Amant que je parle! Pourquoi Mutalib eſt-il venu m'annoncer qu'il t'avoit trouvé baigné dans ton ſang? Pourquoi m'a-t-il montré le poignard dont tu t'étois, diſoit-il, donné la mort, & dont je me ſuis auſſitôt frappée?

ZERMÉS.

Mutalib vous a fait un récit auſſi peu véritable! quel étoit ſon deſſein? Il ſembloit nous aimer, nous trahiſſoit-il? Eſtoit-il en ſecret un de nos Perſécuteurs? Hélas, nous n'avons donc trouvé ſur la terre que des Perfides & des Tirans! connois du moins, chere ombre, que l'Amour t'y avoit fait

rencontrer le plus fidéle & le plus tendre des Amans.

Il veut se frapper.

FLORISSE.

Arrête, tout ceci me confond; si l'état où je me vois, si ce Tombeau semble me dire que j'ai perdu la vie, les mouvemens que je ressens, la joye qui s'est glissée dans mon ame en apprenant que tu n'étois point mort, la crainte que vient de m'inspirer le coup dont tu voulois te frapper, semblent m'assurer aussi que je vis encore: craindrois-je ce qui pourroit nous réunir!..

ZERMÉS.

O, ciel!.. Vous vivriez!.. Grands Dieux, chere Florisse je pourrois...

Le Théâtre change & représente des Jardins délicieux.

MUTALIB, *sortant d'un nuage.*

Oui, tu peux livrer ton ame aux plus heureux transports. Il falloit que

tant d'offenſes, de trahiſons & de perfidies que mon frere & ma ſœur avoient faites au véritable amour, fuſſent reparées par la pure & ſincere ardeur dont leurs enfans brûleroient l'un pour l'autre : tel étoit l'Arrêt du deſtin ; vous y avez ſatisfait ; vous avez voulu tous les deux vous donner la mort pour ne vous pas ſurvivre ; l'Oracle eſt accompli ; rien ne troublera deſormais votre bonheur. Que tout ici l'annonce, & la joie que je reſſens de pouvoir enfin unir de ſi parfaits Amans.

Des Silphes & des Genies forment le divertiſſement.

FIN.

LA CABALE,

COMEDIE

EN UN ACTE.

Réprésentée, pour la premiere fois, par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le 11 Janvier 1749.

PRÉFACE.

J'Avois fait cette piece en trois Actes ; elle avoit pour titre *la Cabale à la Ville*, *la Cabale au Parnasse* ; *la Cabale à la Cour.* Je la lus dans une maison où j'allois souvent ; je vis qu'on applaudissoit beaucoup à certaines Scenes ; qu'on les appliquoit à telles & telles personnes, & que malheureusement ces applications auxquelles je n'avois pas pensé, n'étoient que trop naturelles. La Comédie, dans les pein-

tures & les détails qu'elle présente pour corriger les travers, les ridicules & les vices, ne doit employer que des traits généraux; un trait, au Théâtre, qui designe particulierement quelqu'un, est très punissable par lui-même, & d'un éxemple dangereux. Je déchirai ces Scenes, & je n'en ai aujourd'hui qu'une idée très confuse. Je tâchai de les remplacer par d'autres; mais bientôt le dégoût & la paresse me gagnerent; je pris le parti de réduire cette Piece à un Acte; le Public la reçut très favorable-

ment. Si je l'avois donnée telle qu'elle étoit d'abord , elle eût ſans doute fait une bien plus grande ſenſation ; on en auroit parlé, au moins pendant quinze jours, à tous les petits ſoupers ; j'aurois paſſé pour un méchant fort agréable & qui méritoit d'être encouragé.



ACTEURS.

LA CABALE.
LA Vicomteſſe DE QUINOLA.
BRILLANT.
LE COLPORTEUR.
LA MÉDISANTE.
LE JEUNE MAGISTRAT.
L'HOMME *qui enſeigne l'art de repréſenter.*
L'HOMME DE COUR.
LE PHILOSOPHE.
L'HOMME DE LETTRES.
LE FINANCIER.
CIDALISE.
CLOÉ.
LE MARQUIS.
LE COMÉDIEN.
L'ACTRICE.
ARLEQUIN.
SCAPIN.
Quelques autres Perſonnages.



LA CABALE,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN, SCAPIN.

SCAPIN.



EH, mon cher Arlequin, c'eſt toi ! quelle heureuſe rencontre ! d'où viens-tu ? Qu'as-tu fait depuis un an que je ne t'ai vû ?

ARLEQUIN, *gravement.*

Qui êtes-vous ?

SCAPIN.

Qui je ſuis? Parbleu je ſuis Scapin.

ARLEQUIN.

Ah!.. Scapin ... oui ... je me rappelle... j'ai quelque idée confuſe...

SCAPIN.

Que veux-tu dire? Quelque idée confuſe de moi, de ton ancien ami, avec qui tu as vêcu toute la vie?

ARLEQUIN.

Allons, je veux bien te reconnoître, quoique tu me paroiſſes tout auſſi gueux, tout auſſi pauvre que lorſque nous étions camarades.

SCAPIN.

Es-ce que nous ne le ſommes plus? As-tu fait fortune?

ARLEQÙIN.

Mais...

SCAPIN.

Mais, à ton accueil impertinent, on te croiroit déjà dans les affaires.

ARLEQUIN.

Je suis content, cela suffit.

SCAPIN.

Où demeures-tu à présent ?

ARLEQUIN.

Ici.

SCAPIN.

Chez la Cabale ?

ARLEQUIN.

Je garde sa porte.

SCAPIN.

Oh, je ne m'étonne plus...

ARLEQUIN.

Tu sçais que je servois un petit-maître qui tranchoit du bel esprit...

SCAPIN.

Et qui menaçoit même, je crois, le Public d'une Tragédie de sa façon ? A-t-elle été réprésentée ?

ARLEQUIN.

Oui.

SCAPIN.

Et sifflée aparemment ?

ARLEQUIN.

Non ; car il la fit jouer chez lui. Or il me menoit tous les ſoirs au ſpectacle, me donnoit le mot, & ſuivant qu'il aimoit ou haiſſoit les Auteurs, j'y faiſois tout le tapage que je pouvois. J'en fis tant à la premiere repréſentation d'une Comédie que nous voulions faire réuſſir, que j'impatientai quelques honnêtes gens auprès de qui j'étois dans le parterre. Ils me dirent qu'il falloit écouter pour juger, & me prierent de leur permettre d'entendre. Je répondis inſolemment ; on me roſſa. Cette piece étoit ſpécialement ſous la protection de la Cabale ; elle me regarda comme ſon Martir, ſouhaita de me voir, & fut ſi contente de tout le dévouement que je lui marquai, malgré mon aventure, qu'elle me propoſa d'entrer immédiatement à ſon ſervice. J'y ſuis depuis ſix mois, & je t'aſſure que je ne

trocquerois pas ma condition contre bien d'autres.

SCAPIN.

Je te dirai naturellement. . .

ARLEQUIN.

Quoi ?

SCAPIN.

Que je ne me plairois pas auprès d'une maitresse qui n'use de son crédit que pour nuire.

ARLEQUIN.

Sçache, mon ami, qu'elle fait tout au moins autant de bien que de mal.

SCAPIN.

Ponrquoi donc ne voit-on personne qui s'en loue ?

ARLEQUIN.

Pourquoi ? Parce que la plûpart des hommes sont des fats. Ils s'intriguent, ils manœuvrent, ils se tourmentent : échouent-ils ? La Cabale en est cause : réussissent-ils ? Ils veulent qu'on croye que leur mérite seul a parlé pour eux.

Tel qui eſt tous les jours ici, & qui, ſans la Cabale, n'auroit jamaîs rien été, répond au compliment qu'on lui fait ſur un poſte qu'il vient d'obtenir : en vérité ce qui me flatte le plus dans ceci, c'eſt qu'on ne pourra pas dire qne j'aye ſollicité. D'ailleurs qu'on mépriſe tant qu'on voudra ma maitreſſe, que m'importe ? Si l'on ne devoit ſervir que les gens eſtimables, il y auroit bien peu de domeſtiques.

SCAPIN.

Tu as raiſon.

ARLEQUIN.

Tandis que je me trouverai bien auprès d'elle, j'y reſterai. Outre les profits qui ſont aſſez conſidérables, il y a certains petits agrémens . . . tu ſçais que j'ai toujours été idolâtre du beau ſexe. . .

SCAPIN.

Oui.

ARLEQUIN.

Eh bien, il ne se passe gueres de jour qu'il ne vienne ici quelque Actrice, quelque Chanteuse, quelque Danseuse. L'une veut engager la Cabale à s'intéresser pour elle ; l'autre veut faire siffler une camarade. Y a-t-il bien du monde là haut, Monsieur Arlequin ? Oui, Mademoiselle. Cela est désesperant ; je voulois n'être pas vue. On pourroit, Mademoiselle, vous introduire par un petit escalier dérobé. Que je vous serois obligée ! Alors je donne la main. Où m'avez vous donc amenée ? je crois que je suis dans votre chambre ? vous n'y pensez pas ; une fille comme moi dans la chambre d'un garçon ! C'est pour que vous vous reposiez un moment, Mademoiselle. Oh, mais, Monsieur Arlequin, promettez moi donc d'être sage. Peut-on l'être avec vous, Mademoiselle ! Quelle taille ! Le joli pied ! La jolie

jambe ! Eh bien, ne voilà-t-il pas déjà, petit badin ? finiſſez donc ; en vérité, vous êtes d'une folie. . .

SCAPIN, *apercevant la Cabale.*

Voici peut-être quelqu'une de ces Demoiſelles ?

ARLEQUIN.

Non, parbleu, c'eſt ma Maitreſſe.

SCAPIN.

La Cabale ?

ARLEQUIN.

Elle-même.

SCAPIN.

Mon ami, tu devrois bien me préſenter, & la prier de s'intéreſſer pour moi.

ARLEQUIN.

Nous verrons. Tandis qu'elle achevera de donner ſes audiences, allons boire un coup. As-tu déjeuné ?

SCAPIN.

Je ne m'en ſouviens pas.

ARLEQUIN.

C'eſt-à-dire que tu n'as pas la mémoire auſſi bonne que l'eſtomac ? Viens, ſuis-moi.

SCENE II.

LA CABALE, LA VICOMTESSE DE QUINOLA.

LA VICOMTESSE.

MADAME, ne voulez-vous pas m'écouter ?

LA CABALE.

Je n'écoute jamais, Madame, quand on commence par me gronder.

LA VICOMTESSE.

Mais, Madame...

LA CABALE.

Mais, Madame, vous m'avez abordée d'un air & d'un ton...

LA VICOMTESSE.

C'eſt que j'ai bien à me plaindre de vous.

LA CABALE.

De moi ?

LA VICOMTESSE.

Oui. Ne vins-je pas vous trouver, il y a un an ? Ne vous dis-je pas que m'étant remariée en ſixiémes nôces avec un Seigneur Italien, le Vicomte de Quinola, j'avois pris une aſſez belle maiſon dans le quartier du Palais Royal, & que mon deſſein étoit de donner à jouer ? Ne vous offris-je pas d'envoyer ici, tous les matins, prendre langue ſur les bruits ſourds, les médiſances qu'il faudroit débiter le ſoir à mon aſſemblée, & ſur la bonne ou la mauvaiſe tournure qu'il y auroit à donner à la nouvelle du jour ? Combien de fats n'ai-je pas exaltés, parce que vous les protegiez! Combien d'honnêtes gens n'ai-je pas decriés, parce

qu'ils avoient le malheur de vous déplaire ! Combien de fois ne me ſuis-je pas abbaiſſée juſqu'à débiter moi-même, & forcer les perſonnes qui venoient chez moi, d'acheter les ouvrages de trois ou quatre plats Auteurs à qui vous pourrez faire obtenir des graces, mais que ces graces ne rendront que plus ridicules aux yeux du Public ? De votre còté, Madame, ne me promîtes vous pas de me vanter aux provinciaux & aux étrangers comme une femme chez qui l'on étoit sûr de trouver toujours une compagnie choiſie ?

LA CABALE.

Je vous ai tenu parole.

LA VICOMTESSE.

J'avoue que dans les commencemens j'ai eu lieu d'être contente ; mais il faut que depuis quelque temps vous vons ſoyez bien refroidie. De jour en jour, ma maiſon eſt moins fréquentée ;

à peine ai-je à présent, dans toute une soirée, cinq ou six parties de jeu.

LA CABALE.

Eh, Madame, tandis que chez vous le prix des cartes est exorbitant, suis-je cause que vous avez un mauvais cuisinier, du vin détestable & un mari qui fatigue tout le monde par des récits de siéges & de batailles où il ne s'est jamais trouvé ? Suis-je cause que vous grondez les jeunes femmes, lorsqu'elles restent à s'entretenir avec leurs amans & qu'elles ne veulent pas faire une quatriéme partie ? Es-ce ma faute si les jeunes gens se plaignent que vous les mettez à jouer avec des vieilles qui veulent être aussi fripones que si elles n'avoient encore que vingt ans ? Vous ai-je conseillé de chasser ces deux jolies femmes de chambre...

LA VICOMTESSE.

Je ne pouvois plus avec honneur les garder.

LA CABALE.

Madame, dans votre metier, il ne faut pas avoir tant de délicateſſe.

LA VICOMTESSE.

Dans mon metier, Madame...

LA CABALE.

En un mot, Madame, pour vous prouver que je ſuis toujours de vos amies, envoyez-moi demain votre fils l'Abbé; je le mettrai auprès de Beliſſe, cette riche veuve...

LA VICOMTESSE.

On dit qu'elle eſt d'une humeur ſi changeante...

LA CABALE.

Mais non; depuis dix ans je lui vois les mêmes chiens, les mêmes chats, les mêmes perruches; il eſt vrai qu'elle change d'Abbé preſque tous les ſix mois; mais elle n'en renvoye aucun ſans lui faire obtenir quelque place, ou quelque penſion. Je l'engagerai à prendre votre fils. A l'égard

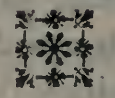
de votre fille, retirez-là du Couvent ; je la garderai chez moi juſqu'à ce que je lui aye trouvé un mari, quelque ſot, quelque provincial, quelqu'étranger.

LA VICOMTESSE.

Je vous ſuis obligée, Madame ; mais, mon jeu ?

LA CABALE.

Oh, je vous déclare que je ne veux plus m'en mêler. Aprochez, Monſieur Brillant, aprochez. (*Faiſant la révérence à la Vicomteſſe & la congédiant.*) Adieu, Madame, je ſuis votre très humble ſervante.



SCENE III.

LA CABALE, BRILLANT.

LA CABALE.

IL y a longtemps que je ne vous ai vû, mon cher Brillant ?

BRILLANT.

Depuis un mois, divine Cabale, je travaille ſans ceſſe.

LA CABALE.

Allez-vous nous donner quelque choſe de nouveau ?

BRILLANT.

Une Tragédie.

LA CABALE.

Une Tragédie, mon cher Brillant ! une Tragédie ! quelle joie parmi tous nos amis ! il me ſemble déja voir le bon Dorilas pleurer au ſeul titre d'une Tragédie de vous. Sera-t-elle bientôt finie ?

BRILLANT.

Inceſſamment.

LA CABALE.

Dites-m'en le ſujet.

BRILLANT.

Cela me ſeroit impoſſible ; je n'y ai pas encore ſongé.

LA CABALE.

Vous n'avez pas encore ſongé au ſujet, & cependant elle ſera bientôt finie ?

BRILLANT.

Oui. J'ai commencé par travailler differens morceaux ſur la gloire, l'ambition, l'amour, la vengeance & la haine. Ils ſont en tirades, & j'ai tâché qu'ils finiſſent tous par deux vers bien ſonores. Il ne s'agit plus à préſent que d'imaginer une action, & d'arranger des Actes & des Scenes où je ferai entrer le tout à la faveur des vers de liaiſon. Je prévois ſeulement que comme mon recueil abonde en petits Madrigaux aſſez tendres, en

maximes contre les Rois, & en réflexions ſur la mort & ſur la deſtinée, il faudra qu'il y ait dans ma Piéce un jeune Prince & une jeune Princeſſe fort amoureux l'un de l'autre, une eſpece de Tiran, & un Miniſtre des Dieux qui en parlera très-cavalierement.

LA CABALE.

A merveilles, mon cher Brillant, à merveilles : un jeune Auteur, pour faire promptement du bruit, doit ſe permettre les traits les plus hardis. D'ailleurs aurons-nous un oracle, un ſonge, des reconnoiſſances ?

BRILLANT.

Je tâcherai qu'il y ait de tout cela.

LA CABALE.

Et vous ferez bien : c'eſt ce qui doit faire le fond d'une Tragédie, & non pas tous ces détails, ces grands tableaux d'hiſtoire par leſquels on prétend élever l'ame & fortifier dans le cœur de ſa nation les ſentimens de vertu, de grandeur & de fermeté ;

j'ai promis d'y bailler, & je tiens parole; je le dis publiquement, votre Corneille m'ennuie.

BRILLANT.

Ma foi, Madame, je ne vois gueres à préſent que les étrangers qui l'eſtiment.

LA CABALE.

Dépêchez-vous, mon cher Brillant, dépêchez-vous de nous donner ce chef-d'œuvre que vous avez entrepris.

BRILLANT.

Hélas, Madame, il ſeroit déja fini, ſi je ne balançois pas à me ſervir d'une Tragédie qui fut jouée il y a cinquante ou ſoixante ans.

LA CABALE.

Eh pourquoi balancez-vous?

BRILLANT.

Je crains qu'on ne me reprochât d'être un plagiaire, un copiſte.

LA CABALE.

Le reproche ſeroit mal fondé. N'aurez vous pas reverſifié à neuf

cette Tragédie ? Ne l'aurez vous pas ſemée de ſentences & de maximes qui n'y étoient point ? N'y aurez vous pas encadré ces morceaux que vous dites avoir faits ſur l'amour, la vengeance, & les autres paſſions qui agitent ordinairement les héros & les héroines de Théâtre ?

BRILLANT.

Malgré tout cela, Madame, vous verriez qu'on diroit que je ne ſçais ni imaginer un ſujet, ni l'arranger, ni le conduire, & qu'avec toutes mes couleurs & mon vernis, je ne ſuis qu'un ſimple bel eſprit ſans genie, dès que je ne puis pas créer. Peut-être même ajouteroit-on que lorſqu'on s'eſt accoutumé de jeuneſſe à faire des vers, ils viennent d'eux-même, & qu'il ne faut donc ni beaucoup d'eſprit ni beaucoup de talent pour paraphraſer l'ouvrage d'un autre ; qu'à l'égard des ſentences & des maximes, ce ſont

chofes ufées, qui n'éblouiffent que les fots, & que chaque Poëte, avec un peu de travail, rajeunit & rimaille d'une façon plus ou moins fonore.

LA CABALE.

Comptez-vous fur moi, Monfieur, ou n'y comptez vous pas ?

BRILLANT.

Je compterai toute ma vie fur vos bontés.

LA CABALE.

Eh bien, prenez, appropriez-vous telle Tragédie, ou telle autre ouvrage qu'il vous plaira, & ne vous inquietez pas ; fi la critique crie contre vous, je crierai contr'elle ; on la regardera comme une jaloufe, une envieufe, & moi comme la protectrice des jeunes talens.

BRILLANT.

Me voilà décidé. Je cours me renfermer chez moi, & je n'en fortirai que pour venir mettre à vos pieds les

nouveaux fruits de vos encouragemens & de votre divine protection.

Il sort.

LA CABALE.

Je les atends avec impatience.

SCENE IV.

LA CABALE, UN COLPORTEUR.

LA CABALE.

QUE voulez-vous ?

LE COLPORTEUR.

Vous présenter mes très-humbles respects.

LA CABALE.

Qui êtes-vous ?

LE COLPORTEUR.

Un homme toujours prêt à vous servir & le Public. J'ai été clerc, soldat, garçon de Caffé, oncle pendant

trois mois auprès d'une fille galante, Baron Suiſſe tout un hiver, Medecin étranger, ſouffleur dans une troupe de Comédiens de province, commis, breteur, recors, à préſent j'ai l'honneur d'être Colporteur.

LA CABALE.

J'ai toujours fait grand cas de Meſſieurs les Colporteurs; ils me ſont quelquefois très utiles.

LE COLPORTEUR.

Ah, Madame, ſi vous avez véritablement de la bonté pour eux, vous pouvez leur rendre un grand ſervice.

LA CABALE.

En quoi?

LE COLPORTEUR.

En obtenant que l'Imprimerie ſoit défendue en France comme elle l'eſt en Turquie.

LA CABALE.

Les Colporteurs voudroient qu'on défendît l'Imprimerie?

LE COLPORTEUR.

Oui, Madame. Quelles délicieuses brochures vous verriez alors sortir sans cesse de dessous la presse ? Car vous croyez bien que furtivement on imprimeroit toujours.

LA CABALE.

Mais, si furtivement on continuoit toujours d'imprimer, à quoi vous serviroit donc la défense ?

LE COLPORTEUR.

A quoi ? Comptez, Madame, que l'espoir & la facilité qu'ont aujourd'hui les Auteurs de publier des ouvrages où il n'y a rien contre les mœurs, leur inspirent l'amour de la belle réputation, les rend sages, circonspects, & détourne leur esprit de tout ce qui pourroit choquer les bienséances ; au lieu que si l'Imprimerie étoit absolument défendue, ou du moins, Madame, si vous faisiez ensorte, par votre crédit, que l'on ne

nommât pour Censeurs que des hommes ineptes, minutieux, bizarres, envieux, paresseux, impolis, brutaux, vous verriez que ces mêmes Auteurs gênez, tracassez, tourmentez, éprouvant à chaque instant de nouvelles difficultez...

LA CABALE.

Se guériroient de la fureur d'écrire.

LE COLPORTEUR.

On n'en guérit point, Madame. Ils prendroient le parti de composer secretement, & alors, comme rien ne retiendroit plus des écrivains qui se verroient réduits à devenir furtifs & anonymes, ils se livreroient aux écarts de leur imagination, au plaisir de flater & d'exciter les passions, & s'étudiant dans l'art de mêler le sel de la satire avec les tableaux de l'amour les plus séduisans, ils rempliroient leurs nouvelles productions de traits malins,

lins, d'aventures de perſonnes connues, & de ces deſcriptions voluptueuſes qui font, dit-on, tant de tort à l'innocence, mais tant de bien aux pauvres Colporteurs.

LA CABALE.

Je réfléchirai à tout ce que vous me dites ; revenez demain.

LE COLPORTEUR.

Permettez, Madame, que ce ſoit le matin ; car je commence à être fort occupé les après midi avec mes étrangers.

LA CABALE.

Avec vos étrangers ? Que voulez-vous dire ?

LE COLPORTEUR.

Voyant la paix faite, & que Paris alloit redevenir plus que jamais la capitale des nations, j'ai fait courir des billets dans les hôtels garnis, & ils m'ont déjà procuré quelques écoliers.

LA CABALE.

Eh qu'aprenez-vous à ces écoliers ?

LE COLPORTEUR.

Moyennant vingt ſols par heure (on me loue même, ſi l'on veut pour la journée) tout étranger, nouvellement arrivé, peut m'envoyer chercher ; je prends un habit propre, un chapeau, une épée ; je l'accompagne aux Thuilleries, au Cours & autres promenades publiques, & dès que nous rencontrons quelque perſonne, de l'un ou de l'autre ſexe, un peu diſtinguée par ſon rang, ſa naiſſance ou ſes talens, je la lui fais remarquer ; je lui dis ſon nom, ſon ſurnom, ſa qualité, & j'y joins le ſobriquet, les plaiſanteries, les aventures triſtes ou ridicules, en un mot toutes les petites anecdoctes qui ont couru ou qui courent encore ſur elle : c'eſt une petite idée qui m'eſt venue. . .

LA CABALE, *ironiquement.*

Et dont le public doit vous être fort obligé.

LE COLPORTEUR.

Si mes écoliers veulent que je les ſuive à l'Opera, à la Comédie, je leur nomme de même les Acteurs, les Actrices. . .

LA CABALE.

Et toujours avec les petites anecdoctes.

LE COLPORTEUR.

Toujours. Je me ſuis même auſſi chargé, par mes billets, de leur fournir toutes les Chanſons & Epigrammes de ce fameux Poëte. . .

LA CABALE.

Je ſçais qui vous voulez dire.

LE COLPORTEUR.

Il m'aime beaucoup, & ne fait pas un couplet malin qu'auſſitot il ne me l'envoye : c'eſt un bien galant homme.

LA CABALE.

Et vous auſſi à ce qui me paroît ; mais pour vous ériger en hiſtorien de la Cour & de la ville, avez vous donc d'aſſez bons mémoires ?

LE COLPORTEUR.

Si j'ai de bons mémoires, ſi j'ai de bons mémoires, Madame ? J'ai une ſœur revendeuſe à la toilette à Verſailles ; une couſine ſage-femme près de la Comédie ; ma femme eſt coëffeuſe ; mon beau-pere Maître à Danſer, & mon oncle tailleur de corps à l'Opera.

LA CABALE.

Oh, vous devez être bien fourni. Allez, & revenez donc demain matin. (*ſeule.*) La jolie façon de gagner ſa vie ! Après tout, n'eſt-il pas plus excuſable que cent autres qui font journellement le même métier uniquement pour leur plaiſir.

SCENE V.

LA CABALE, LA MÉDISANTE.

LA MÉDISANTE.

VOus m'avez écrit que vous vouliez me parler ?

LA CABALE.

Oui.

LA MÉDISANTE.

De quoi s'agit-il ?

LA CABALE.

Je veux vous gronder.

LA MÉDISANTE.

Qu'ai-je fait ? Voyons.

LA CABALE.

Belle Orphiſe, vous avez beaucoup d'eſprit, mais le plaiſir d'en avoir vous emporte quelquefois, & votre imagination vive, brillante, pleine de

feu, pleine de ſaillies, dès qu'un ridicule la frape...

LA MÉDISANTE.

J'entends ; j'en ai donné à quelques gens que vous aimez ?

LA CABALE.

Il eſt vrai.

LA MÉDISANTE.

Et croyez-vous que j'épargne davantage ceux que vous n'aimez pas ?

LA CABALE.

Non ; je ſçais que vous ne ménagez perſonne.

LA MÉDISANTE.

Eh bien, que l'un aille pour l'autre ; embraſſez-moi, & ne ſoyez plus fachée.

LA CABALE.

Oh je le ſerai toujours, tandis que je verrai que vous vous piquerez de n'avoir point d'amis.

LA MÉDISANTE.

Et moi je ſerai toujours étonnée

que vous vous imaginiez qu'on peut en avoir.

LA CABALE.

Vous croyez donc qu'on ne vit ensemble que pour se haïr?

LA MÉDISANTE.

Il ne me paroît pas du moins que ce soit pour s'aimer.

LA CABALE.

Les jolis principes!

LA MÉDISANTE.

Ils ne sont que trop vrais. Jettez un coup d'œil sur notre sexe. La laide hait la jolie; la jolie jalouse la belle; la belle n'aime qu'elle seule; la coquette & la prude haïssent & déchirent tout l'univers. Parmi les hommes, les courtisans cherchent à se supplanter; les beaux esprits à se rabaisser; les voisins à se ruiner; les parens à se dépouiller, & deux maris galans, dont les femmes sont jolies, à se deshonorer; l'épée & la robbe, toujours

prêtes à se déprimer réciproquement, ne s'accordent que dans leur mépris pour l'homme de finance qui de son côté hait tant le public, qu'en le pillant, il se plaît encore à le narguer par son faste & son impertinent orgueil.

LA CABALE.

Tenez, belle Orphise, malgré tout ce que vous dites, je suis persuadée que vous n'êtes point naturellement méchante, & qu'il n'y a que l'envie de briller par un badinage vif & plaisant, qui vous fait prendre ce ton de malignité. J'ai toujours souhaité d'être de vos amies; allons, prometez-moi de ménager un peu plus à l'avenir ceux à qui je m'intéresse, & entr'autres Alcimon...

LA MÉDISANTE.

Ah, fi, fi ne m'en parlez pas! vous devriez à jamais rougir de l'avoir mis dans une place si considérable. Quel homme! à force de brailler dans un

barreau & d'y discuter le pour & le contre, il a acquis, je l'avoue, une espece de facilité à s'énoncer, mais qu'énonce-t-il? Des lieux communs, de vieux axiomes, & de vaines idées de réforme. Imperieux & foible, il brave, & bientôt après s'humilie bassement. D'ailleurs, trop borné pour sentir qu'il ne peut pas tout examiner par lui-même, il veut entrer dans les plus petits détails, est incapable des grands, toujours indécis & ne finissant rien. Vous ne sçauriez croire à quel point de pareils protégez vous décrient; ils font dire que vous n'agissez que par haine, caprice, & sollicitation, & que loin d'être fille, comme vous voulez le persuader, du goût & de la raison, l'amour propre & l'envie sont vos vrais parens.

LA CABALE.

Je devrois me fâcher, je n'en ferai rien; je veux absolument que vous

ſoyez de mes amies, je l'ai réſolu. Vous connoiſſez le petit Cléon : qu'en penſez-vous ?

LA MÉDISANTE.

Je l'ai vû ſouvent cet automne à la campagne ; nous repréſentions des Comédies, c'étoit notre ſouffleur ; il ſçait un peu de muſique, joue paſſablement du violon, ne tarit point ſur les anecdoctes, applique aſſez plaiſamment les portraits d'une brochure nouvelle ; ſa figure n'eſt pas mal, & il commence à être fat avec aſſez d'aiſance : de tous nos jeunes gens de robbe, c'eſt celui qui m'a paru ſe façonner le plus vîte.

LA CABALE.

Il ſera très riche un jour ; Eliante l'aime & compte l'épouſer ; je ſçais que vous la haiſſez. . .

LA MÉDISANTE.

Oh, très cordialement.

LA CABALE.

Je romps ce mariage.

LA MÉDISANTE.

Vous me ferez plaiſir.

LA CABALE.

Il épouſera dès ce ſoir votre petite couſine Julie pour qui vous paroiſſez avoir de l'amitié.

LA MÉDISANTE.

Julie eſt une bonne enfant, mais qui n'a pas aſſez de fortune...

LA CABALE.

Elle lui aportera en dot un poſte très brillant en province, & qu'il croira avoir obtenu par votre crédit & en conſidération de cette alliance.

LA MÉDISANTE.

Si vous executez ce que vous me dites, me voilà dévouée à vous pour toute ma vie.

LA CABALE.

Embraſſez-moi donc; je n'ai voulu vous parler de cette affaire qu'après l'a-

voir terminée ; j'obtins hier au ſoir le poſte en queſtion ; ce matin, j'ai envoyé chercher Cléon ; il eſt enchanté ; Eliante ſera furieuſe, déſeſperée. . .

LA MÉDISANTE.

Il faut que leur rupture ſe faſſe avec bien de l'éclat, bien du ſcandale. . .

LA CABALE.

Vous ſerez contente. Je vais vous le préſenter pour qu'il vous remercie, & que vous le meniez enſuite chez les parens de Julie.

LA MÉDISANTE, *ſeule, tandis que la Cabale va chercher Cléon.*

Je ne pouvois ſouffrir cette Cabale, & je n'entretenois commerce avec elle que pour me donner le plaiſir de la contrarier & de lui dire ſouvent des duretés ; je commence à la trouver une aſſez bonne femme.

SCENE VI.

LA CABALE, LA MÉDISANTE, CLÉON, L'HOMME *qui enſeigne l'art de repréſenter.*

CLÉON, *d'un ton fade, à la Médiſante.*

AH, Madame, qu'il eſt agréable & doux, ſéduiſant & flatteur de penſer que la perſonne que l'on conſidere & qu'on eſtime le plus, veut bien s'intéreſſer à nous.

LA MÉDISANTE.

Connoiſſant tout votre mérite, Monſieur, je ne pouvois pas faire moins pour vous que je n'ai fait.

CLÉON.

Ah! Madame....

LA MÉDISANTE *à la Cabale, en lui montrant l'Homme qui enſeigne l'art de repréſenter.*

Qu'es-ce que cet homme ?

LA CABALE.

Comme je ſçais qne l'on ne juge ſouvent que ſur l'extérieur, s'il m'arrive de faire obtenir un poſte à quelqu'un qui n'y ſoit pas propre, j'ai Monſieur qui eſt un homme merveilleux pour enſeigner en peu de jours l'art de la repréſentation, c'eſt-à-dire les atitudes, les tons, les airs, le maintien, les dehors, en un mot toutes les manieres convenables à la place qu'on va occuper. (*à Cléon.*) N'a-t-il pas commencé à vous donner une leçon ?

CLÉON.

Oui, Madame.

LA MÉDISANTE.

Oh, je ſerois charmée d'être pré-

ſente à quelques-unes de ces leçons-là ; cela doit être plaiſant.

LA CABALE.

Il eſt aiſé de vous ſatisfaire. (*à Cléon.*) Cela ne vous fera-t-il pas de peine ?

CLÉON.

Tout ce qui peut faire plaiſir à Madame, ne ſçauroit que m'être très agréable. (*A l'Homme qui enſeigne l'art &c.*) Allons, Monſieur, recommençons.

L'HOMME *qui enſeigne l'art &c.*

Recommençons, Monſieur. Je vous ſuppoſe donc arrivé dans cette province où votre place met tout le monde dans le cas d'avoir affaire à vous. Tous les matins, vers les dix heures, votre ſalle d'audience commence à ſe remplir. Vous êtes dans votre cabinet, miſterieuſement renfermé, careſſant vos chiens, fredonnant un Vaudeville, tandis que votre Sécrétaire

vous lit ſuccintement les lettres qui vous ſont adreſſées de tous côtez ; il en fait enſuite le partage avec un renvoi aux differens commis qui doivent y répondre. Quatre ou cinq hommes furtifs, mal famez, qui ont chez vous les petites entrées, viennent vous conter les aventures ſcandaleuſes & plaiſantes qui ſont arrivées pendant la nuit. Vous riez, vous plaiſantez, vous êtes familier avec ces gens là. . . .

CLÉON, *d'un ton dédaigneux.*

Familier ?

L'HOMME *qui enſeigne l'art &c.*

Oui, Monſieur, & très familier : c'eſt la ſeule eſpéce d'hommes qui ſoit véritablement chérie des perſonnes en place & des grands. Enfin l'heure aproche où vous devez ſortir de votre cabinet & vous montrer en public. Voyons quel maintien vous composerez vous ?

CLÉON.

Eh, mais, celui là.

L'HOMME *qui enseigne l'art &c.*

Eh, fi, fi donc, Monsieur ! vous prenez la morgue & l'air refrogné d'un vieux Conseiller. Dans la place que vous occupez, il faut que votre phisionomie soit moitié ouverte, & moitié fatiguée des travaux de votre emploi. Vous répondrez à l'un, nous verrons ; à l'autre, j'examinerai ; vous ferez une légere inclination de tête, avec un petit souris, à ceux qui viennent uniquement pour vous faire leur cour. Si vous voyez arriver quelque personne d'une naissance distinguée, vous irez deux ou trois pas au-devant d'elle ; vous la séparerez de la foule, mais vous aurez toujours atention de glisser, dans vos politesses même, un air de superiorité...

LA MÉDISANTE *à l'Homme qui enseigne l'art &c.*

C'en est assez, & Madame avoit

raiſon de dire que vous êtes un homme merveilleux.

L'HOMME *qui enſeigne l'art &c.*

Cependant je n'ai été que pendant trois mois valet de chambre d'un Intendant.

LA MÉDISANTE *à Cléon.*

S'il y avoit des loges dans votre ſalle d'audience, j'en retiendrois une pour la premiere repréſentation. Allons, venez, je vais vous préſenter aux parens de Julie. (*Embraſſant la Cabale.*) Adieu, ma bonne amie; comptez que je vous ſuis déſormais auſſi attachée que ſi j'étois déjà dans l'âge de quitter le rouge & de me faire dévote.



SCENE VII.

LA CABALE, L'HOMME *qui enſeigne l'art &c.*

LA CABALE, *liſant un billet qu'un laquais lui aporte.*

C'EST une Epigramme contre un homme de mérite qui m'a toujours négligée. L'Auteur eſt un maladroit ; il falloit la mettre en chanſon ; cela court plus vîte, ſe retient mieux & dure à jamais... Ne pourroit-on pas arranger les vers ſur un air bien connu ... oui ... il me ſemble qu'en racourciſſant les deux premiers ... à merveilles : c'eſt ainſi qu'il faut la faire courir ; rentrons, je vais vous dicter cette chanſon ; vous aurez ſoin qu'elle ſoit répandue ce ſoir dans tout Paris.

SCENE VIII.

L'HOMME DE COUR, LE PHILOSOPHE.

L'HOMME DE COUR.

QUoi vous, un Philoſophe, chez la Cabale ?

LE PHILOSOPHE.

Quand des affaires indiſpenſables m'apellent à la ville, avant que de retourner dans ma retraite, je ne manque gueres de venir ici. J'y vois les chagrins & les maux que ſe font mutuellement les hommes ; les jalouſies, les haines, les craintes, les eſpérances& toutes les vaines illuſions qui ſans ceſſe les agitent. J'y vois le vice, avec des talens ſuperficiels, l'emporter preſque toujours ſur le vrai mérite, parce que le vice eſt

impudent, parce qu'il eſt inſenſible aux rebuffades, & qu'il ſçait d'ailleurs employer adroitement la flaterie, l'impoſture, les manœuvres ſourdes & les petits ſouterrains ; au lieu que l'homme de mérite ſe préſente avec modeſtie, demande avec nobleſſe, & ſe rebute aiſément, ne pouvant vaincre l'honnête fierté qu'il a dans l'ame.

L'HOMME DE COUR
d'un ton mocqueur.

Voilà, mon très-cher, les plaintes ordinaires de tous ceux qui n'ont pû réuſſir dans le monde.

LE PHILOSOPHE *fierement.*

Sçachez que je ne me plains point, & que d'ailleurs je crois que juſqu'à préſent j'ai mieux réuſſi dans le monde que beaucoup de gens qui ſont dans des poſtes très élevés.

L'HOMME DE COUR.

Oh, parbleu, votre philoſophie me feroit plaiſir de me prouver cela.

LE PHILOSOPHE.

Ma philoſophie vous dira que je ſuis un ſimple gentilhomme, avec une fortune médiocre; que j'entrai fort jeune dans un régiment; que je m'y attachai à mes devoirs avec toute l'aplication poſſible; que je fus même aſſez heureux pour avoir une occaſion de me diſtinguer à la bataille de Guaſtalle; que je ne m'atendois pas que bientôt après on me feroit un paſſe-droit; qu'on m'en fit un; que je quitai le ſervice & me retirai dans une petite terre de trois à quatre mille livres de rente en quoi conſiſte tout tout mon bien; que ſçachant borner mes beſoins, quelque médiocre que ſoit mon revenu, il m'en reſte toujours aſſez pour être en état de ſou-

lager le malheureux payſan à qui il arrive des pertes ou quelque maladie ; que m'étant acquis l'eſtime & la confiance de mes voiſins , s'il ſurvient quelques conteſtations entr'eux , je les accomode , & qu'ainſi ma vie étant honnête & même utile dans la petite place que la providence m'a aſſignée , je crois mieux réuſſir dans le monde que certains prétendus Seigneurs qui ſans avoir jamais été connus à l'armée que par la faſtueuſe incommodité de leurs équipages , devenus Lieutenans-Généraux à trente ans parce qu'ils ont été faits Colonels à ſeize , ne s'occupent que de tracaſſeries , d'intrigues & qu'à paroître des importans dans la galerie & les antichambres ; plus jaloux de reſpects que d'eſtime ; n'aimant à vivre qu'avec des hommes vils ; careſſant le baladin , protégeant le chanſonnier ,

haïssant l'homme de Lettres, & recevant froidement le vieux militaire; enfin prouvant chaque jour qu'avec de grandes richesses, un beau nom & une belle charge à la Cour, on peut être très petit dans l'Etat.

L'HOMME DE COUR.

J'apperçois quelqu'un à qui j'ai à parler. Adieu, Monsieur.

LE PHILOSOPHE.

Adieu, Monsieur.

Il sort.

L'HOMME DE COUR *à parte.*

S'il convenoit à un homme de ma sorte de se compromettre avec un simple gentilhomme, j'aurois répondu vivement à cet original.



SCENE

SCENE IX.

L'HOMME DE COUR, LE CHEVALIER.

L'HOMME DE COUR.

BON jour, Chevalier. On joue ce ſoir une Piece nouvelle ; tu y ſeras ſans doute ?

LE CHEVALIER.

Je ne manque gueres une premiere repréſentation.

L'HOMME DE COUR.

Il faut abſolument la faire tomber.

LE CHEVALIER.

Eh pourquoi ? L'Auteur vous a-t-il donné quelque ſujet de vous plaindre de lui ?

L'HOMME DE COUR.

Non ; mais un vieil Auteur qui avoit une penſion du Roi, vient de mourir ; celui-ci qui a déjà eu des

ſuccès, s'il réuſſiſſoit encore dans ce moment-ci, auroit un grand avantage pour demander cette penſion que je veux faire obtenir au petit Abbé qui a élevé mon fils.

LE CHEVALIER.

Vous n'y penſez pas! votre petit Abbé n'eſt qu'un ſot, un faux ſçavant.

L'HOMME DE COUR.

Je l'avoue.

LE CHEVALIER.

Les lettres & les diſſertations qu'il vient de faire imprimer, ont paru le comble de la platitude & du mauvais goût.

L'HOMME DE COUR.

Il eſt vrai; mais je ne puis pas le renvoyer ſans une récompenſe, & tu vois bien que pour écarter un concurrent dans l'Auteur de la Piece nouvelle, il faut prudemment faire enſorte qu'elle ſoit ſifflée.

LE CHEVALIER.

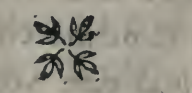
Je vois que s'il vacquoit demain une autre pension, l'intendant de vos plaisirs nocturnes, qui a fait je ne sçais quel roman, pourroit se flater que vous l'aideriez de même de votre crédit & de toute votre prudence contre l'homme qui auroit le plus de mérite.

L'HOMME DE COUR.

Ma foi oui. Je vais parler à la Cabale. Adieu, à ce soir, je compte sur toi & tes amis.

LE CHEVALIER *seul.*

Faire tomber la Piece d'un Auteur parce qu'il pourroit prétendre à une pension qu'on veut faire obtenir à un sot pour se dispenser de lui payer des gages, cela m'indigne!



SCENE X.

LE CHEVALIER, UN COMÉDIEN.

LE CHEVALIER.

JE ſuis bien aiſe de vous rencontrer ; je viens d'apprendre à l'inſtant qu'il y a une furieuſe conſpiration contre la Piece nouvelle ; pour moi, je ferai tout mon poſſible pour la ſoutenir.

LE COMÉDIEN.

Nous vous ſommes bien obligez ; mais, Monſieur le Chevalier, permettez-moi de vous rapeller qu'à la derniere que nous avons jouée, vous me dîtes la même choſe ; cependant je remarquai que vous ne l'écoutiez pas & que vous ne fites que rire & cauſer avec trois ou quatre de vos amis.

LE CHEVALIER.

Il eſt vrai, mais je n'aplaudiſſois pas moins de temps en temps, & vous ſçavez que lorſqu'elle fut finie, j'allai dans le foyer & que je dis hautement que je la trouvois admirable.

LE COMÉDIEN.

En vérité, je ſuis toujours étonné que vous autres Meſſieurs ne ſembliez venir au ſpectacle que pour étaler vos perſonnes, vos graces, vos habits, parler de vos chevaux, de vos équipages, faire des trocs...

LE CHEVALIER.

Eh qu'y a-t-il donc là de ſi étonnant ?

LE COMÉDIEN.

C'eſt qu'il ſeroit aiſé de vous prouver que plus on eſt jeune, brillant, aimable, plus on doit être ſilentieux & attentif aux ſpectacles.

LE CHEVALIER.

Ah parbleu, mon cher, tachez de me prouver cela.

LE COMÉDIEN.

Daignez m'écouter. N'eſt-il pas certain qu'en amour le prompt ſuccès dépend beaucoup de la façon dont on s'y prend pour attaquer un cœur ?

LE CHEVALIER.

Aſſurément.

LE COMÉDIEN.

Pour bien attaquer un cœur, n'eſt-il pas à propos de tacher d'en démêler & d'en connoître le caractere ?

LE CHEVALIER.

Cela n'eſt pas douteux.

LE COMÉDIEN.

Or, Monſieur, je ſoutiens que c'eſt ſurtout aux ſpectacles, dans les yeux, à l'atitude, au maintien, à l'atention plus ou moins marquée des femmes, lorſqu'on joue certaines Scenes, & à l'impreſſion que certains endroits font ſur celles-ci & ne font pas ſur celles-là, que l'on peut acquerir cette connoiſſance & diſtinguer les differens caracteres des unes & des autres.

LE CHEVALIER.

Eh bien ?

LE COMÉDIEN.

Eh bien ? Pour réussir auprès des femmes, s'il faut connoître leurs caracteres differens ; si l'on connoît leurs differens caracteres aux spectacles, les jeunes gens qui entrent dans le monde & dont l'ordinaire ambition est de parvenir à l'état brillant d'hommes à bonnes fortunes, doivent donc regarder les spectacles comme des endroits de recueillement & de méditation pour eux. C'est-là qu'écoutant atentivement, & regardant à propos de loge en loge, ils pourront se préparer de loin des conquêtes par la connoissance qu'ils acquereront du cœur de telle & telle femme, & parconséquent de la façon de s'y prendre pour se la procurer. Par exemple, à l'Opera, dès que l'on commence à jouer certains airs passionnés, l'ame

de la jeune *Cephiſe* paroît ſaiſie, au lieu que celle de *Julie* ne s'emeut & ne s'atendrit que peu à peu : il y a toute aparence que dans le tête à tête on pourra riſquer aſſez vite avec *Cephiſe* ce qu'on ne doit tenter avec *Julie* que par gradation. *Doriſe*, plutôt couchée qu'aſſiſe dans ſa loge, fait des nœuds & ne marque quelque atention qu'aux ariettes : avec *Doriſe*, tout l'étalage du ſentiment ſeroit inutile ; ce n'eſt pas ſon cœur qu'il faut d'abord entreprendre de toucher ; c'eſt ſon eſprit qu'il faut tacher d'éblouir par un jargon leger, le badinage & l'enjouement.

LE CHEVALIER.

Votre raiſonnement me frape beaucoup, mais beaucoup.

LE COMÉDIEN.

Je voudrois bien qu'il pût fraper de même tous vos amis.

SCENE XI.

LE CHEVALIER, LE COMÉDIEN, LA CABALE, UNE JEUNE FILLE.

LA CABALE *au Comédien.*

AH, vous voilà ; je vous atendois avec impatience ; je vous ai envoyé chercher pour que vous m'aidiez à rendre ſervice à cette aimable enfant. Elle voudroit débuter à la Comédie.

LE CHEVALIER *vivement.*

Je lui promets de bien l'aplaudir. Sa figure eſt charmante !

LE COMÉDIEN.

Certainement, mais. . .

LE CHEVALIER.

Mais, quoi ? quoi ?

LE COMÉDIEN.

Elle eſt encore bien jeune.

LE CHEVALIER.

Bien jeune ? Bien jeune ? Comme ſi au Théâtre on tardoit à devenir nubile.

LE COMÉDIEN *à la Jeune Fille.*

Mademoiſelle, venez-vous ſouvent à notre ſpectacle ?

LA JEUNE FILLE, *du ton le plus ingénu.*

Je n'y ai jamais été.

LE COMÉDIEN.

Tant pis.

LE CHEVALIER.

Tant mieux. Ses tons & ſes geſtes ne ſeront point copiés ; elle jouera d'elle-même. (*A la jeune Fille.*) Je parierois que c'eſt aux rôles d'amoureuſes que vous vous deſtinez ?

LA JEUNE FILLE.

Oh oui, Monſieur ; hier encore j'en jouai un.

LE CHEVALIER.

Dans quelle piece ?

LA JEUNE FILLE.

Dans nos pieces ; nous les faiſons ſur le champ ; preſque tous les ſoirs nous nous raſſemblons cinq ou ſix amies du voiſinage, & dont la plus âgée n'a pas plus de douze ans ; on ſe dit ce qu'on a remarqué pendant la journée, & on s'amuſe à contrefaire les différentes perſonnes qu'on a vues.

LE CHEVALIER *au Comédien, vivement.*

Ah, mon ami, l'heureuſe vocation pour le Théâtre !

LA CABALE *à la jeune Fille.*

N'admettez vous pas de petits garçons dans votre troupe ?

LA JEUNE FILLE.

D'abord nous n'en voulions point ; peu à peu il s'en gliſſa un, & bientôt, comme nous vîmes qu'il ſe faiſoit valoir parce qu'il étoit ſeul...

LA CABALE.

Vous le chaſsâtes ?

LA JEUNE FILLE.

Non ; nous déliberames qu'il y auroit autant d'Acteurs que d'Actrices.

LE CHEVALIER.

Bien deliberé !

LA JEUNE FILLE.

Celui qui joue ordinairement avec moi, eſt fort bon, fort bon, mais. . .

LA CABALE.

Eh bien ?

LA JEUNE FILLE.

Il veut quelquefois nous faire jouer des choſes. . .

LA CABALE.

Quoi donc ?

LA JEUNE FILLE.

Il a une grande ſœur, en âge d'être mariée, & qui a une femme de chambre ; il vint nous dire hier qu'il avoit vû le domeſtique d'un Monſieur qui avoit donné à cette femme de chambre une lettre qu'elle avoit auſſitôt portée à ſa Maitreſſe ; qu'enſuite le

Monſieur étoit venu ; qu'il s'étoit jetté aux genoux de ſa ſœur, & qu'ils ne s'étoient ſéparez qu'après s'être marqué bien de l'amitié. Toute la ſociété dit qu'il falloit jouer cela ; l'un fit le valet ; une de mes petites couſines qui eſt fort gaie, fit la femme de chambre ; j'étois la grande ſœur, & lui le Monſieur. Il s'étoit mis à mes genoux ; il me baiſoit les mains, & en vérité je ne ſçais où il prenoit tout ce qu'il me diſoit ; & où je prenois moi-même tout ce que je lui répondois ; mais cela me paroiſſoit bien, lorſque tout à coup il voulut m'embraſſer ; je le repouſſai ; il prétendit qu'à travers le trou de la ſerrure, il avoit vû le Monſieur embraſſer ſa ſœur ; que cela étoit de la piéce, & que parconſéquent. . .

LE CHEVALIER.

Il avoit raiſon.

LA JEUNE FILLE.

Il avoit raiſon ? Comment donc, il n'y aura qu'à venir dire comme cela qu'on a vû. . . Oh non.

LA CABALE.

Elle s'exprime avec une grace, un naturel, une naiveté qui enchantent ! Mon aimable enfant, vous n'avez du tout point beſoin de moi pour réuſſir. (*Au Comédien.*) Je compte, Monſieur, que vous lui faciliterez les moyens de débuter.

LE COMÉDIEN.

Je lui rendrai tous les ſervices que je pourrai, pourvû que ce ne ſoit pas ouvertement ; elle eſt trop jolie ; je me brouillerois à jamais avec toutes celles de nos Demoiſelles qui ſe picquent encore de l'être.



SCENE XII.

LA CABALE, LE CHEVALIER, LA JEUNE FILLE, LE COMÉDIEN, ARLEQUIN, SCAPIN.

ARLEQUIN.

MADAME, ce Monſieur qui eſt venu ce matin, demande ſi vous voulez qu'on commence la répétition du Ballet dont il vous a parlé.

LA CABALE.

Oui ; j'ai du temps ; l'élection où je dois me trouver à l'Académie, ne commencera qu'à trois heures.

LE CHEVALIER.

J'eſpere que vous vous ſouviendrez de mon protégé.

LA CABALE.

Mais, Chevalier, ſongez donc que votre protégé n'a jamais rien fait.

LE CHEVALIER.

Parbleu, c'eſt ce qui doit lui donner un grand avantage ſur ſes deux concurrens & ſur tant d'autres que vous y avez fait recevoir. D'ailleurs vous m'avez promis.

LA CABALE.

Eh bien nous verrons.

Ils ſortent.

SCENE DERNIERE.

ARLEQUIN, SCAPIN.

ARLEQUIN.

QUAND le ballet ſera fini, je trouverai le moment de faire ton affaire.

SCAPIN *l'embraſſant.*

Mon cher Arlequin, tu es le plus aimable garçon, le meilleur cœur, le plus véritable ami que je connoiſſe.

ARLEQUIN.

Finis donc ; tu as le vin trop tendre.

SCAPIN.

Tu ne te contentes pas de me bien régaler ; tu te donnes encore la peine de dresser un placet pour moi, & tu veux bien le présenter toi-même à ta Maitresse. Fais-moi le plaisir de me le lire.

ARLEQUIN.

Volontiers. Je crois n'avoir rien oublié.

Lisant.

MADAME,

Arlequin a l'honneur de vous recommander très particulierement...

SCAPIN *l'embrassant.*

Très particulierement.

ARLEQUIN.

Scapin, son intime ami...

SCAPIN *l'embrassant encore.*

Son intime ami !

ARLEQUIN.

Et de vous ſuplier de lui faire obtenir quelque emploi. C'eſt un garçon qui n'eſt propre à rien du tout...

SCAPIN.

Comment ?..

ARLEQUIN.

Une bête, un animal...

SCAPIN.

Animal toi-même ; es-ce ainſi que tu me recommandes ?

ARLEQUIN.

Patience, patience.

Continuant de lire.

Un ivrogne, un faineant ; rien ne prouvera plus votre crédit, illuſtre Cabale, que d'avoir pû faire employer un pareil vaurien.

Cela n'eſt-il pas bien tourné ? Tu vois comme je la pique d'honneur pour l'engager à s'intéreſſer à toi. Achevons.

Je vous aſſure, Madame, que tous

ceux qui connoiſſent le dit Scapin, vous en rendront un pareil témoignage.

SCAPIN.

Si tu oſes préſenter ce placet. . .

ARLEQUIN.

Il eſt bien, mon ami, il eſt bien; dans le vrai, dans le ſimple, dans le naturel. Je ne donne point, moi, dans le galimathias, dans l'emphaze; j'expoſe tout uniment les choſes.

Tirant un cornet, une plume & la lui préſentant.

Allons, ſigne le.

SCAPIN.

Que je le ſigne?

ARLEQUIN.

Sans doute. Tout placet ne doit-il pas être ſigné de celui qui ſollicite?

SCAPIN.

Monſieur Arlequin, vous êtes un coquin.

ARLEQUIN.

Quoi, tu me dis des injures quand

je cherche à te rendre ſervice? Vas, tu es un ingrat; tu ne mérites pas que je t'accorde ma protection; j'avois en vue pour toi une des meilleures conditions...

SCAPIN.

Mais...

ARLEQUIN.

J'eſperois te faire placer Cuiſinier chez un des hommes de Paris qui fait la plus grande chere.

SCAPIN

Autre impertinence! moi cuiſinier, qui n'ai fait de ma vie aucuns ragouts!

ARLEQUIN.

Eh qu'importe? Crois-tu donc qu'aujourd'hui, pour poſſeder un emploi, il ſoit néceſſaire de ſçavoir l'exercer? Tu auras ſous toi de bons-aides de cuiſine, de bons marmitons; ſi les ragouts ſont bien faits, tout l'honneur t'en apartiendra comme au chef;

s'ils ſont mauvais, ce ſera la faute de tes commis qui auront mal exécuté tes ordres. Allons, décide toi.

SCAPIN.

Songe donc que dans ce placet tu me traites...

ARLEQUIN.

Je t'y traite? Je t'y traite? Oh, ſi tu es un glorieux... écoute, mon ami, il eſt rare que les glorieux faſſent fortune.

SCAPIN.

Faudra-t'il que je ſois preſent quand tu le preſenteras?

ARLEQUIN.

Sans doute. Ta phiſionomie aidera beaucoup à confirmer tout ce que j'y dis de favorable pour toi... mais, j'entends les violons; pendant le Ballet, tu as le temps de te déterminer.

⚜

LE TRIOMPHE
DE LA CABALE,
BALLET.

ENtrée de la Cabale, précedée & ſuivie de Journaliſtes, diverſement habillez; ils ſe rangent en haie le long d'une avenue qui conduit au Mont Parnaſſe. Marche d'Académiciens qui s'arrêtent de diſtance en diſtance, s'inclinent profondément les uns devant les autres, & ſe donnent réciproquement les témoignages de la plus grande admiration. La Cabale, d'un coup de baguette, métamorphoſe en...

Fin du Troiſiéme volume.

ŒUVRES
DE THÉATRE
DE M. DE SAINTFOIX.

NOUVELLE ÉDITION,

Revue, corrigée & augmentée de plusieurs Comédies.

TOME QUATRIÉME.



A PARIS,

Chez LAURENT PRAULT, Libraire, Quai des Augustins, au coin de la rue Gît-le-Cœur, à la Source des Sciences.

M. DCC. LXVII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

PIÉCES

Contenues dans ce Volume.

ALCESTE, Divertiſſement à l'occaſion de la convaleſcence de M. le Dauphin.

LES HOMMES.

DEUCALION & PIRRHA, Ballet, repréſenté ſur le Théâtre de l'Académie Royale de Muſique.

LE DERVICHE.

LE FINANCIER.

EXTRAITS de Pandore, de la Veuve à la Mode, du Contraſte de l'Amour & de l'Hymen, & du Philoſophe dupe de l'Amour.

LES GRACES, traduites en Italien par Madame la Comteſſe de C***.

ALCESTE,

DIVERTISSEMENT

A l'occaſion de la convaleſcence de Monſieur le DAUPHIN.

Repréſenté le 19 Septembre 1752.

TOUTE l'Europe sçait que M. le DAUPHIN étant attaqué de la petite verole, Madame la DAUPHINE voulut absolument rester auprès de lui. Quand nos allarmes furent cessées, j'essayai de tracer le tableau des sentimens de douleur & d'admiration que nous avions éprouvés ; mais, pour mettre ce tableau au Théâtre, il falloit trouver une allégorie ; celle d'Admette & d'Alceste me parut des plus heureuses. Aucun de mes ouvrages ne peut m'être aussi cher que celui-ci ; le Roi, quand

j'eus l'honneur de le lui préſenter, me marqua qu'il avoit été informé du ſuccès, & que le rôle d'Alceſte avoit fait répandre bien des larmes.





A

ALCESTE,

REINE DE THESSALIE,

AUX CHAMPS ELISÉES.



ADAME

Il part tous les jours tant de monde pour les lieux que vous habitez, qu'il n'est pas possible que vous n'ayez entendû parler d'une Princesse qui vient

de faire pour ſon Mari tout ce que vous fites pour le votre ; mais comme les morts, obligez de vivre enſemble, ne ſe parlent peut-être pas avec la franchiſe qu'un vivant peut riſquer avec un mort, je vais vous écrire naturellement ce que l'on penſe ici. On prétend que ſi les circonſtances doivent augmenter ou diminuer le prix d'une action, tout eſt à l'avantage de notre Princeſſe ; qu'elle eſt plus jeune que vous ne l'étiez ; que du côté des graces & de la figure, il y a à parier pour elle, & qu'à l'égard du pouvoir & de la grandeur, la plus petite Province de France eſt plus grande & plus peuplée que ne l'étoit votre Theſſalie. Vos amis voudront peut-être tirer vanité de ce qu'Hercule, le fameux Hercule, s'intéreſſa ſi particulierement à vous, qu'il deſcendit aux enfers pour forcer la Mort à lâcher ſa proie : nous leur répondrons que c'eſt le ciel même qui s'eſt intéreſſé à notre Princeſſe, &

que s'il n'eût pas veillé sur ses jours, il y a toute apparence qu'elle seroit allée vous tenir compagnie. Vous serez sans doute surprise que je me sois avisé de vous écrire, mais de quoi ne s'avise pas un homme oisif, & qui n'a guères plus d'affaires qu'un mort? Je suis avec toute la vénération possible,

MADAME

Votre très-humble & très-obéïssant Serviteur,
SAINTFOIX.

ACTEURS.

LA GLOIRE.

LE GÉNIE *Tutélaire de la Thessalie.*

ALCESTE.

UN THESSALIEN.

L'AMOUR.

ACTEURS DANSANS.

L'Envie & quatre Furies.

Thessaliens & Thessaliennes de differentes conditions. Les Ris, les Jeux, &c.

La Scene est à Jolcos en Thessalie.



ALCESTE,

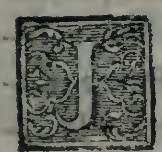
DIVERTISSEMENT

A l'occasion de la convalescence de Monsieur le DAUPHIN.

SCENE PREMIERE.

LA GLOIRE, LE GÉNIE.

LA GLOIRE.



E suis d'une satisfaction, d'une joie....

LE GÉNIE.

Que vous est-il donc arrivé?

LA GLOIRE.

Je viens de rencontrer une grande

vilaine créature qui me déteſte. Non, je ne crois pas m'être jamais ſi bien divertie ; je l'ai perſiflée, excédée, déſeſpérée...

LE GÉNIE.

Voilà bien ce qu'on appelle un vrai plaiſir de femme ! eh, quelle eſt-elle ?

LA GLOIRE.

Je vais vous la peindre. Sa taille eſt élancée ; elle a le coû long & ſec, la peau livide, le regard louche, ſes joues creuſes, le nez ſerré, & la bouche platte ; ſes cheveux reſſemblent à des ſerpens ; une petite coëffe blanche nouée avec un ruban couleur de roſe ſous ſon menton pointu, beaucoup de rouge & des mouches, achevent de lui compoſer une figure très-bien aſſortie à ſon caractere : la reconnoiſſez-vous ?

LE GÉNIE.

Parbleu, c'eſt l'Envie.

LA GLOIRE.

Elle même. Sa voiture étoit traî-née par six chauve-souris, deux singes lui servoient de pages, & elle avoit pour cocher ce vieux Poëte qu'Admette auroit dû chasser il y a long-temps de ses États.

LE GÉNIE.

Que vient-elle faire dans des lieux dont elle sembloit s'être bannie, & qui ne peuvent offrir à ses yeux que des objets désespérans?

LA GLOIRE.

Je l'ignore. Son premier mouvement a été de m'éviter; mais, comme il n'étoit pas possible que je ne l'eusse apperçue, elle a pris le parti de m'aborder, & ma balbutié doucereusement & avec des yeux que la lumiere fait toujours clignoter, je ne sçais quel compliment, des fadeurs auxquelles j'ai répondu d'un air ouvert, négligemment, d'un ton leger; & tout de

ſuite, pour commencer ſon tourment; avouez, lui ai-je dit, que ces ſuperbes Dômes, ces magnifiques Palais, ces vaſtes Jardins aux bords de ce Fleuve, forment un aſpect, un coup d'œil bien admirable. Ne diroit-on pas que cette Ville eſt la Capitale des Nations? Les Arts, les Sciences, les Fêtes, les Spectacles y varient ſans ceſſe les amuſemens & les plaiſirs. N'êtes-vous pas ſurtout frapée de cet air d'enjouement & de gaieté qui regne ſur tous les viſages? De cette joie vive qui ſemble diſtinguer ce peuple, & qui prend ſans doute ſa ſource dans la douceur & la bonté de ſon caractere? Chaque mot que je prononçois, chaque remarque que je lui faiſois faire, étoit un coup de poignard qui déchiroit ſon cœur; je prenois plaiſir à enfoncer, à agiter le poignard en la regardant malignement, & mon ame ſavouroit à longs traits le dépit &

l'amertume qui flétrissoient la sienne.

LE GÉNIE.

Il faut avouer que quand les femmes se haissent, elles se haissent bien !

LA GLOIRE.

Que voulez-vous dire ? Est-il donc nécessaire d'avoir un sexe pour bien hair cette Megere ?

LE GÉNIE.

Je crains quelqu'évenement funeste.

LA GLOIRE.

Quel évenement ? N'a-t-elle pas vû que tous ses efforts contre la Thessalie dont vous êtes le Génie tutelaire, ont toujours été impuissans ? Ira-t-elle encore crier, comme autrefois, chez les Nations voisines, que les Thessaliens assoupis dans la molesse, offrent une conquête aisée ? Ces Nations n'ont-elles pas éprouvé que ce peuple qui paroît si superficiel, si frivole, qui semble ne s'occuper que de ris, de jeux & du soin de plaire, dès que je

l'appelle, vole, s'élance au milieu des dangers, & couvert de ſang & de pouſſiere, eſt auſſi fier en affrontant la mort, qu'il eſt doux, généreux & bienfaiſant après la victoire.

LE GÉNIE.

Gloire adorable, que je vous embraſſe ! Ce n'eſt pas pour l'éloge, il eſt dû ; mais c'eſt qu'il eſt parti du fond du cœur ; je vois que vous nous aimez véritablement, & vous avez bien raiſon ; vous n'êtes jamais ſi charmante que parmi nous. Sourcilleuſe, hautaine, & comme empoiſonnée dans votre grandeur, chez les autres Nations, vous y affectez la morgue & la gravité : ici, vous êtes ſimple, unie, vive, badine, on prendroit la Gloire pour une de nos citoyennes.

LA GLOIRE.

Eh, ne l'aye pas toujours été ?

LE GÉNIE.

Eh bien, ma chere compatriote,

trouvez bon que je vous dise que l'Envie ne venant pas sans doute ici sans quelques mauvais desseins, vous n'auriez pas dû, par vos discours, exciter encore sa rage contre Admette & contre Alceste qu'elle sçait que vous aimez.

LA GLOIRE.

Rien n'est plus aisé à raccommoder ; je lui donnerai ce soir un grand souper qu'elle trouvera délicieux par la compagnie que j'y rassemblerai.

LE GENIE.

Oh, cessez donc un instant de plaisanter.

LA GLOIRE.

A sa droite, elle aura cette grosse Céphise, toujours si bien fournie d'anecdoctes contre son sexe ; aussi connue par sa démarche indécente, qu'elle prend pour un air de cour, que par ses noirceurs continuelles & ses tracasseries ; à qui l'on croit de l'esprit,

mais qui n'a au plus que ce jargon que donne aux plus sottes un long usage de galanterie, d'intrigues & de petits soupers. A sa gauche, je placerai ce fade & hideux Straton, qui toujours malade à l'armée, faisoit les campagnes sans servir ; bas à la Cour, frondeur à la ville, répétant sans cesse que du temps du feu Roi, on auroit fait ceci, on auroit fait cela, mais qu'aujourd'hui les gens du métier, les gens de mérite, les gens comme lui ne sont pas écoutés. A ces deux personnages je joindrai Licas, ce petit Sénateur si laid, si maigre, si opiniâtre, si dénigrant, si hautain, qui crache loin, qui voit de près, cent fois corrigé, toujours incorrigible, & à qui de lassitude on semble avoir laissé la permission d'être insolent. Enfin, le fastidieux Sostrate, qui a la taille si allongée & les lumieres si courtes, l'action si vive & l'esprit si froid, qui

ſe pique d'avoir toujours les plus belles manchettes, les plus beaux bijoux, de juger au mieux des habillemens des Acteurs, des Actrices, des modes nouvelles, des rubans, des taffetas de l'année ; en un mot, encore plus bégueule qu'il n'eſt fat.

LE GÉNIE, *d'un ton ironique.*

Cela doit compoſer quatre convives bien amuſans.

LA GLOIRE.

Quatre convives dont elle me ſçaura ſans doute un gré infini. Ils lui diront qu'ici l'on vit enſemble ſans s'eſtimer, même ſans s'amuſer ; qu'à ces petits ſoupers ſi vantés, la joye n'eſt qu'extérieure, & la converſation qu'un tiſſu de plaiſanteries amenées avec art, d'épigrammes manquées, de fades ironies, de plats jeux de mots & de grands éclats

de rire triſtes & forcés. Qu'un luxe mauſſade & la fantaiſie pour les colifichets, ont ſuccédé à la vraye magnificence. Que les Auteurs, par l'envie d'avoir de l'eſprit, ſont toujours auſſi loin de la nature que les Acteurs par leur démarche empezée, leurs cris, leurs grimaces & leurs contorſions. Que les jeunes gens, vuides d'idées, parlant ſans ceſſe ſans rien dire, étourdis ſans agrémens, bruyans ſans gayeté, ricanneurs ſans ſujet, méchans par air, railleurs ſans eſprit, peu ſenſibles aux qualités du cœur, ne meſurent leur conſidération que ſur le plus ou le moins de bijoux que leur étale un fat. Ils ajouteront...

LE GÉNIE.

Oh, Madame, ces quatre plats cenſeurs ajoûteront ce qu'ils voudront; je leur dirai, moi, que l'on n'étouffe cet amour ſi naturel pour la patrie, &

qu'on ne cherche à déprimer sa Nation que par le dépit de sentir en soi-même qu'on y est & qu'on doit y être méprisé ; que d'ailleurs, ces vices, ces travers & ces ridicules qu'ils se plaisent à relever, ne sont que passagers, & n'alterent point le fond du caractere général. Mais tandis que je m'amuse ici, l'Envie nous prépare peut-être de cruels chagrins ; je vais l'observer & tâcher de faire échouer ses mauvais desseins.

LA GLOIRE.

Pour moi qui ne m'allarme pas si aisément, je vais me divertir à voir danser cette troupe de jeunes amans dont j'entends les concerts.



SCENE II.

Une Troupe de Theſſaliens & de Theſſaliennes forment des danſes. L'Envie qui arrive avec quatre Furies, les épouvante & les chaſſe. Elle lance un dard, & dans l'inſtant il s'éleve une vapeur épaiſſe qui enveloppe le Palais d'Admette. L'Envie & ſes Furies ſe retirent, après avoir marqué, par une danſe caractériſée, les divers mouvemens qui les agitent.

LA GLOIRE, *ſeule.*

CEs Furies, ce nuage épais, ce dard que cette Megere a lancé; ſes regards où brilloit une joye perfide & cruelle, & qui ſembloient me braver, tout m'annonce que ſa rage contre ce peuple vient de ſe ſignaler par quelques nouveaux forfaits... J'entends des cris, des gémiſſemens...

SCENE III.

LA GLOIRE, UN THESSALIEN.

LE THESSALIEN.

DIEUX justes ! Dieux tout-puissans, prenez-nous plûtôt pour victimes !

LA GLOIRE.

Où courez-vous ? Quel trouble vous agite ?

LE THESSALIEN.

Ah ! Madame, Admette. . .

LA GLOIRE.

Eh bien ?

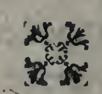
LE THESSALLIEN.

Il touche à son dernier moment ! Cette vapeur empestée, qui s'est tout tout à coup répandue autour du Palais, a porté dans son sein le poison le plus mortel.

LA GLOIRE.

Voilà donc le coup affreux que méditoit cette lâche & cruelle ennemie ! Elle vous a vûs, généreux Thessaliens, envisager sans effroi vos propres dangers & toutes les horreurs d'une guerre sanglante ; sa rage ingénieuse a sçu choisir l'endroit sensible ; c'est dans votre amour pour vos Rois, c'est au fond de vos cœurs qu'elle puise aujourd'hui des traits pour vous déchirer. Ce jeune Héros m'avoit consacré ses jours ; pour les conserver, que ne dois-je pas faire, que ne vais-je pas tenter ! Non, je ne sçaurois croire que les Dieux veuillent borner si près de leur course, d'aussi belles destinées.

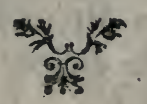
Elle sort.



SCENE IV.

LE THESSALIEN, *seul.*

QUELS instans !.. ô mon Prince ! ô mon Maître !.. Chaque cri que j'entends me glace d'effroi. Je n'ose tourner les yeux vers ce triste Palais. Famille Auguste ! Tendre Mere ! & vous Épouse si chérie, malheureuse Alceste, quelles doivent être vos allarmes !.. Mais que vois-je !.. ô Ciel, c'est elle ! elle vient... Quel spectacle touchant !



SCENE V.

ALCESTE, LE GÉNIE, LE THESSALIEN.

ALCESTE *au* GÉNIE *qui veut l'empêcher d'approcher des nuages qui obſcurciſſent le fond du Théâtre.*

VOus m'arrêtez ! vous me fermez le paſſage ! vous voulez m'empêcher de le voir, de l'embraſſer, de le ſecourir !

LE GÉNIE.

Votre préſence ne pourroit qu'aigrir les douleurs de votre Époux, & ne lui ſeroit d'aucune utilité. J'ai raſſemblé près de lui les Mages les plus habiles dans l'Art de diſſiper le venin qui menace ſes jours ; repoſez-vous ſur leur expérience, & ne cherchez point en expoſant votre vie...

ALCESTE.

ALCESTE.

Eh, ſi je le perds, que m'importe la vie! quoi, mon Epoux eſt prêt à périr & je l'abandonnerois! je ne lui donnerois pas tous mes ſoins! je ne l'arroſerois pas de mes larmes! je n'aurois pas du moins la conſolation de lui faire voir que la mort ne peut nous ſéparer! ceſſez de me retenir. . . .

LE GÉNIE.

Songez, Madame, que pour ménager ſi peu votre vie, elle eſt trop chere à l'Auguſte Famille de votre Epoux, trop précieuſe à ce peuple qui vous adore; que vous devez la conſerver pour veiller ſur l'enfance de votre fils, pour lui inſpirer vos vertus; ſongez que les Dieux veulent une réſignation entiere à leurs décrets, quelques rigoureux qu'ils puiſſent être, & que votre déſeſpoir ne pourroit que les irriter.

ALCESTE.

Les Dieux pourroient-ils s'offenser des transports d'une Epouse éperdue ! N'es-ce pas les respecter & leur obéir, que de suivre les loix de son devoir & d'une tendresse légitime ! Est-il aucune considération, aucune crainte qui doive m'éloigner de ce cher objet à qui le ciel & l'hymen m'ont unie ? Est-il aucun péril qui puisse me dégager des soins que je lui dois ? Hélas, * sa vie est tout pour son fils, pour son peuple, pour l'univers, & la mienne n'est rien ! Que sçais-je ? Ce n'est peut-être pas son sang, mais le mien que demandent les Dieux ? Peut-être le venin passant dans mon cœur, s'éloignera du sien ?

---

* On rapporte ici les propres paroles de Madame la DAUPHINE.

Je ſauverai ſes jours en lui ſacrifiant les miens ; je mourrai, mais il vivra. Venez, ſecondez ma gloire, mon devoir, mon amour. ..

SCENE VI.

LE GÉNIE, ALCESTE, LA GLOIRE, L'AMOUR *ſous la figure d'un Mage.*

LE GÉNIE *à Alceſte.*

CE ſeroit être barbare que de vous obéir. D'ailleurs vous voyez que ces nuages augmentent, s'étendent & deviennent à chaque inſtant plus épais. Comment ne pas s'égarer, & quel flambeau pourroit luire à travers ces ténebres ?

ALCESTE.

Ah ! je le vois, je n'en puis douter, mon Epoux n'eſt plus ! vous ne me

parlez ainſi, vous ne me retenez que pour me cacher quelque temps toute l'horreur de mon ſort, & tâcher de m'y préparer. Ai-je pû m'y laiſſer tromper ! . . cher Prince . . . ô ciel . . . je ſuccombe . . .

LA GLOIRE.

Madame, il vit encore. Il faut céder à vos larmes. Venez, ce Mage & moi nous guiderons vos pas.

ALCESTE.

Que ne vous dois-je point ! je verrai, j'embraſſerai mon Epoux, j'adoucirai ſes maux, je partagerai ſes peines, & s'il faut que je périſſe dans de ſi nobles ſoins, dumoins, juſqu'au dernier moment, je lui aurai marqué ma tendreſſe.

LE GÉNIE.

Où courez-vous, malheureuſe Princeſſe ?

L'AMOUR, *ſous la forme d'un Mage.*

Elle ſuit la Gloire, & les Dieux ſont

trop justes pour ne pas récompenser tant de vertus.

LE GÉNIE.

Ah, les Dieux l'envieront à la terre!

La Gloire, l'Amour & Alceste entrent dans les nuages qui les enveloppent.

SCENE DERNIERE.

LE GÉNIE, *seul.*

AVEC quelle fermeté, quel courage, elle brave la mort dans l'âge & dans un rang où tout appelle aux plaisirs! Qu'un cœur si magnanime est respectable! Qu'il est digne du sang qui l'a formé!

On entend une douce simphonie.

Mais, quels doux accens succedent aux cris de la douleur?.. Une lumiere vive & brillante perce à travers ces nuages... Elle les écarte...

L'Amour, toujours sous la forme d'un

Mage, revient ſur la Scene; & à meſure que les nuages s'écartent, on voit Admette & Alceſte qui ſe donnent la main; la Gloire poſe ſa couronne ſur la tête d'Alceſte.

LE GÉNIE.

Ne vois-je pas Admette! Quel Dieu, quelle main puiſſante a ranimé ſes jours!.. Alceſte tient le Flambeau de l'Amour!.. Ah, c'eſt ce divin Flambeau, dans les mains de la Vertu, qui vient de diſſiper cette vapeur empeſtée!

L'AMOUR, *ôtant ſon déguiſement.*

Oui, & ce miracle eſt le prix que devoient les Dieux à une tendreſſe ſi pure & ſi magnanime. Jeux & Ris, revenez; raſſemblez-vous.

Que les gémiſſemens,
Que les craintes finiſſent;
Que ces lieux retentiſſent
De vos plus doux accens.

CHŒUR.

Que les gémiſſemens, &c.

Grand Air.

Nous avons à vos yeux retracé dans ce jour
L'intereſſant tableau du plus parfait amour.
François, d'un ſi rare modele
Vous ayez parmi vous une image fidelle.

Séche tes pleurs, heureuſe France;
A la plus flatteuſe eſpérance
Tu peux livrer ton cœur.
Que tes craintes finiſſent,
Que tes peuples s'uniſſent
Pour chanter leur bonheur.

Auguſte Sang qui nous donnez des Loix;
Regnez à jamais ſur la France:
Notre amour conſtant pour nos Rois,
Fait leur grandeur & notre récompenſe.
Auguſte Sang qui nous donnez des Loix,
Regnez à jamais ſur la France.

Des François de différentes Provinces, & de différentes conditions, s'uniſſent enſemble pour marquer leur joie par leurs danſes & leurs chants.

VAUDEVILLE.

DANS une ignorance parfaite ;
Nicaiſe & la timide Annette
Paſſoient enſemble tout le jour.
Un ſeul inſtant ſçut les inſtruire ;
L'un prend la main, l'autre ſoupire :
Leur cœur s'éclaire au Flambeau de l'Amour.

Aminte ſenſible à l'outrage
Que lui fait un Amant volage ;
Promet de n'aimer de ſes jours.
Qu'un nouvel Amant preſſe Aminte ;
Sa fierté, ſon dépit, ſa crainte,
Tout ſe diſſipe au Flambeau des Amours.

Mon voiſin & ſa ménagere ;
Sur la cauſe la plus légere,
Sont en querelle tout le jour.
Pour eux le ſoir eſt ſans nuage ;
Les chagrins, les ſoins du ménage ;
Tout ſe diſſipe au Flambeau de l'Amour.

FIN.

LES
HOMMES,
COMÉDIE-BALLET
EN UN ACTE.

Représentée par les Comédiens François ordinaires du Roi, le 27 Juin 1753.



A

MADEMOISELLE DE B***



E ſoyez point ſi fâchée, ma chere Henriette, contre les Mythologiſtes; ils n'ont dit que Promethée avoit formé l'homme avant la femme, que par ce qu'il eſt naturel de penſer qu'on ſe perfectionne en travaillant : ſi l'on vous montroit deux ſtatues du même artiſte, ne croiriez-vous pas que celle qui vous paroîtroit la plus parfaite, auroit été faite la derniere ? Hier, les yeux attachez ſur vous, & dans cet enchantement que vous ſeule pouvez m'inſpirer, je ſentis tout à coup un trait de lumiere qui

penetroit mon ame & l'éclairoit ſur ces premiers temps du monde : en voici la véritable hiſtoire ; je ne la ſavois pas, quand je fis ma Comédie des Hommes. Les Dieux, après avoir débrouillé le cahos, regarderent la Terre ; elle étoit bien belle alors ; le déluge l'a bien changée ! Ils penſerent à lui donner des habitans dignes d'elle ; ils créerent des femmes. Chacune, ſelon ſon goût, ſe choiſit une habitation, & bientôt on les diſtingua par les noms de Nymphes, de Naïades & de Driades. Les Nymphes aimoient les fleurs, les prairies & les jardins ; les Naïades ſe plaiſoient aux bords des rivieres & des fontaines ; les Driades préferoient l'ombre & le ſilence des forêts. Les Dieux quitoient ſouvent l'Olimpe : il eſt plus doux d'être aimé que d'être adoré, & la terre n'auroit été peuplée que de demi-Dieux. Malheureuſement Prométhée, un des Titans, devint amoureux d'une Nymphe ; il ne put s'en faire

aimer ; il étoit fier ; son amour se changea en haine contre toutes les femmes, & sa jalousie naturelle contre les Dieux, se réveilla. Pour se vanger, il forma l'homme dont le caractere imperieux & tirannique annonce assez son origine Titanne. Jupiter prevît tous les maux que ce nouvel être alloit causer sur la Terre ; il punit Promethée, & l'enchaîna sur le Mont Caucase. Voilà, ma chere Henriette, l'histoire de ces premiers tems, & telle que nous l'aurions ; si les femmes n'avoient pas negligé de l'écrire. Vous rêverés peut-être cette nuit que vous êtes une Nymphe, une Driade, ou une Naïade ; mais vous ne rêverés jamais, quand vous croirez qu'il n'y en avoit aucune plus digne des Dieux que vous.



PRÉFACE.

JAMAIS les danſes, à nos ſpectacles, n'ont été exécutées avec autant de préciſion, de legereté, de graces & d'élegance, qu'elles le font aujourd'hui ; cependant elles ne nous affectent que très foiblement, parce que ne formant point l'enſemble d'une action, elles ne ſont ordinairement qu'un compoſé de pas & d'attitudes agréables qui ne peignent rien à l'eſprit. L'idée me vint de faire une Comédie où les danſes, intimement liées au ſujet, en feroient partie, & feroient des Scenes auſſi

expreſſives que ſi elles étoient dialoguées. Cette Piece, malgré mes foibles talens, eut le plus grand ſuccès ; il engagera ſans doute tous ceux qui travaillent pour le Théâtre, à l'enrichir de ce nouveau genre de Comédie.





ACTEURS.

MERCURE.

PROMÉTHÉE.

LA FOLIE.

ACTEURS DANSANS de différens caracteres.

La Scene est sur la Terre.



LES HOMMES,
COMEDIE-BALLET.

Le fond du Théâtre repréſente une Forêt ; on voit pluſieurs Statuës au milieu d'un rond d'arbres ; Prométhée deſcend du Ciel, un flambeau à la main ; Mercure le ſuit.

MERCURE.

JE t'ai vû dérober le feu du ciel, & deſcendre ſur la terre ; je t'ai ſuivi ; quel eſt ton deſſein ?

PROMETHÉE.

Tu le ſçauras.

MERCURE.

Je veux le ſçavoir à l'inſtant, ſinon je

remonte à l'Olympe pour avertir Jupiter...

PROMÉTHÉE.

Je t'ai crû de mes amis ?

MERCURE.

Si tu m'as crû de tes amis, pourquoi donc ne me pas confier ce que tu veux faire ?

PROMÉTHÉE, *ironiquement*

Mercure aime bien les confidences ! Allons, il faut ſatisfaire ta curioſité, & te conter mon aventure. Je ſuis devenu amoureux de Minerve ; je n'oſois me déclarer ; je m'aviſai hier, ſçachant qu'elle devoit venir ſe promener dans cette Forêt, de prendre de l'argile, d'en détremper & de former un groupe où j'étois repréſenté travaillant à ſa Statuë. De petits Amours m'entouroient ; l'un avec ſon Flambeau m'éclairoit ſur mon ouvrage, tandis que les autres me préſentoient les inſtrumens qui m'étoient

néceſſaires. Elle arriva comme j'achevois.

MERCURE.

Que dit-elle à la vûe de ce galant Chef-d'œuvre ?

PROMÉTHÉE.

Elle le conſidera avec beaucoup d'attention ; la joye brilloit dans ſes regards ; je me crus au comble de mes vœux ; je me jettai à ſes genoux...

MERCURE.

Eh bien ?

PROMÉTHÉE.

Eh bien ? Prométhée, me dit-elle, je ne dois pas être moins ſurpriſe qu'offenſée de votre audace ; je voudrai bien l'oublier à condition qu'à la place de ces Statues, que je vous ordonne de briſer à l'inſtant, vous en ferez d'autres ; vous les animerez du feu du Ciel ; les tems ſont venus où l'homme doit naître.

MERCURE.

Que veux-tu dire l'Homme ?

PROMÉTHÉE.

Oui, l'homme & la femme : c'est ainsi qu'elle m'a dit de nommer, lorsque je les aurai animées, ces Statues que tu vois, & que j'ai faites pour lui obéir.

MERCURE.

Mais songe donc que ce seroit repeupler la terre.

PROMÉTHÉE.

Eh quel mal y aura-t'il qu'elle soit repeuplée ?

MERCURE.

Quoi, lorsque Jupiter vient de détruire les Titans ?

PROMÉTHÉE.

Il a détruit les Titans, qui se confioient sur leur force, bravoient les Dieux, & même oserent leur déclarer la guerre ; mais des Etres aussi foibles que le seront ceux-ci. . .

MERCURE.

On peut être foible & insolent.

PROMÉTHÉE.

Oh j'assurerois qu'à peine entendront-ils gronder son tonnerre, que nous les verrons tremblans, saisis d'effroi, nous bâtir des Temples ; nous élever des Autels...

MERCURE.

C'est-à-dire, qu'ils nous honoreront par crainte ?

PROMÉTHÉE.

Et par amour, ayant la raison en partage.

MERCURE.

La raison ?

PROMÉTHÉE.

Sans doute.

MERCURE.

Crois-moi, borne-les à l'instinct, ils en seront plus raisonnables.

PROMÉTHÉE.

Tu plaisantes, mais si je te prouvois

que leur exiſtence nous ſera très-utile.

MERCURE.

Eh à quoi ?

PROMÉTHÉE.

Ecoute, ſoi dit entre nous, on s'ennuie ſouvent dans l'Olimpe.

MERCURE.

Oh ſouvent.

PROMÉTHÉE.

Pourquoi nous ennuions-nous ?

MERCURE.

Ma foi, je ne ſçais, car il me ſemble qu'étant des Dieux...

PROMÉTHÉE.

Nous ſommes des Dieux, il eſt vrai, mais ſoumis au Deſtin qui ſe plaît ſans doute à nous faire ſentir que nous ne ſommes pas faits uniquement pour nous, & que dans le rang ſuprême on doit s'occuper du plaiſir de faire des heureux : or ces petits Etres repandus ſur la terre, nous en procureront à chaque inſtant

les occaſions ; l'innocence de leurs mœurs, la candeur de leur caractère, leur vertu, leur bonne foi, leur douceur, la tendre amitié qu'ils auront les uns pour les autres, les rendront de dignes objets de notre bienveillance.

MERCURE.

J'en doute.

PROMÉTHÉE.

Pourquoi te prévenir contre eux ?

MERCURE.

Pourquoi t'aveugler en leur faveur !

PROMÉTHÉE.

Tu n'en peux pas juger, puiſqu'ils n'exiſtent pas encore.

MERCURE.

Je crains que tu n'en juges trop tard, quand ils exiſteront.

PROMÉTHÉE, *d'un ton d'impatience, en avançant vers une des Statues, & l'animant.*

En tout cas, j'aurai obéi à Minerve.

MERCURE.

Et tu te ſeras attiré la colère de Jupiter... Qu'eſt-ce que cette harmonie?

PROMÉTHÉE.

Elle eſt ſans doute occaſionnée par les efforts que fait la flamme celeſte pour pénétrer, s'étendre, & s'inſinuer dans les differentes parties de cette figure. . . Vois comme elle commence à ſe mouvoir. . . Elle ouvre les yeux. . . Le feu divin y brille. . . Ne juges-tu pas à propos que nous nous rendions inviſibles, & que nous ne paroiſſions qu'après avoir joui de ſa ſurpriſe à la vûe du Ciel, de la Terre, de ce ruiſſeau, de ces arbres, de cette verdure.

MERCURE.

Comme tu voudras.

Tandis que cette première Statuë, par ſes attitudes & ſes pas, marque ſa ſurpriſe & ſon admiration, Prométhée, par ſes geſtes, marque combien il eſt

ſatisfait

ſatisfait de ſon ouvrage, & tache de faire entrer Mercure dans ſa joie. Il anime une ſeconde Statuë, qui eſt encore celle d'un homme, & qui exprime, à la vûe du Ciel & de la Terre les mêmes mouvemens de ſurpriſe que la premiére; enſuite ils s'apperçoivent, courent l'un à l'autre, s'embraſſent & ſe donnent tous les temoignages de l'amitié la plus vive.

PROMETHÉE, *à Mercure qui regarde froidement.*

Quoi tu parois inſenſible à ce ſpectacle, à cette ſimpathie, à cette tendre amitié qui les a d'abord unis?

Il anime une troiſiéme Statuë: c'eſt celle d'une femme; elle ne conſidére qu'un moment le Ciel & la verdure; ſes regards tombent & s'arrêtent bientôt uniquement ſur elle; elle examine, avec une ſecrette complaiſance, ſa taille, ſes mains, ſes bras... Elle va ſe mirer dans un baſſin que forme une chûte

d'eau au bord de la couliſſe. Celui des deux hommes qui l'apperçoit le premier, court à elle : charmée à ſa vûe, elle lui fait d'innocentes careſſes. L'autre, qui eſt reſté au bord du Théâtre, après les avoir regardés pendant quelque tems, s'approche. Elle lui fait les mêmes careſſes qu'au premier ; la jalouſie naît entre eux ; la coquetterie de la femme l'augmente ; ils deviennent furieux, & ſe menacent. Tandis que l'un, avec une branche d'arbre qu'il a arrachée, pourſuit l'autre hors de la vûe du ſpectateur, la femme continue de ſe mirer ; ils reparoiſſent avec des Maſſues ; elle tâche de les adoucir. Après différents mouvemens qui peignent également l'amour, la jalouſie, la coquetterie, & la fureur, ils ſortent tous les trois du Théâtre.

MERCURE.

Eſt-ce là leur douceur, & la tendre amitié qu'ils auront les uns pour les

autres ? Tu ne parois pas content de tes enfans ?

PROMETHÉE.

Mes enfans ? Ah je les renie.

MERCURE.

Peut-être les autres te donneront-ils plus de ſatisfaction ?

PROMETHÉE.

Les autres ? Quoi tu me crois aſſez fou pour animer le reſte de ces Statues ?

MERCURE.

Il ne faut pas te rebuter.

PROMETHÉE.

Eh ne plaiſante point, lorſque tu me vois dans l'embarras ; je crains que Jupiter, juſtement indigné de l'ouvrage, ne veuille m'en punir.

MERCURE.

Je ſuis ton ami, & je vais te le prouver par un bon conſeil. Pour te mettre à l'abri de ſa colere, il faut tacher d'intereſſer les Déeſſes & quelques-uns des Dieux à la ſotiſe que tu viens de faire.

PROMETHÉE.

Eh comment veux-tu que je les y intereſſe ?

MERCURE.

Ecoute : avant que Jupiter, en lançant ſes foudres, eût détruit tout ce qui reſpiroit ſur la terre, tu ſçais qu'il n'y avoit pas une Déeſſe qui n'eût autour d'elle deux ou trois animaux qu'elle paroiſſoit aimer à la folie, qu'elle careſſoit ſans ceſſe, & qu'elle trouvoit les plus jolis du monde, malgré tous leurs défauts. Ces animaux ſi chéris ne ſont plus; ils ont péri avec les Titans. Il faudra dire à nos Déeſſes que tu as voulu les en dédommager, en leur conſacrant des humains dignes de remplacer les bêtes qu'elles regrettent.

PROMETHÉE.

Ton idée me plaît aſſez, & pourroit, je crois, réuſſir.

MERCURE.

Je te reponds du ſuccès : je dois con-

noître la Cour celeſte & les effets que ne manquent jamais d'y produire la curioſité, la nouveauté, les gouts de caprice, & les fantaiſies de mode : fournis-moi ſeulement des humains bien ridicules, & ne t'embaraſſe pas, je leur promets des Protecteurs. Voyons, examinons, choiſiſſons parmi ces Statues ; je devinerai aiſement à la phiſionomie, & ſans craindre de me tromper, quel ſera le caractére de chacune. Commençons par celle-ci qui eſt la plus proche & dont le corps eſt aſſez noblement malfait... Que dis-tu de cet air, de ces traits.

PROMETHÉE.

Ma foi, je t'avoue que je ne ſçais qu'en dire, tant ils me paroiſſent équivoques, confus, enveloppés ; je n'y vois rien de net ; il me ſemble que j'y démêle tout à la fois de la préſomption & de l'affabilité ; de la baſſeſſe & de la hauteur ; de l'orgueil & de la ſou-

plesse ; un sourire perfide à travers un accueil caressant. . . Faudra-t-il l'animer ?

MERCURE.

Sans doute, & la consacrer à Janus à deux visages.

PROMETHÉE.

J'entends, ce sera un homme de cour.

Il s'aproche d'une autre Statue.

Voilà une assez jolie tête ?

MERCURE.

Je t'assure que ce n'en sera pas une bonne. Il faudra présenter celui-ci comme une bagatelle, un petit rien assez genti, qui aura du babil, & qui sera très-propre à la toilette des femmes, soit pour entrer dans toutes les minuties de leurs ajustemens, ou pour conter la nouvelle du jour.

PROMETHÉE.

A qui le destines-tu ?

MERCURE.

Sa taille mince & flutée, sa tête

qu'il tient ſi droite, ſes longs cheveux & un certain petit air précieux, ſemillant & minaudier, me décident... à Themis, ce ſera un de ſes jeunes éleves.

Examinant une troiſiéme Statue.

Oh, regarde cette figure!

PROMETHÉE.

Elle n'eſt pas prévenante.

MERCURE.

Vois ce front étroit & ce large viſage, ces ſourcils épais, cet air bruſque & trivial, cette taille courte, ces groſſes jambes & ces petits bras... Le beau préſent à faire!

PROMETHÉE.

A qui?

MERCURE.

A Plutus.

PROMETHÉE.

Tu es heureux en dédicaces; mais je crains que la flamme céleſte n'ait de la peine à pénétrer dans cette maſſe-là.

MERCURE.

Qu'importe : il ſuffira de quelques étincelles qui lui donneront le mouvement des mains.

Promethée anime ces trois Statues ; l'homme de cour danſe d'un air faſtueux, & l'éleve de Thémis, en minaudant. Au ſon de l'or que le favori de Plutus, qui s'eſt animé lentement, remue dans ſon chapeau, l'un & l'autre viennent le flatter & le careſſer avec baſſeſſe ; il ſe débaraſſe d'eux d'un air bruſque ; ils le ſuivent, & tous les trois ſortent de deſſus la Scene.

MERCURE, *regardant une quatrième Statue qui paroît celle d'un petit homme vétu à la Moreſque.*

Dis-moi, je te prie, pourquoi cette Figure au teint le plus rembruni ?

PROMETHÉE.

Ma foi, je ne ſçais ; je ne me rappelle pas même l'avoir faite ; je travaillois de caprice ; je voulois varier les

phisionomies, & sur la fin de l'ouvrage j'avois la tête si fatiguée. . .

MERCURE.

Anime-la : je crois qu'elle nous divertira.

Promethée la touche de son flambeau ; c'est la Folie qui s'élance aussi-tôt en dansant avec un tambour de basque.

MERCURE.

Je n'y connois rien ; rendons-nous visibles ; la flamme celeste, & surtout communiquée par des Dieux, doit lui donner assez d'idées & de connoissances pour comprendre aisément tout ce que nous lui dirons.

LA FOLIE, *feignant de la surprise en les voyant.*

Ah ! . . dites-moi, je vous prie, qui suis-je, qu'étois-je & qui êtes-vous ?

MERCURE.

Tu étois, il n'y a qu'un instant, au nombre de ces Statues ; tu es un homme à présent ; nous sommes des Dieux qui t'avons donné la vie.

LA FOLIE.

Je vous ſuis bien obligé. Aparemment que vous allez auſſi la donner à toutes ces autres Figures ?

MERCURE.

Non. La tienne nous a paru plaiſante ; nous l'avons animée de préférence.

LA FOLIE.

Comment donc je ſerai ſeul ?

MERCURE.

Oui.

LA FOLIE

Eh, que ferai-je ſeul ?

MERCURE.

Tu admireras les merveilles de la nature.

LA FOLIE.

Admirer . . . toûjours admirer . . . j'aimerois mieux rire.

PROMETHÉE.

Eh bien tu riras avec nous.

LA FOLIE.

Avec vous ? Il me ſemble que vous êtes d'un rang trop élevé pour n'être

pas triſtes... De grace donnez-moi des camarades.

MERCURE.

Tu te repentirois bien-tôt de nous les avoir demandés.

LA FOLIE.

Eh pourquoi ?

MERCURE.

Parce que les animaux de ton eſpéce ont le cœur ſi méchant qu'au lieu de vivre en paix les uns avec les autres, ils ne chercheroient qu'à ſe nuire, à ſe tromper, à s'opprimer, à ſe détruire.

LA FOLIE, *réfléchiſſant.*

Si je ſuis ſeul, je m'ennuirai... ſi j'ai des camarades, j'aurai beaucoup à ſouffrir... Eh mais, la vie n'eſt pas un ſi beau préſent que je croyois.

MERCURE, *s'approchant d'elle.*

Eh bien, il n'y a qu'à te l'ôter.

LA FOLIE.

Doucement, doucement : raiſonnons.

MERCURE.

Tu es bien insolent de vouloir raisonner ?

LA FOLIE.

Je suis comme vous m'avez fait.

PROMETHÉE.

Jouis des faveurs des Dieux, & ne raisonne jamais.

LA FOLIE.

Eh bien, sans raisonner, permettez-moi de vous demander si vous ne pourriez pas empêcher que le cœur des camarades que vous me donneriez, ne fût aussi méchant que vous le dites ?

MERCURE.

Il faudroit y détruire l'amour propre, l'amour de soi-même, & cela n'est pas possible.

LA FOLIE.

Eh mais, l'amour de soi-même doit rendre honnêtes gens ?

MERCURE.

Il les rendroit au contraire injus-

tes, envieux, médiſans, hautains, orgueilleux...

LA FOLIE.

Orgueilleux! eh de quoi entre animaux de même eſpece?

MERCURE.

Oh de quoi? ma Statue, diroit l'un, a été animée des premiéres; la mienne, diroit un autre, eſt d'une terre rare & choiſie...

LA FOLIE.

Parlez vous ſérieuſement?

MERCURE.

Trés-ſérieuſement, & ſi nous voulions te détailler toutes les extravagances qui entreroient dans leurs têtes, nous n'aurions jamais fait.

LA FOLIE.

Que toutes ces extravagances de mes chers camarades me feront rire! Tenez, je ne ſçais ſi c'eſt une opération de votre divine préſence, mais je ſens que tout à coup mes idées ſe développent au point de me faire imaginer un

moyen de me divertir, de bien vivre avec eux, & de m'en faire aimer.

MERCURE.

Eh quel eſt ce moyen ?

LA FOLIE.

Je les aſſemblerai de temps en temps dans quelqu'endroit, & là je copierai, je contreferai leurs airs, leurs façons, leurs défauts, leurs ridicules...

MERCURE.

Tu eſperes t'en faire aimer en te mocquant d'eux ?

LA FOLIE.

Sans doute : leur malignité ſera flattée, amuſée de mes portraits ; chacun les appliquera à ſes voiſins, & l'amour propre empêchera qu'aucun ne s'y reconnoiſſe.

PROMETHÉE.

Mercure, voilà un raiſonneur ... Je commence à ſoupçonner...

Ils l'examinent de plus près ; elle ôte ſon maſque & leur rit au nez.

Ah ! . . Eh c'eſt la Folie !

LA FOLIE.

Elle même.

PROMETHÉE.

Pourquoi ce déguisement ?

LA FOLIE.

Eh mais, pour me mocquer de toi & me divertir un moment avant que de t'aprendre ce qui vient de se passer dans l'Olimpe.

PROMETHÉE.

Jupiter est-il bien irrité ?

LA FOLIE.

Il l'étoit, te menaçoit : j'ai eu la générosité de prendre ton parti : cela a paru d'abord le trait d'une folle, n'étant pas d'usage, comme tu sçais, à la Cour céleste, de parler pour quelqu'un qui tombe en disgrace, fût-il notre bienfaiteur, notre plus intime ami. Promethée, ai-je dit, a-t'il animé ces Statues dans le dessein de nous offenser ? Non, il n'a voulu que plaire à Minerve, à la Déesse de la Sagesse,

qui avoit imaginé ces nouveaux Etres pour avoir le plaiſir de les gouverner. Si leur exiſtence eſt un mal, c'eſt donc à elle ſeule qu'il faut s'en prendre, & pour la mortifier & la punir, il n'y a qu'à ordonner que ce ſera moi qui les gouvernerai. Voilà mon diſcours : Jupiter m'a ſouri, & tout de ſuite a déclaré qu'il me donnoit dès-à préſent, & à jamais, la direction générale de toutes les têtes de ce monde ſublunaire. (*à Mercure.*) Tu me regardes ! Serois-tu un Dieu aſſez bête pour ne pas ſentir toute la ſageſſe de ce décret ? Songe donc que ſi Minerve avoit gouverné les hommes, elle leur auroit inſpiré de la douceur, de la modération, les auroit fait vivre tous dans une égale abondance ; qu'alors, n'ayant pas beſoin les uns des autres, chacun ſeroit demeuré enſeveli dans un ſtérile repos, & que par conſéquent l'univers ne ſe ſeroit point

embelli ; au lieu que leur amour propre, guidé, echauffé par mon genie, rendra toutes leurs paſſions vives & agiſſantes ; l'ambitieux dépouillera ſon voiſin, & ſera dépouillé par un autre ; il faudra des loix, des honneurs, des emplois ; il y aura des riches, des pauvres ; l'induſtrie naitra de l'indigence & ſera la mere des arts, des ſciences, du commerce ; on bâtira des villes, de ſuperbes palais ; la mer ſe couvrira de vaiſſeaux...

MERCURE.

Je crois, ma foi, que la folle a raiſon.

PROMETHÉE.

Je le crois auſſi, & je ne ſerois plus ſi fâché contre mon ouvrage, ſi j'étois ſûr que Jupiter me pardonnât.

LA FOLIE.

Eh ne crains rien. Tous les Dieux ne ſont-ils pas intéreſſés à parler en ta faveur ? Venus, Mars, l'Amour, Apollon, Momus, & notre ami Mer-

cure. L'heureux évenement pour lui ! Parmi les mortelles, il y en aura ſans doute de jolies ; il a l'eſprit ſouple, adroit, inſinuant ; Jupiter le députera. . .

MERCURE, *d'un ton dédaigneux.*

Je te remercie de l'emploi.

LA FOLIE.

Ah, mon ami, je te vois dans peu de tems plus en credit, plus brillant à la Cour céleſte, que ceux même qui ſe ſont le plus ſignalés dans la guerre des Titans.

MERCURE.

On eſt diſpenſé de répondre aux diſcours de la Folie. (*A Promethée.*) Allons, donne-lui ce flambeau, & remontons à l'Olimpe. *Ils partent.*

LA FOLIE.

Juſqu'au revoir, Mercure. (*Seule.*) Avant que d'animer ces Statues, réfléchiſſons un peu. Il eſt de mon honneur, & de celui de mon ſexe, que

les hommes ſoient ſubordonnés aux femmes ; mais comme cela pourroit d'abord exciter de la zizanie, voyons, cherchons quelque moyen... Je penſe... oui... fort bien... à merveilles, & je m'admire ! Jupiter tient quelquefois conſeil, pendant trois heures, avec toutes les groſſes têtes de l'Olimpe, ſans pouvoir prendre un parti : moi, tout d'un coup, dans la minute, je viens de trouver un arrangement dont les deux ſexes ſeront également ſatiſfaits. Hommes, naiſſés, & que votre premier hommage à la Folie ſoit de vous regarder comme des êtres merveilleux & bien ſuperieurs aux femmes. Emparez-vous des honneurs, des dignités, des emplois & de toutes les apparences de la puiſſance. Mes cheres compagnes, naiſſez pour paroître ſoumiſes, mais en effet pour commander à ces prétendus chefs de la ſociété Je vois le guerrier vous conſacrer ſes tro-

phées, le Financier aporter à vos pieds ſes tréſors, & le Magiſtrat y dépoſer ſa gravité, ſa morgue & la balance de Thémis. Comme les Dieux, vous diſpoſerez des cœurs & ſerez avec moi les divinités de la terre.

Elle ſecoue le flambeau; les hommes s'animent, & forment une marche grave & lente.

LA FOLIE.

Voilà donc les hommes ſortant des mains de la nature! Qu'ils ont l'air peſant, & groſſier! Il faut eſperer que mon ſexe les polira & leur communiquera un peu de ſa vivacité.

Elle anime les Femmes ſur une muſique plus douce & plus legere. Les Hommes dont les ſens ſont auſſi-tôt frappés à la vûe des femmes, courent à elles avec tout le feu des deſirs. Elles ſe deffendent de leurs careſſes & les repouſſent avec modeſtie & fierté. On voit arriver quatre petits amours qu'on reconnoit à leurs

aîles ; le premier a le casque & la cuirasse ; le second la perruque quarrée & la robbe de magistrat ; le troisiéme est doré comme Plutus, & le quatriéme n'a qu'une petite perruque ronde, avec un petit manteau d'abbé sur l'habit couleur de chair des amours. Ils s'approchent des femmes & leur présentent des guirlandes de fleurs d'un air soumis & respectueux. Ils reprochent ensuite aux hommes, par leurs gestes & leur danse pittoresque, leurs manieres vives & brusques, & finissent par leur enseigner la façon dont ils doivent s'y prendre pour plaire & se faire aimer. Les hommes, instruits par les amours, se mettent aux genoux des femmes qui les enchaînent avec les guirlandes.



DIVERTISSEMENT.

ARIETTE.

HEUREUX Mortels, nés pour nous obéir;
L'empire de vos Souveraines
Eſt fondé ſur les loix que dicte le plaiſir:
Venez, empreſſez-vous de recevoir des chaînes,
Heureux Mortels, nés pour nous obéir.

Air leger.

Le joug que l'on vous impoſe
Eſt ſi leger & ſi doux,
Que votre Vainqueur s'expoſe
A le partager avec vous.

Venez, empreſſez-vous de recevoir des chaînes,
Heureux Mortels, nés pour nous obéir.

ARIETTE *legere.*

Chantons, célébrons la Folie;
La gaieté vole ſur ſes pas,
La volupté naît dans ſes bras;
Et le plaiſir lui doit la vie.

Chantons, &c.

Chaque femme danſe avec l'homme ſur lequel elle a jetté les yeux, avec un air de dignité qui annonce qu'elle voudra bien en faire un mari.

VAUDEVILLE.

SUIVEZ l'Amour & la Folie,
Vous goûterez un ſort charmant :
L'Amour eſt l'ame de la vie,
La Folie en fait l'agrément :
La Raiſon jalouſe en vain gronde :
Fermez l'oreille à ſes diſcours :
Sans la Folie & les Amours,
Que deviendroit le monde ?



A jeune fillette, une mere
Deffend toujours d'aller aux bois :
Mais on ſe rit de ſa colere
Et l'on s'échappe en tapinois.
L'Amour fait le guet à la ronde :
Les Sylvains ſont vifs & charmans :
Si l'on écoutoit les mamans,
Que deviendroit le monde ?

Une jeune Actrice.

A mon âge, il eſt difficile
De ſatisfaire votre goût :
Mais pour devenir plus habile

J'essaye à faire un peu de tout.
Regardez-moi d'un œil propice
Pour encourager mes talens :
Si vous n'étiez pas indulgens,
Que deviendroit l'Actrice ?



Pauvres maris que l'on offense
Et dont on rit encore après :
Sur les autres prenez vengeance ;
Mais n'en vivez pas moins en paix :
Qu'on vous chansonne, qu'on vous fronde
Ne vous mettez point en courroux :
Messieurs, si vous vous fâchiez tous,
Que deviendroit le monde ?



Content du cœur de ma Bergere ;
Le mien ne desire plus rien :
Je l'adore, j'ai sçu lui plaire,
Je goûte le souverain bien.
Notre félicité se fonde
Jusqu'au trépas sur ce beau feu :
Après nous, il importe peu
Ce que devient le monde.



On

On ne me veut voir occupée
Que de joujous & de pompons:
On me renvoye à ma poupée
Dès que je fais des queſtions :
Mais c'eſt à tort que l'on me gronde :
Si certain deſir curieux
Aux fillettes n'ouvroit les yeux ,
Que deviendroit le monde ?

AU PARTERRE.

Meſſieurs , quand la Muſe comique
A fait pour vous d'heureux efforts ,
Votre goût ſatisfait s'explique
Par le plus charmant des accords.
Vous plaire eſt notre unique envie ;
Vous décidez de nos deſtins :
Sans ce doux concert de vos mains
Que deviendroit Thalie ?

FIN.

DEUCALION
ET
PIRRHA,
BALLET,

Représenté pour la premiere fois par l'Académie Royale de Musique, le 30 Septembre 1755.

Les Paroles de Monsieur DE SAINT-FOIX.

La Musique de Messieurs GIRAUD, *Ordinaire de la Musique du Roi, &* *Le* BRETON.

LE ſujet de ma * Comédie de DEUCALION & PIRRHA, me paraut propre à être mis ſur la ſcene liryque. Je crois que l'idée du divertiſſement qui termine ce petit Poëme, eſt heureuſe. Il étoit aſſez difficile d'imaginer des perſonnages chantans, danſans, & analogues à l'action, lorſqu'il n'y avoit encore qu'un homme & une femme ſur la terre. Un Poëte a dit,

L'audace a fait les Rois.

Il eſt plus flateur de penſer que c'eſt la reconnoiſſance.

* Elle eſt imprimée dans le premier volume.

※※※※※※※※:※:※※※※※※※※※※

ACTEURS.

VÉNUS.

LA DISCORDE.

DEUCALION.

PIRRHA.

L'AMOUR.

UNE VOIX.

SUITE DE LA DISCORDE.

SUITE DE VÉNUS.

L'AGE D'OR.

L'INNOCENCE.

JEUX & RIS *de la ſuite de l'AMOUR, transformés en Bergers.*



DEUCALION
ET
PIRRHA,
BALLET.

Le Théâtre représente les suites du Déluge qui dure encore : on entend le bruit sourd & confus des vagues, des vents & du tonnerre : on voit des arbres & différentes ruines qu'entraînent & qu'engloutissent les torrens : le nuage éclairé où VÉNUS *paroît avec les trois Graces, jette assez de lumiére pour qu'on puisse appercevoir ces tristes*

objets à travers les ténébres. Deucalion & Pirrha qui ne ſe connoiſſent point & qui ne ſe ſont pas encore vûs, viennent d'être tranſportés par une Puiſſance divine dans un des bocages ſacrés du Mont-Parnaſſe : ils ſont endormis au pied d'une Statue dont la figure & les traits ne laiſſent point diſtinguer ſi elle eſt d'un homme ou d'une femme.

SCENE PREMIERE.

VÉNUS, SUITE DE VÉNUS, DEUCALION ET PIRRHA *endormis.*

VENUS.

LE Ciel veut bien enfin borner les châtimens
Qu'il devoit à la Terre :
Que le calme renaiſſe entre les Elémens :
Ceſſez Tonnerre :
Fiers Aquilons, ne troublez plus les Airs :

Ondes, rentrez dans les limites
Qui vous furent preſcrites
Par l'inviſible accord des Loix de l'Univers.
Aſtre brillant de la Lumière,
Ranimez la Nature & rendez-lui le Jour :
Recommencez votre immenſe carrière,
Vous allez éclairer les bienfaits de l'Amour.

La Symphonie annonce l'arrivée de la Diſcorde qui ſort de deſſous le Théâtre avec ſa ſuite, le Déſeſpoir, la Rage, la Jalouſie, les Soupçons, le Dépit, &c.

LA DISCORDE.

Envain les Vents, la Foudre & l'Onde
Semblent obéir à ta voix :
Du Deſtin les ſuprêmes Loix
M'ont livré, comme à toi, le Monde.

VENUS.

Jeunes Mortels conſervés par les Dieux
Méritez d'être unis de la plus douce chaîne.

LA DISCORDE.

Ils ne ſe ſont point vûs : je vais ſemer entr'eux
Les Soupçons, la Crainte & la Haine.

VENUS.

Tous les deux vont du ciel apprendre les decrets,
Et je crains peu les noirs projets
Que forme ta rage inhumaine.

Chœur de la suite de Vénus, tandis qu'elle remonte au Ciel.

Jeunes Mortels conservés par les Dieux,
Méritez d'être unis de la plus douce chaîne.

SCENE II.

LA DISCORDE, SUITE DE LA DISCORDE, UNE VOIX, DEUCALION ET PIRRHA *endormis.*

LA DISCORDE, *& sa Suite.*

SEMONS, semons entr'eux
Les soupçons, la crainte & la haine.

Danse de Furies.

CHŒUR *à Pirrha.*

De l'Amour crains les traits :
Ses funestes attraits

On fait les malheurs de la Terre.

CHŒUR *à Deucalion.*

L'Amour en voulant vous unir,
Prépare au Maître du tonnerre
De nouveaux Titans à punir.

LES DEUX CHŒURS.

Craignez ses traits :
Ses funestes attraits
Ont fait les malheurs de la Terre.

La Suite de la Discorde disparoît : elle reste seule, dans un coin de Théâtre, pour jouïr un moment du trouble qu'elle a jetté dans le cœur de Pirrha & de Deucalion qui s'éveillent effrayés, & qui semblent vouloir fuir chacun de leur côté.

PIRRHA.

Je frémis !..

DEUCALION.

Quel songe !..

UNE VOIX *qui sort d'une nue.*

Arrêtez :
La volonté du Ciel va vous être connue.

PIRRHA.

Dieux ! que mes sens sont agités !..

LA VOIX.

Couronnez cette Statue
D'une guirlande de fleurs :
Elle s'animera soudain à votre vûë :
Si vous n'obéissez, craignez d'affreux malheurs.

LA DISCORDE.

Cet arrêt du Destin remplira mon attente :
A des transports jaloux ils livreront leurs cœurs :
Dans les enfers je retourne contente.

Elle s'abîme : le Théâtre s'éclaire & s'embellit : Pirrha & Deucalion se regardent avec un plaisir mêlé de trouble & de crainte.

SCENE III.

DEUCALION, PIRRHA.

DEUCALION.

QUE de charmes !.. Grands Dieux, puis-je m'en garantir !
Quelle seroit votre injustice
De rendre dangereux ce qu'on ne sçauroit fuir !

PIRRHA.

Craignons qu'un songe affreux, hélas, ne s'accomplisse !

DEUCALION, *l'arrêtant.*

Où portez-vous vos pas ? Vous avez entendu
Ce que le Destin nous ordonne.

PIRRHA.

Je fuis des lieux où tout m'étonne,
Où tout confond mon esprit éperdu.

DEUCALION.

Aux volontés dn Ciel voulez-vous mettre obstacle ?
Pour animer ce marbre il ne faut qu'un moment.

PIRRHA.

Vous vous intéressez sans doute à ce miracle,
J'en juge à votre empressement.

Un doux espoir flatte votre ame,
Vous croyez déja voir un objet enchanteur :
Votre cœur vole au devant de la flamme
Dont il va faire son bonheur.

DEUCALION.

Ah ! Jugez plutôt à vos charmes
Qu'aux plus vives allarmes
Il doit s'abandonner :
C'est un Epoux que l'on va vous donner . . .
Vous l'aimerez ? . .

PIRRHA.

Je sçaurois m'y contraindre;
Mon cœur eût-il désiré d'autres nœuds.

DEUCALION.

Que mon destin seroit à plaindre ! . .
O Ciel ! Je lis déjà mon malheur dans vos yeux.
Sur cet objet vous les fixez sans cesse :
Vous y cherchez les traits qui doivent vous charmer :
Des regards si pleins de tendresse
Devroient seuls l'animer.

Craignez que ma fureur jalouse,
Quand vous attendez un Amant,
N'obtienne des Dieux une Epouse. . .

PIRRHA, *tristement.*

Ah ! vous l'obtiendrez aisement.
Pirrha doit fuir l'amour, & Pirrha ne demande
Qu'à conserver un cœur indifférent.
Je vais cueiller des fleurs & faire la guirlande.

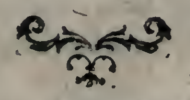


SCENE IV.

DEUCALION, *ſeul & regardant la Statue.*

DANS ce fatal inſtant quels vœux puis-je former !
Le voila ce rival que Pirrha me préfére !
C'eſt de ce vain objet que la cruelle eſpére
Qu'il va naître un Amant digne de l'enflâmer.
Détruiſons l'eſpoir qui la flatte :
Demandons une épouſe aux Dieux. . .
Hélas ! Elle ſeroit ſans appas à mes yeux,
Et je ſens dans mon cœur qu'en affligeant l'ingrate,
Je me rendrois encor plus malheureux.

Si n'être point aimé de l'objet qu'on adore,
Eſt un deſtin plein de rigueur :
Faire couler ſes pleurs & cauſer ſon malheur,
Eſt un tourment plus grand encore.



SCENE V. & derniere.

DEUCALION, PIRRHA.

PIRRHA.

A cet objet qui doit combler vos vœux,
Cet instant va donner la vie :
J'apporte la guirlande, obéissons aux Dieux,
Venez. . .

DEUCALION.

Je vais expirer à vos yeux !

PIRRHA.

D'où naît le désespoir dont votre ame est saisie ?

DEUCALION.

Ah ! Je brûle pour vous de la plus vive ardeur.
Dès l'instant que je vous ai vuë,
Tous vos traits pour jamais se sont peints dans mon cœur,
Et je cede au coup qui me tue.
Le marbre, hélas, va s'animer pour vous ;
Les Dieux devoient ce miracle à vos charmes :
Il vivra ce rival pour le sort le plus doux :
Je ne vivrai que pour verser des larmes.

PIRRHA.

Je ne demandois rien aux Dieux :
Vous cherchez ſeul à faire votre peine :
Je conſentois que pour vous rendre heu-
reux,
Cet objet au gré de vos vœux,
S'unit à vous d'une éternelle chaîne :
Vous cherchez ſeul à faire votre peine.

DEUCALION

En vain le ciel pour faire mon bonheur,
De nouvelles beautés repeupleroit le monde :
Sans ceſſe je dirois dans ma douleur profonde,
Il n'en eſt qu'une pour mon cœur.

PIRRHA

Si vous choiſiſſiez la plus tendre,
Ah, je ne craindrois point qu'elles viſſent le
jour !
Ne tenez rien que de l'Amour,
J'aurai des graces à lui rendre.

DEUCALION

Quoi, Pirrha, vous m'aimez !.. quel diſcours
enchanteur !..
Quoi, Pirrha, vous daignez recevoir mon
hommage !..

PIRRHA.

Je n'ai voulu qu'éprouver votre ardeur.

DEUCALION.

Grands Dieux, par la vertu qui regnoit dans
mon cœur,
J'ai tâché d'être votre image :
Je vais avec Pirrha l'être par mon bonheur.

ENSEMBLE.

Une clarté plus pure
Se répand dans ces lieux :
Ces bois reprennent leur verdure :
Cette onde par ſon doux murmure
Semble nous dire, aimez, ſoyez heureux,
Votre bonheur embellit la nature.

PIRRHA.

Pourquoi les céleſtes décrets
Exigent-ils de nous que ce marbre reſpire ?

DEUCALION.

Si nous n'obéiſſons, les châtimens ſont prêts :
De cet ordre cruel comme vous je ſoupire :
Cet objet peut-il s'animer,
Peut-il avoir un cœur & ne pas vous aimer !

PIRRHA.

C'eſt moi ſeule qui dois me livrer aux allarmes :
Je vous verrai devenir inconſtant.

DEUCALION.

Ah ! Rendez juſtice à vos charmes ;
Vous la rendrez à votre amant.
N'héſitons plus, faiſons ce que le ciel commande.

Ils approchent de la Statuë.

PIRRHA.

De mes tremblantes mains s'échape la guirlande
Mes pas ſont chancelans...

DEUCALION.

Pirrha ! belle Pirrha !
Nous étions ſi bien ſeuls !

PIRRHA.

Couronnons la Statuë ;
Mais détournons la vûe,
Et fuyons auſſi-tôt qu'elle s'animera.

Ils poſent la guirlande, & l'Amour qui paroît à la place de la Statuë, les retient l'un & l'autre par la main.

L' A M O U R.

Levez les yeux, voyez qui vous arrête.

DEUCALION & PIRRHA *ensemble.*

Ah! c'est l'Amour. . .

L' A M O U R

C'est lui qui vous aprête
Les destins les plus doux :
En commençant à vous connoître,
Vous auriez dû penser que l'Amour avec vous
Ne tarderoit pas à paroître.
L'Oracle qui sembloit s'opposer à vos vœux,
Enseigne que l'on doit, par son obéissance,
Mériter les faveurs des Dieux.
Accourez, Jeux & Ris, secondez ma puissance:
Inventez mille amusemens,
Volez, volez sans cesse autour de ces amans.

C H Œ U R *des Ris & des Jeux.*

Inventons mille amusemens,
Volons, volons sans cesse autour de ces amans.

L' A M O U R.

Peignez-leur les mortels, au sein de l'innocence,
De la nature encor ne suivant que les loix,

Mais bientôt par reconnoiſſance
Se choiſiſſant des Rois.

La Suite de l'Amour ſe transforme en Bergers & en Bergeres ; les uns ſont aſſis au milieu des bocages, & paroiſſent s'amuſer à différens jeux, tandis que les autres danſent au ſon des fluttes & des muſettes. L'Innocence & l'Age d'or, après les avoir regardés quelque tems avec complaiſance, forment un pas de deux.

UNE BERGERE *chante.*

Ainſi qu'un Zéphir agréable
Badine avec les tendres fleurs,
L'Amour dans ce ſéjour aimable,
Agite doucement nos cœurs.
Il n'y fait ſentir ſa puiſſance
Qu'en nous comblant de ſes bienfaits :
Avec la paix & l'innocence,
Qu'il regne ſur nous à jamais.

On entend dans le lointain des cris & des gemiſſemens, occaſionnés par les ravages d'un monſtre. Il approche ; les Bergers & les Bergeres ſont effraiés ; un des Bergers l'attaque & le tue ; tous les Bergers entourent leur défenſeur, l'élevent ſur un Trône de verdure, & lui rendent hommage. La reconnoiſſance a fait le premier Roi.

CHŒUR.

Que le rang le plus glorieux
De ce vainqueur conſacre le courage :
Que parmi nous il ſoit l'image
Du ſouverain des Dieux :
Célébrons ſa victoire,
Que ſon nom & ſa gloire
Volent juſques aux cieux

FIN.

LE
DERVICHE,
COMÉDIE
EN UN ACTE,

Représentée le 15 Septembre 1755.

CETTE petite Piéce fut très-agréablement reçue & continua de l'être, malgré la mauvaise humeur de quelques prétendus philosophes qui crioient que le tableau en étoit trop vif, trop naturel & qu'on n'auroit pas dû l'exposer au Théâtre. Quoi, on y peut mettre des hommes assez barbares pour arroser * les autels de leurs Dieux du sang de tout étranger qui aborde dans leur pays ; une Prêtresse qui alloit égorger son frere & qui l'ayant reconnu, pour le sauver & s'enfuir avec lui, fait assassiner un Roi ; on peut, dis-je, exposer sur la Scene Françoise ces ob-

* Iphigenie en Tauride, & autres Tragédies.

jets de ſang, de carnage & qu'on ne devroit préſenter qu'à une nation féroce, ou qu'on veut rendre telle, & on ne pourra pas y mettre un pauvre Turc, échapé d'un naufrage, & qui ſe trouvant le ſeul homme, dans une Iſle, avec ſix jeunes filles, ſe recueille dans la joie de ſon cœur, & ſe prépare à les épouſer tous les ſix ? Quelle bizarerie !

LE
DERVICHE,
COMEDIE.
EN UN ACTE.

ACTEURS.

OSMIN.

ACHMET.

SELIM.

FATIME.

SIX JEUNES FILLES.

La Scene est dans une Isle déserte.



LE DERVICHE,

COMÉDIE.

Le fond du Théâtre représente la Mer qui est encore fort agitée ; l'Orchestre en imite le bruit. On voit trois hommes qui paroissent & disparoissent au milieu des flots, & qui sont enfin jettez par une vague sur le rivage.

SCENE PREMIERE.

OSMIN, ACHMET, SELIM.

ACHMET.

JE n'en puis plus !

SELIM.

J'ai le corps tout brisé !

ACHMET.

Quelle horrible tempête! . . (*à Osmin.*) Je crois que tu ris ?

OSMIN.

Sans doute, je ris. Nous étions près de cinq cent dans le vaiſſeau ; n'eſt-il pas plaiſant que trois coquins comme nous ſoient les ſeuls qui n'ayent pas péri ?

ACHMET.

Notre ſort n'en ſera peut-être que plus affreux.

OSMIN.

Eh mais, ſi tu le crois, voilà la Mer ; qui t'empêche de te noyer ?

ACHMET.

Que tu plaiſantes mal à propos ; ſçavons-nous par qui cette Iſle eſt habitée ?

OSMIN.

Que nous importe ?

ACHMET.

Que nous importe ?

OSMIN.

Oui, que nous importe ? Etions-nous dans notre patrie des perſonnages riches, conſidérables, accoutumez à la moleſſe & aux plaiſirs ? Non ; notre deſtinée nous aſſujettiſſoit à des maîtres plus ou moins durs ; il me ſemble qu'il eſt aſſez égal de recevoir la baſtonnade ici, ou de l'avoir ailleurs.

ACHMET.

Mais. . .

OSMIN.

Mais, mon ami, quand on eſt obligé de ſervir, de travailler, & qu'on n'a pour vivre que ſes bras & ſes jambes, tous les pays doivent être indifferens.

ACHMET.

Songe donc que cette Iſle eſt peut-être habitée par des Antropophages.

OSMIN.

Qu'eſt-ce que des Antropophages ?

ACHMET.

Ce ſont des hommes aſſez ſauvages,

aſſez barbares pour manger leurs ſemblables.

OSMIN.

Façon de parler : j'ai courû le monde ; j'ai entendu dire partout que les gens de Juſtice & de Finance, les Grands Seigneurs & leurs valets, mangeoient le peuple ; ce n'eſt qu'à ces Antropophages là qu'il faut croire. D'ailleurs ſi l'on veut nous manger, nous nous deffendrons

ACHMET.

Eh comment nous deffendre ? On commencera par nous tuer.

OSMIN.

Eh que t'importe, animal, qu'on te mange quand tu ſeras mort ?

SELIM *qui s'étoit un peu éloigné pour parcourir la côte, revient les joindre.*

Mes amis, je viens de voir derriere ce rocher. . .

ACHMET *tout tremblant.*

Un homme ?

SELIM.

Non, mais la chaloupe du vaiſſeau que les vagues ont jettée aſſez avant ſur le rivage. Voici mon avis ; il faut que l'un de nous aille reconnoître le pays, & ſur ce qu'il aura vû, nous prendrons notre parti. Je me chargerois volontiers de la commiſſion, ſi je n'avois pas éprouvé en pluſieurs occaſions que lorſque la peur me ſaiſit, il ſe repand ſur mes yeux un nuage qui m'empêche de diſtinguer les objets.

OSMIN *à Achmet.*

Et toi ?

ACHMET.

Supoſe que je ſuis auſſi poltron que lui.

OSMIN.

J'entends ; c'eſt moi qui dois aller à la découverte.

SELIM.

Nous te déférons cet honneur ; vas, mon ami, vas, tandis que nous tacherons de repousser la chaloupe à la Mer.

OSMIN.

Si je rencontre quelque Antropophage & qu'il m'attaque, il sera, je crois, inutile que je vous apelle à mon secours ?

ACHMET *fierement.*

Le danger d'un camarade qui s'expose pour nous, nous donnera du courage : apelle, mon ami, apelle. (*Bas à Selim.*) Ce sera un signal pour nous jetter vite dans la chaloupe & prendre le large.

Ils s'en vont.



SCENE II.

OSMIN *seul.*

J'Ai presqu'autant de peur que ces deux marauts là, & je ne parois plus hardi que parce que je suis persuadé que cette Isle n'est point habitée. En effet, si elle l'étoit, je remarquerois sur le sable des pas d'hommes... je n'en vois point... tachons d'arriver à cet arbre; il est très-élevé, bien touffu; je monterai jusqu'au haut d'où j'observerai... je crois que j'entends marcher... je frissonne... il faut que l'homme se connoisse bien mechant pour craindre de rencontrer son semblable!.. on vient... j'apperçois... fuirai-je... je me rassure un peu, c'est une femme.

SCENE III.

OSMIN, FATIME.

FATIME

QUE vois-je !.. ô ciel ! feroit-il poffible !.. un homme !..

OSMIN *d'une voix tremblante.*

Oui, Madame, un homme...

FATIME.

Et un Mufulman ! car à votre habillement je juge que vous l'êtes ?

OSMIN.

Oh très Mufulman, Madame.

FATIME.

Un homme dans ces lieux ! n'eft-ce point une illufion !

OSMIN.

Non, Madame, non ; mais il fembleroit à votre furprife que vous n'êtes pas accoutumée à voir des hommes ?

FATIME.

Hélas ! il n'y en a pas un ſeul dans cette Iſle.

OSMIN.

Comment ! qu'entends-je ! oh, je n'ai plus de peur. Parbleu, elle eſt fraiche & encore aſſez jeune ; voilà mon courage tout revenu. C'eſt aparemment, comme moi, par un naufrage, que vous vous trouvez ici ?

FATIME.

Non : mon mari étoit marchand d'eſclaves : nous avions voyagé dans toute la Géorgie où il en avoit acheté pluſieurs : ordinairement plus elles ſont belles, plus l'eſpérance d'être préſentées à des Bachas, au Grand Viſir, au Sultan même, les rend fieres & dédaigneuſes, & par conſéquent ſages & réſervées : malheureuſement les nôtres étoient moins ambitieuſes que coquêtes : leurs agaceries attiroient ſans ceſſe dans notre chambre

tous les Officiers du vaiſſeau où nous nous étions embarqués pour retourner à Conſtantinople : un jour que nous avions eu, mon mari & moi, une querelle très vive avec le Capitaine, ce méchant homme nous fit prendre, nous fit mettre dans la chaloupe avec un bon Derviche qui avoit toujours pris notre parti, & l'on nous abandonna tous les trois dans cette Iſle déſerte.

OSMIN.

Tandis que ce traitre de Capitaine continua de voguer avec les belles eſclaves ?

FATIME.

Oui. Mon mari, qui d'ailleurs étoit malade depuis quelque temps, ſuccomba bientôt à l'horreur de notre ſituation : ma mort eut ſuivi de près la ſienne ſans les ſoins & les exhortations du bon Derviche.

OSMIN.

Il étoit jeune, ce bon Derviche ?

FATIME.

Il avoit plus de quatre vingt ans.

OSMIN.

Quatre vingt ans ! cela ne fait pas honneur à votre douleur ; il paroît que vous étiez aiſée à conſoler.

FATIME.

Nous perdimes, il y a un mois, ce bon vieillard, à qui nous avions tant d'obligations mes petites compagnes & moi.

OSMIN.

Qu'apellez vous vos petites compagnes ?

FATIME.

Ordinairement un marchand d'eſclaves qui ſçait ſon négoce, en achette quelques unes qui n'ont encore que cinq ou ſix ans ; elles ne ſont pas cheres à cet âge là, atendu les riſques qu'il y a à courir ſur leur beauté. . .

OSMIN.

Et que d'ailleurs il faut les attendre. Eh bien ?

FATIME.

Eh bien, mon mari en avoit acheté six ; le perfide Capitaine pensa sans doute qu'elles ne pourroient servir qu'à l'embarasser ; il eut la barbarie de les faire mettre avec nous dans la chaloupe.

OSMIN.

Et elles sont ici ?

FATIME.

Oui : la plus âgée peut avoir à présent seize ans.

OSMIN *avec les transports de la joie la plus vive.*

O grand Mahomet, je me prosterne devant toi ! tu as daigné jetter un regard de bienveillance sur ton serviteur... Six jeunes filles !

FATIME.

L'air de cette Isle est très bon ; les fruits y sont délicieux ; on rencontre de tous côtés d'agréables bocages, de petits ruisseaux, & des grotes char-

mantes. Nous habitons une de ces grotes à cent pas d'ici dans le vallon au-deſſous de cette colline. Mes petites compagnes ont appris du bon Derviche à faire des arcs & des fleches dont elles ſe ſervent avec beaucoup d'adreſſe ; elles ſont à préſent à la chaſſe, mais je les aurai bientôt raſſemblées ; allons, je vais vous conduire.

OSMIN.

Indigne Muſulman que je ſuis, tandis que le Prophete me comble de ſes graces, j'ai oublié de faire la priere & l'ablution du matin ! permettez moi de m'acquiter de ce devoir ; allez toujours devant ; annoncez moi à nos petites amies ; je ne tarderai pas à vous joindre.

FATIME.

Je vous laiſſe & vais donc vous attendre. Quelle ſera la joie de ces pauvres enfans !

SCENE IV.

OSMIN *seul.*

J'AI imaginé fort à propos un prétexte pour l'éloigner ; j'aperçois mes deux camarades qui viennent sans doute pour examiner de loin si quelque Antropophage ne m'a point mangé ; ils ne marchent qu'à pas tremblans & suspendus ... ils avancent ... ils s'arrêtent ... la crainte glace leurs cœurs, tandis que le mien nage dans la joie. . . Allons, allons, débarassons nous vîte de ces deux maraults.



SCENE V.

OSMIN, ACHMET, SELIM.

OSMIN *courant à eux, en affectant tous les mouvemens d'une frayeur extrême.*

AH, mes amis, je ſuis ſaiſi d'épouvante & d'horreur !

ACHMET.

Qu'as-tu donc vû ?

OSMIN.

J'ai monté au haut de cet arbre ... les habitans de cette Iſle ſont raſſemblés dans la plaine au-deſſous de cette colline ... leur taille eſt énorme ... ils ſont nuds ... ils ont la peau rougeatre, des écailles ſur le dos, de groſſes mains crochues, de longues oreilles, de grandes dents, & la bouche ſi large qu'elle ſeule fait trembler.

J'ai d'abord deviné qu'ils célébroient quelque fête barbare ; ils faiſoient des bonds, des ſauts, & heurloient de temps en temps tous à la fois. J'ai diſtingué au milieu d'eux trois blancs, & j'ai cru reconnoître notre Capitaine, notre Lieutenant & le Pilote : vous ſçavez qu'ils avoient ſauté dans la chaloupe, voyant le vaiſſeau prêt à périr ; aparemment que la tempête les a jettés ſur cette funeſte côte ... hélas, quel ſpectacle affreux ! ..

ACHMET.

Ces execrables inſulaires les ont mangé ?

OSMIN.

Ils n'en mangeront que deux ; le troiſiéme étoit deſtiné pour ſervir de victime & de pature à l'horrible Divinité qu'ils adorent ; il avoit ſur la tête une couronne de fleurs ; il étoit lié & couché à l'entrée d'une caverne d'où j'ai vû ſortir un ſerpent monſtrueux qui l'a dévoré.

SELIM.

Tu me fais frémir ! . .

ACHMET.

Tout mon ſang ſe glace dans mes veines ! . .

SELIM.

Fuyons vite. . .

ACHMET.

Jettons nous promptement dans la chaloupe. . .

OSMIN.

Arrêtez un inſtant ; écoutez moi, mes amis. Un de ces Sauvages qui portoit un grand panier rempli de fruits & de gateaux, eſt venu s'aſſeoir à vingt pas de l'arbre où j'étois caché ; il s'eſt endormi ; aprochons nous doucement & tachons de lui attraper ſon panier.

ACHMET.

O ciel, s'il s'éveilloit !

OSMIN.

Il faut eſperer qu'il ne s'éveillera

pas ; ſongez que nous n'avons ni vivres ni proviſions.

ACHMET.

Il eſt vrai, mais j'aime mieux mille fois courir le riſque de mourir de faim, que de m'expoſer à être mangé par un ſerpent.

OSMIN.

Je vois que la poltronnerie ne raiſonne point. Allons, je veux bien encore m'expoſer ſeul ; je n'exige pas même que vous reſtiez ici ; je vous demande ſeulement que la rame à la main & prêts à voguer, vous teniez la chaloupe aſſez proche du rivage pour que je puiſſe vîte m'y jetter en cas que je ſois pourſuivi.

ACHMET.

Faudra-t-il t'atendre longtemps ?

OSMIN.

Au bout d'un demi quart d'heure, ſi vous ne me voyez pas revenir, ce

ſera une marque que j'aurai été pris ou tué, & vous ferez bien de vous éloigner au plus vite.

SELIM.

Ton air riant & ton intrepidité m'étonnent ?

OSMIN.

Ma foi, mes amis, on ne meurt qu'une fois dans la vie. Allez ; nous n'avons point de temps à perdre ; embraſſez moi ; je me recommande à vos bonnes prieres.

Ils l'embraſſent & s'en vont.

SCENE VI.

OSMIN *ſeul.*

M'EN voilà délivré ; je ſuis ſûr qu'ils ne m'accorderont pas même le demi quart d'heure. Conſiderons à préſent tout à notre aiſe notre

heureuſe & brillante deſtinée ; cette Iſle eſt à moi ; je puis me flater d'y regner un jour ſur une poſterité qui, je crois, ſera nombreuſe ; je ſerai le fondateur d'une Monarchie : barbares conquerans, qui détruiſez des villes, qui ravagez les campagnes, qui prodiguez le ſang de vos ſujets, c'eſt en donnant la vie aux miens, c'eſt en me promenant ſur des gazons fleuris avec ſix jeunes filles, c'eſt en me repoſant avec elles au milieu des bocages, dans une grotte, au bord d'une fontaine, que je jetterai les fondemens de mon empire ; on pourra m'apeller à juſte titre le pere de mon peuple ; je n'ai que vingt-cinq ans ; à l'âge de quatre-vingt, par un calcul exact & digne d'un bon Muſulman, je pourrai voir monter le nombre de mes deſcendans juſqu'à douze cent cinquante-cinq, tant males que femelles.

SCENE

SCENE VII.

OSMIN, FATIME.

FATIME.

J'AI rencontré mes petites amies qui revenoient de la chaſſe ; je leur ai annoncé la compagnie que le ciel leur envoye ; elles ont abſolument voulu venir au-devant de vous ; il leur ſembloit qu'elles ne vous verroient jamais aſſez tôt ; mais, quand elles n'ont plus été qu'à quelques pas d'ici, elles ſe ſont arrêtées : les voyez-vous ſe montrer & ſe cacher derriere ces arbres avec un innocent & timide embarras ?

OSMIN.

Je cours à elles.

Il les amene & leur parle à chacune tour à tour.

A la premiere.

Pourquoi vous cachiez vous?

LA PREMIERE.

Je ne ſçais.

A la ſeconde.

Eſt-ce que vous ne vouliez pas que je vous viſſe?

LA SECONDE.

Je ne dis pas cela.

A la troiſiéme.

Vous êtes toute émue !

LA TROISIÉME.

Il eſt vrai.

A la quatriéme.

Il ſemble que vous ne vouliez pas me regarder ?

LA QUATRIÉME.

C'eſt que vos regards m'embaraſſent.

A la cinquiéme.

La jolie taille !

LA CINQUIÉME.

Oh, point du tout.

LA SIXIÉME, *à qui il veut baiſer la main.*

Laiſſez, laiſſez donc.

FATIME.

Dans la premiere ſurpriſe & le trouble où elles ſont, vous ne pouvez gueres vous atendre à d'autres réponſes.

OSMIN.

Je ſuis moi-même ſi troublé, ſi enchanté que je ne ſçais que leur dire ; je voudrois leur parler à toutes à la fois... Non, le Serail de notre auguſte Sultan ne renferme pas tant de charmes !

FATIME.

Je leur ai appris à faire des eſpeces de flutes avec des roſeaux, & de petits tambourins avec l'ecorce des arbres ; allons, mes petites compagnes, par vos danſes & vos chants, célébrez l'arrivée de cet heureux Muſulman.

Quatre danſent, tandis que les deux autres, adoſſées aux arbres qui ſont au bord de la

coulisse, paroissent jouer de la flute & du tambourin.

Eh bien, qu'en dites vous ?

OSMIN.

Je me crois transporté dans le paradis du Prophete !..

SCENE VIII.

OSMIN, FATIME, LES SIX JEUNES FILLES, ACHMET, SELIM.

ACHMET.

C'Est dans son enfer qu'il te transportera, scélerat.

SELIM.

Indigne fourbe !

OSMIN.

Ah, vous voilà, mes amis ? Je vous croyois en pleine Mer.

ACHMET.

Voilà donc ces monstres qui ont la

peau rougeâtre, des écailles ſur le dos, de groſſes mains crochues, de longues oreilles, la bouche ſi large & de ſi grandes dents qu'elles ſeules font trembler . . . Ah, coquin !

SELIM.

Quand je t'ai dit que ton air riant & ton intrépidité m'étonnoient, c'eſt que je commençois à m'appercevoir que tu voulois nous jouer ; je lui ai communiqué mes ſoupçons ; nous nous ſommes cachez derriere ce Rocher ; nous avons tout vû, tout entendu.

ACHMET.

Selim, il faut lier, attacher ce maraut là à cet arbre, nous aſſeoir ici, manger, nous réjouir, célébrer & conſommer à ſa vue nos mariages avec ces jeunes filles.

SELIM.

La vengeance ſeroit douce & plaiſante.

OSMIN.

Parlons tranquillement, ſans nous échauffer ; de quoi vous plaignez-vous ?

ACHMET.

Tu le demandes impudent, après tous tes menſonges, après avoir voulu nous envoyer périr de miſere en mer ?

OSMIN.

Ne me ſuis-je pas chargé d'aller à la découverte dans cette Iſle où vous n'oſiez avancer ? Elle pouvoit être habitée par des Sauvages qui m'auroient maſſacré ; elle eſt donc le prix de mon courage & des dangers que je bravois ; c'eſt mon Royaume, c'eſt ma conquête dont j'ai crû devoir vous éloigner...

ACHMET, *prenant un baton.*

Ah, vous êtes un Souverain ? Votre Majeſté voit-elle ce bâton ? Le voit-elle ? Il va vous chaſſer tout à l'heure de vos Etats.

SELIM, *l'arretant.*

Ma foi, mon ami, écoute, ſa fourberie ne lui a pas réuſſi; il vaut mieux en rire & lui pardonner.

ACHMET.

Lui pardonner?

SELIM.

Tien; ſi nous avions été à ſa place, peut-être aurions nous fait comme lui; la poſſeſſion de ſix jeunes filles eſt bien tentante! pardonnons lui, te dis-je.

ACHMET.

Il me paroit que tu es clement.

SELIM.

Viens avec moi chercher ces aimables enfans que la colere où elles nous ont vûs, a fait fuir; amenons les ici, & ſoyons aſſez généreux pour vouloir bien que le ſort les partage entre nous trois.

ACHMET, *à Osmin.*

Allons, puisqu'il le veut, je consens à te pardonner; mais, par la mort, si tu cherches encore à nous jouer quelque tour, prends garde à toi.

SCENE IX.

OSMIN, FATIME.

OSMIN.

IL faut avouer que j'ai bien du malheur.

FATIME.

Il me semble au contraire que vous êtes fort heureux ; je ne croyois pas que les choses se passeroient si tranquillement.

OSMIN.

Au lieu de cette vie délicieuse que je me flatois de mener ici, je serai sans cesse dévoré de regrets.

FATIME.

Eſt-ce que parmi ces jeunes filles il y en a une qui vous plaît plus que les autres, & que vous craignez que le ſort ne vous la faſſe pas tomber en partage?

OSMIN.

Eh non, Madame, non; toutes les ſix m'ont paru charmantes; toutes les ſix m'ont également plû; j'ai compté ſur toutes les ſix, & voilà la cauſe de mon déſeſpoir. Vous m'avouerez qu'il ſeroit bien cruel d'en perdre quatre tout à la fois. . . .

FATIME.

Cependant il faut bien vous y réſoudre.

OSMIN.

Dumoins, ſi ces deux marauts là n'étoient venus que quelques heures plus tard, ce ſeroit une eſpece de conſolation, & encore . . . Non, Madame, non, je connois mon cœur, il ne s'y réſoudra jamais.

FATIME.

Le bon cœur !

OSMIN.

Il faut abſolument que je les aye toutes les ſix, & je les aurai ; je l'ai dans l'idée.

FATIME.

Eh comment les aurez vous ? par quel moyen ? pouvez vous eſperer que vos camarades vous les cederont ?

OSMIN.

Oh, j'ai eu bien des femmes qu'on ne me cedoit pas...

(Apercevant une robe au pied d'un arbre.)

Qu'eſt-ce que ce vêtement ?

FATIME.

Mes petites compagnes l'ont aporté, croyant que vos habits étoient encore mouillés ; c'étoit la robe de ce bon Derviche dont je vous ai parlé... dequoi riez vous ?

OSMIN.

De l'expedient, de l'idée qui me vient ... mais, voici mes deux rivaux ; chut, Madame, ſoyons amis, & ſi vous me devinez, ne me trahiſſez pas.

SCENE DERNIERE.

FATIME, OSMIN, ACHMET, SELIM, LES SIX JEUNES FILLES.

ACHMET.

VENEZ, aprochez, charmant petit troupeau.

SELIM.

Plus je les regarde, plus je ſens que mon cœur ſeroit dans l'embarras, s'il falloit choiſir entr'elles.

ACHMET, *à Oſmin.*

Allons, tirons au ſort.

OSMIN, *d'ùn ton hipocrite & mortifié.*

Partagez entre vous ces aimables épouſes ; j'y ai renoncé.

ACHMET.

Tu y as renoncé ?

OSMIN.

Oui.

ACHMET.

Eh mais, tant mieux.

OSMIN.

Mes yeux ſe ſont tout à coup deſcillés à la vue de cette robbe que notre grand Prophete a fait ſans doute rencontrer ſous mes pas ; èlle apartenoit à un ſolitaire qui dans cette Iſle paſſoit ſa vie à mortifier ſes ſens. Il m'a ſemblé qu'il m'aparoiſſoit ; qu'il me préſentoit le tableau des égaremens de ma vie paſſée ; qu'il me diſoit, malheureux, notre grand Prophetè t'a tiré du ſein des flots prêts à t'engloutir, & dans l'inſtant même ton

cœur ne s'eſt occupé que d'objets terreſtres & periſſables ; tu as medité une indigne trahiſon contre tes deux camarades ; repens toi ; tache de fléchir le couroux du Prophete ; ſois ici mon ſucceſſeur ; je te laiſſe mon manteau.

(*Il ſe vêtit de la robbe.*)

Mes amis, je me fais Derviche.

(*Aux jeunes filles.*)

Tendres colombes, lorſque quelque inquietude, quelque jalouſie, quelque chagrin inévitable dans le mariage, troublera votre repos, je vous permets de venir me demander mes charitables conſeils ; je ferai mes efforts pour remettre le calme dans votre ame, & vous trouverez toujours en moi un conſolateur.

(*Il s'en va.*)

ACHMET.

J'ai toujours penſé que ce garçon là feroit une bonne fin.

SELIM.

Son difcours m'â touché, m'a attendri.

ACHMET.

Je te confeille d'imiter fon exemple.

SELIM.

Je n'en ai pas la force.

ACHMET.

Ni moi non plus. Allons, nos cheres époufes, chantons, danfons, rejouiffons nous.

FATIME, *à part.*

Les pauvres dupes qui ne penfent pas qu'un Turc ne renonce gueres à avoir des femmes à lui, que parce qu'il compte fur celles des autres.

FIN.

LE
FINANCIER;
COMÉDIE
EN UN ACTE,

Représentée par les Comédiens François le 20 Juillet 1761.

UNE aventure à laquelle j'eus quelque part, me fit naître l'idée de cette Comédie. J'y attaque un vice qui n'eſt que trop ordinaire aux gens dans l'opulence. Il m'a paru qu'on y a trouvé de l'intérêt, une morale ſans étalage & ſans être aprêtée, le ſtile le plus ſimple avec de la vivacité dans le dialogue, & ſurtout tant de naturel dans les caractères & un ſi grand air de vérité dans toute l'action, qu'il ſembloit que ce n'étoit point un tableau qu'on voyoit, mais les perſonnes & l'action même. Le Lecteur trouvera peut-être que cette Piéce eſt un peu courte; mais les Scenes ſont-elles tronquées,

mal filées ? L'action n'est-elle pas aussi remplie qu'elle doit l'être ? Les Acteurs ne disent-ils pas tout ce qu'ils doivent dire, & ce qu'ils diroient de plus, ne seroit-il pas superflu & de pur remplissage ?

Les Comédiens voulant remettre au Théâtre *la Colonie* & *le Rival Supposé*, les redonnerent avec cette Comédie nouvelle ; ces trois Piéces, dans trois genres differents, precedées d'un Prologue, remplirent tout le Spectacle. Le tout fut très aplaudi ; ensuite on les donna séparement, c'est-à-dire, chacune après une Tragédie ; il m'a semblé qu'elles avoient eu le même succès.



LE FINANCIER,

COMEDIE.

ACTEURS.

ALCIMON.

LE MARQUIS.

LE CHEVALIER.

GERONTE.

HENRIETTE.

FRONTIN.

La Scene est dans une maiſon de campagne d'Alcimon.

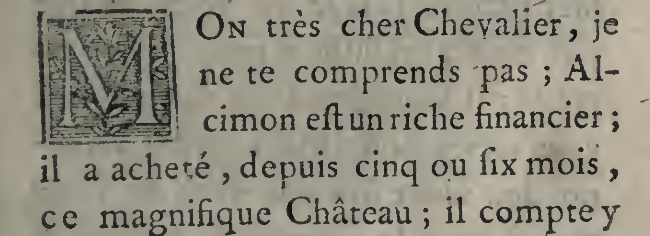


LE FINANCIER, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.



MON très cher Chevalier, je ne te comprends pas ; Alcimon est un riche financier ; il a acheté, depuis cinq ou six mois, ce magnifique Château ; il compte y

venir ſouvent ; il paroit aimer la dépenſe, les plaiſirs ; tu as, pour tout bien, une petite terre à une lieue d'ici ; elle ne te raporte au plus que trois ou quatre mille livres de rente ; pourquoi te brouiller avec cet homme opulent ? Pourquoi ne vouloir pas profiter des agrémens que peut te procurer ſon voiſinage ?

LE CHEVALIER.

Ah ! ne me parles pas de lui ; il m'a indigné.

LE MARQUIS.

Comment ?

LE CHEVALIER.

Comment ? On raccommode le grand chemin au bout de ſon avenue ; hier matin, l'eſſieu de votre chaize y rompit ; auſſitôt il court, il s'empreſſe ; il vous demande vingt fois ſi vous n'êtes point bleſſé ; vous lui répondez vingt fois que vous ne l'êtes pas ; il vous le redemande encore ; il

ſe félicite enſuite de ce léger accident qui lui procure le plaiſir de vous recevoir chez lui. . .

LE MARQUIS.

Eh bien ? Aparemment que tu ne trouves pas mauvais qu'il m'ait fait toutes ces politeſſes ?

LE CHEVALIER.

Non ; mais hier au ſoir, à la nuit, un caroſſe de voiture verſe au même endroit où l'eſſieu de votre chaize avoit rompu le matin ; on vient le lui dire, & qu'on en a tiré un vieillard ſi foulé, ſi incommodé de ſa chute, qu'à chaque inſtant il perd connoiſſance : quelle eſpece d'homme eſt-ce, demanda-t-il ? Vous ſçavez que je lui répondis qu'il ne s'agiſſoit pas de ſçavoir quelle eſpece d'homme c'étoit, mais que c'étoit un homme.

LE MARQUIS.

Avoue que tu lui dis cela d'un ton bien dur ?

LE CHEVALIER.

Eh, mon ton pouvoit-il être trop dur, lorſque je voyois que préſumant qu'un homme dans un caroſſe de voiture, n'étoit aparemment que quelque petit bourgeois, il alloit dire que le village n'étoit pas éloigné, & qu'il pouvoit s'y faire porter ? J'eus le plaiſir de faire rougir ſon ame ; il ordonna qu'on allât prendre ce vieillard, & qu'on lui donnât une chambre ; mais ne croyez pas qu'il ſoit allé le voir, ni qu'il ait même demandé s'il ſe trouvoit mieux ou plus mal : s'intereſſe-t-on à la ſanté d'un homme qui n'a pas une certaine aparence ?

LE MARQUIS.

Voilà donc ce qui te révolte contre Alcimon ?

LE CHEVALIER.

Oui ; car enfin vous connoiſſoit-il ?

LE MARQUIS.

Non ; nous ne nous étions jamais vûs ;

vûs ; mais quand ma chaize rompit, on alla lui dire mon nom.

LE CHEVALIER.

Ainſi il accourt à vous, il s'empreſſe, parce que vous faites une figure brillante dans le monde, tandis que faute d'un leger ſecours, il alloit laiſſer perir un malheureux vieillard au bout de ſon avenue, parce que ce vieillard n'eſt peut-être qu'un petit Marchand ? Cela marque une ame naturellement dure, & que l'orgueil de l'opulence endurcit encore.

LE MARQUIS.

Eh, que t'importe ſon ame ? vit-on avec l'ame des gens ? un homme eſt en place ; un autre tient une bonne maiſon ; c'eſt avec la place, c'eſt avec la bonne maiſon que l'on vit.

LE CHEVALIER.

Oh pour moi, je ne me ſuis jamais ſoucié de me lier qu'avec les perſonnes que j'eſtimois.

LE MARQUIS.

Parbleu, si l'on pensoit ainsi dans le monde, le cercle de chaque société deviendroit diablement étroit... Mais, qu'est-ce que cette jolie personne ? Elle ne s'étoit point encore montrée ; Alcimon en a-t-il ici beaucoup comme celle-là.

LE CHEVALIER.

Vous faites d'elle un jugement très faux ; il ne l'a pas même vue ; c'est la fille de ce vieillard qui versa hier au soir si malheureusement.

SCENE II.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, HENRIETTE.

HENRIETTE, *au Chevalier.*

MONSIEUR, je viens vous remercier de l'intérêt que vous avez bien voulu prendre à l'accident de mon pere.

LE CHEVALIER.

Mademoiſelle, j'ai envoyé ce matin ſcavoir de ſes nouvelles ; on m'a dit qu'il avoit aſſez bien paſſé la nuit.

HENRIETTE.

Beaucoup mieux que je n'oſois l'eſperer. Mais, Monſieur, on vient de m'aprendre que ce Château apartient à Monſieur Alcimon?

LE CHEVALIER.

Oui.

HENRIETTE.

Hélas, Monſieur, c'eſt-à-lui que nous avons affaire ; nous venons d'une province éloignée ; nous allions le chercher à Paris ; nous n'en ſommes point connûs ; ſi vous vouliez nous préſenter.

LE CHEVALIER.

Mademoiſelle, je ſerois charmé de vous obliger, mais j'ai trop de repugnance à paroître lui demander la moindre choſe.

HENRIETTE.

Eh, Monſieur, ne nous refuſez pas. Voilà notre mémoire. Liſez-le, de grace, liſez le, Monſieur; vous verrez par les atteſtations qui y ſont jointes, que mon pere eſt incapable d'en impoſer ſur ſes malheurs, & qu'il mérite qu'on y ſoit ſenſible.

LE CHEVALIER, *après avoir lû.*

Je vois, Mademoiſelle, qu'en effet il a eſſuyé des revers bien cruels, & qu'en dernier lieu il ſe trouvoit réduit à l'emploi de la recette d'un petit bureau dans votre province; que des voleurs ſont entrés de nuit chez lui, & ont emporté deux mille écus qui étoient dans ſa caiſſe.

HENRIETTE.

Nous ne demandons point à ne pas ſuporter cette perte, quelque conſiderable qu'elle ſoit pour nous; mon pere prie ſeulement Monſieur Alcimon de ne le pas pourſuivre, de ne

lui point ôter son emploi, & de lui donner du temps. Ah! Monsieur, s'il étoit inexorable, que deviendroit mon malheureux pere!

LE CHEVALIER.

Marquis, si vous avez de l'amitié pour moi, chargez vous de ce mémoire.

LE MARQUIS.

Volontiers.

LE CHEVALIER.

Mais, recommandez-le vivement, fortement.

LE MARQUIS.

Oh! très fortement.

LE CHEVALIER.

Vous me le promettez?

LE MARQUIS.

Je te le promets.

HENRIETTE, *au Marquis.*

Monsieur, je vais annoncer à mon pere la protection dont vous voulez bien nous honorer. Hélas! il y a long-

temps qu'il n'a eu un instant de joie & de contentement.

LE MARQUIS.

Comptez sur moi, Mademoiselle.

(Le Chevalier & Henriette sortent.)

SCENE III.

LE MARQUIS, *seul.*

CETTE fille est jolie, mais très jolie ! son air de douceur & d'innocence m'a d'abord frapé. Une pareille supliante aux pieds d'un financier, seroit une proie que certainement il ne laisseroit pas échaper ; gardons la pour nous ; je veux qu'avant huit jours, quand elle paroitra aux promenades & aux spectacles, tous mes amis me l'envient & me demandent où j'ai fait cette découverte.

SCENE IV.

LE MARQUIS, FRONTIN.

FRONTIN.

MONSIEUR, votre chaize est raccommodée.

LE MARQUIS.

Écoute ; il y a une poste dans le prochain village ?

FRONTIN.

Oui, Monsieur.

LE MARQUIS.

Vas y promptement, & tache d'y trouver une chaize à deux.

FRONTIN.

Eh, pour qui ?

LE MARQUIS.

De quoi te mêles-tu ? fais ce que je t'ordonne.

FRONTIN.

Je rêve... oh, ma foi, je ſoupçonne... elle étoit avec vous, il n'y a qu'un moment... oui... je parierois que c'eſt pour elle... vous ſouriez ? J'ai deviné. Parbleu, Monſieur, cette affaire a été bientôt conclue ! ah, que la phiſionomie des filles eſt trompeuſe ! elle a l'air ſi réſervé, ſi timide, ſi modeſte ! mais, Monſieur, vous n'entrerez pas ſans doute avec elle dans Paris, & aparemment que c'eſt moi qui l'emmenerai dans la chaize à deux.

LE MARQUIS.

Maraut !.. Elle y ſera avec ſon pere.

FRONTIN.

Elle diſoit qu'ils avoient affaire à M. Alcimon ?

LE MARQUIS.

Il ne l'a pas vue, & j'eſpere qu'il ne la verra pas.

FRONTIN.

J'entends. A propos de ce M. Alcimon, je l'ai connu il y a trois ou quatre ans ; je ne me ſouviens pas du nom qu'il portoit, mais il ne s'apelloit pas ainſi.

LE MARQUIS.

En achetant, il y a cinq ou ſix mois, cette terre & ce Château, apamment qu'il en a pris le nom qui valoit mieux que le ſien.

FRONTIN.

Morbleu, Monſieur, cela crie vangeance ; le luxe & les richeſſes ont confondu tous les Etats ; on ne connoit plus les gens ni à leurs noms ni à leurs habits ; je vois tous les jours des fils de marchands. . .

LE MARQUIS.

Eh, faquin, au lieu de m'impatienter par tes mauvais propos, vas où je te dis, & tache de revenir promptement.

FRONTIN.

J'y vais, Monſieur, j'y vais ; ne vous fachez pas.

(*Il ſort.*)

SCENE V.

LE MARQUIS, *ſeul.*

DEpuis quelques années, tout le monde eſt philoſophe, & juſqu'aux valets moraliſent . . . mais, voici Mons Alcimon ; il m'a fait bien des politeſſes & fort bonne chere ; je veux m'amuſer un peu à le mortifier, & en même tems achever de le piquer contre le Chevalier, afin qu'ils ne ſe voyent pas avant que je me ſois arangé avec la petite perſonne.



SCENE VI.

LE MARQUIS, ALCIMON.

LE MARQUIS.

J'ALLOIS vous chercher pour vous remercier de toutes vos bonnes façons ; j'en ſuis comblé ; ma chaize eſt raccommodée ; je pars pour Paris ; je compte que cet hiver nous nous y verrons ſouvent.

ALCIMON.

Rien ne me flateroit davantage ; mais on ne peut gueres eſperer de vous poſſeder qu'en paſſant, vous autres Meſſieurs à bonnes fortunes, à grandes aventures. . .

LE MARQUIS.

Mon très cher Alcimon, j'entrai dans le monde à ſeize ans ; j'en ai vingt-ſix ; j'ai aſſez vêcu pour nos he-

roines de la Cour & de la ville ; il eſt temps que je vive pour moi ; j'affichois le plaiſir, ſans le gouter ; je veux déſormais le gouter, ſans l'afficher ; je me conſacre aux petits ſoupers avec trois ou quatre amis, & une amie. J'ai fait une découverte charmante ; cela eſt tout neuf ; cela vient de province ; Vénus n'eſt pas plus belle ; ſes colombes ne ſont pas plus douces, plus ſimples ; je l'ai détournée lorſquelle alloit tomber dans les griffes d'un gros & riche épervier de votre connoiſſance...

ALCIMON, *ſouriant.*

J'entends ; vous l'avez enlevée à quelqu'un de mes confreres ?

LE MARQUIS.

Je vous donnerai à ſouper avec elle, & vous conterai cette aventure. Ne reviendrez vous pas bientôt à Paris ?

ALCIMON.

Je reſterai ici encore un mois.

LE MARQUIS.

Je crois que vous ne presserez pas le Chevalier de vous y tenir compagnie ?

ALCIMON.

Non, certainement. Il peut aller porter ailleurs son humeur, & la façon brusque avec laquelle hier, pendant le souper, il répondoit à tout ce que je disois.

LE MARQUIS.

En vérité, il est trop caustique !

(*Le Chevalier paroît au fond du Théâtre, & les écoute, sans en être vû.*

Je lui disois ce matin que je vous trouvois de l'esprit, de la politesse, un très bon ton ; oui, m'a-t'il répondu, pour un Financier, il est fat avec assez d'aisance. A propos de finance, cet homme qui versa hier au soir au bout de votre avenue, & que vous fites transporter ici, est un de vos commis en province.

ALCIMON.

Je ne l'ai pas vû ; cela peut être ; qui vous l'a dit ?

LE MARQUIS.

Le Chevalier. Cet homme alloit vous chercher à Paris ; il prétend que des voleurs son entrés de nuit dans sa maison, & ont emporté deux mille écus qui étoient dans sa caisse ; il espere que vous voudrez bien ne lui pas faire suporter cette perte.

ALCIMON, *vivement.*

Eh, qui la suportera donc ? Moi ?

LE MARQUIS.

J'ai promis de vous remettre son placet.

ALCIMON.

Quoi, Monsieur ; vous voudriez que je payasse. . .

LE MARQUIS.

Je ne veux rien ; je ne connois point cet homme ; peut être a-t-il été véritablement volé ; peut-être s'est-il volé lui-même ; que sçais-je ? Je vous dis

seulement que je me suis chargé de son mémoire.

ALCIMON.

Et c'est le Chevalier qui vous l'a recommandé ?

LE MARQUIS.

Oui. Il a lié tout de suite connoissance avec la fille de cet homme, & seroit bien aise qu'elle lui eut obligation.

ALCIMON.

Parbleu, ce ne sera pas à mes dépens. Vous pouvez l'assurer que si je suis un fat, du moins je ne suis pas un sot. Je vais me renfermer dans mon cabinet; s'il demande à me parler, mes gens lui diront sechement que je n'y suis pas ; j'espere qu'il sentira que son humeur contrariante, son air & ses façons brusques m'ont extremement déplu, & qu'il partira.

LE MARQUIS.

Oui ; vous avez raison ; ne paroissez point ; ne vous exposez pas à quel-

que ſcene déſagréable avec cet homme vif & bourru. Adieu ; dès que vous ſerez de retour à Paris, je me flate que vous ne manquerez pas de m'en faire avertir.

ALCIMON.

J'irai m'annoncer chez vous avec bien de l'empreſſement.

SCENE VII.

LE CHEVALIER, *qui s'eſt caché tandis qu'ils ſortoient, reparoit.*

JE ne reviens pas de mon étonnement. Quelle perfidie ! quel exécrable homme ! ſe faire un jeu des peines & de l'eſpoir d'un malheureux ; ſe charger de le recommander, & le trahir ! oh, cette action ne reſtera pas impunie. Je vais... Mais, je l'apperçois avec cette jeune perſonne ; cachons nous encore, & écoutons ce que le traître pourra lui dire.

SCENE VIII.

LE MARQUIS, HENRIETTE.
Le Chevalier au fond du Théâtre.

HENRIETTE.

QUoi, Monſieur, vous n'avez pû rien obtenir de Monſieur Alcimon ?

LE MARQUIS.

Rien du tout, & vous m'en voyez indigné.

HENRIETTE.

Seroit-il capable de faire mettre mon pere en priſon ?

LE MARQUIS.

Mais... Ces gens de Finance ſont ſi durs !.. Je le crains.

HENRIETTE, *fondant en larmes.*

O ciel ! ô mon pere ! mon pere ! malheureuſe, que ne ſuis-je morte !

LE MARQUIS.

Ce feroit bien domage, Mademoifelle. Faites treve à vos larmes, & croyez qu'un homme de ma naiffance & qui jouit d'une fortune des plus brillantes, n'eft pas affez impitoyable, affez peu fenfible, pour ne pas entrer dans vos peines : l'opulence n'endurcit le cœur que de ceux qui n'étoient pas nés pour y vivre. Je vais dire à Mons Alcimon que je me charge de ce qui lui eft dû ; enfuite nous partirons pour Paris avec M. votre pere ; j'ai une terre affez confidérable qui n'en eft éloignée que de quinze lieues ; il voudra bien s'y charger de mes affaires ; il y vivra en paix, tranquille, refpecté comme moi-même....

HENRIETTE, *fe jettant à fes genoux.*

O Monfieur ! ô le plus genereux des hommes !...

LE MARQUIS, *la relevant.*

Que faites vous donc?..

HENRIETTE.

Comment pouvoir vous exprimer tous les ſentimens...

LE MARQUIS.

Eh, Mademoiſelle, eſt-il rien de ſi naturel que de chercher à obliger? Quoi de plus doux que de penſer que notre ſuperflu aide des infortunés? & quels infortunés? Une jeune perſonne charmante! quel plaiſir d'eſſuyer tout-à-coup ſes larmes & de ſoulager ſon cœur devoré d'amertume! Or, dites-moi, ce cœur eſt-il libre? Ne s'eſt-il point encore donné?

HENRIETTE.

Monſieur, je ne ſuis point mariée.

LE MARQUIS.

Je ſçais que vous n'êtes pas mariée. Je vous demande ſi parmi tant d'amans qui s'empreſſoient ſans doute auprès de vous, aucun n'a touché votre inclination.

HENRIETTE.

Hélas, Monſieur, occupée auprès d'un pere malheureux, dans la retraite & l'obſcurité, perſonne ne penſoit à moi.

LE MARQUIS.

Quoi, je pourrai me flatter d'être le premier qui vous aurai fait ſentir les douceurs d'un tendre engagement?

HENRIETTE.

Quelles pouroient être, Monſieur, les ſuites de cet engagement? Ma naiſſance eſt trop inégale à la votre....

LE MARQUIS.

Eh que fait, s'il vous plaît, cette inégalité de naiſſance? empêche-t-elle que vous ne ſoyez très jolie; qu'étant très jolie, je ne vous aime, & que vous aimant, nous ne puiſſions faire la felicité l'un de l'autre? Je veux que dès demain vous ſoyez logée, meublée, habillée comme une Reine. J'ai hérité une petite maiſon

d'un vieux commandeur, mon oncle; elle eſt dans un quartier peu fréquenté; on diroit d'un petit Temple par les dorures, les glaces, les peintures; il n'y manquoit qu'une divinité; c'eſt-là qu'à vos genoux...

HENRIETTE.

O ciel!

LE MARQUIS.

Quoi, vous pleurez encore?

HENRIETTE.

Votre profuſion vous trahit. Je vous ai cru généreux; vous n'êtes pas digne de l'être. L'infortune eſt bien affreuſe, quand elle nous expoſe à des affronts!

(Elle ſort.)



SCENE IX.

LE MARQUIS, *seul.*

ELLE s'en va ? Ma foi, tant pis pour elle. Je n'ai pas le temps de poursuivre l'attaque ; il faut que je sois ce soir à Paris.

SCENE X.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

ARRETEZ.

LE MARQUIS.

Tu as l'air couroussé ? Que t-est-t-il arrivé ? A qui en veux tu ?

LE CHEVALIER.

A vous.

LE MARQUIS.

A moi ?

LE CHEVALIER, *mettant l'épée à la main.*

Défendez-vous.

LE MARQUIS.

Mais, Monſeu, comment donc? Ques-ce? quelle raiſon...

LE CHEVALIER.

Défendez-vous, vous dis-je, ou je...

LE MARQUIS, *mettant auſſi l'épée à la main.*)

Oh, parbleu, puiſque vous le voulez abſolument...

(*Ils ſe battent; l'épée du Marquis tombe.*)

LE CHEVALIER.

Vous êtes le plus indigne de tous les hommes...

LE MARQUIS.

Songez, Monſeu, que je ſuis déſarmé.

LE CHEVALIER.

Vous ne le ſerez pas longtems. Vous

m'aviez promis de vous intéresser pour un pere & une fille dans le malheur. Loin de tenir votre promesse, vous n'avez parlé à Alcimon que pour le prevenir contr'eux. Eh pourquoi avez vous commis cette noirceur ? Parce que cette fille vous a paru jolie ; parce que vous l'avez regardée comme une proye qui s'offroit à vos désirs. Son air annonçoit l'honnêteté de son ame ; mais quelle ame, avez vous dit en vous même ; ne se laisse pas flétrir par l'amertume ? Achevons de l'accabler, de la déchirer ; otons à cette infortunée tout espoir, toute ressource ; montrons lui son pere prêt à être traîné dans une prison ; profitons, servons nous de sa misere pour triompher de sa vertu. Votre action est aussi lâche que celle d'un infame ravisseur qui, le poignard sur la gorge, auroit tenté de la deshonorer. J'ai dit ; reprenez votre épée.

SCENE

SCENE XI.

LE MARQUIS, *ramassant son épée*, LE CHEVALIER, ALCIMON.

ALCIMON, *arrivant & se mettant entr'eux.*

EH, Messieurs... Quoi donc... Arrêtez... Quel sujet vous anime?

LE MARQUIS.

Oh, je ne suis point animé; vous le voyez; c'est Monsieur qui trouve mauvais qu'on fasse des propositions aux jolies filles qu'on rencontre. Adieu, mon cher Alcimon; je partois pour Paris, je pars. (*Au Chevalier.*) Monsieur m'y trouvera toujours, s'il juge à propos de venir m'y chercher.

(*Il sort.*)

SCENE XII.

LE CHEVALIER, ALCIMON.

ALCIMON.

LE bel esclandre ! Eh pour qui? Pour une petite...

LE CHEVALIER.

Monsieur, elle mérite par sa vertu qu'on la respecte.

ALCIMON.

Par sa vertu ? Eh, que diable, si elle a de la vertu, vous ne l'aurez ni l'un ni l'autre ; pourquoi donc vous battre ?

LE CHEVALIER.

Scachez, Monsieur, que la jalousie n'a aucune part à ce que j'ai fait. J'étois compromis & en même temps indigné. Je l'avois prié de vous parler pour un homme malheureux...

ALCIMON.

Oh, ma foi, avec vos gens malheureux... Il ſemble que vous preniez plaiſir à aller les déterrer.

LE CHEVALIER.

Je ne ſuis pas aſſez riche pour pouvoir me procurer ce plaiſir; mais il faudroit être barbare pour ne pas tâcher de ſoulager ceux que le hazard nous fait rencontrer.

ALCIMON.

Eh, Monſieur, croyez moi, la plupart ne ſont tombez dans l'infortune que par leur mauvaiſe conduite.

LE CHEVALIER.

Voilà le langage & l'excuſe ordinaire des ames dures.

ALCIMON.

Je n'ai pas l'ame plus dure qu'un autre, &...



SCENE XIII.

LE CHEVALIER, ALCIMON, HENRIETTE.

LE CHEVALIER, *voyant venir Henriette.*

EH bien, voici la fille de ce vieillard, écoutez la donc.

ALCIMON, *voulant s'en aller.*

Monſieur, on m'atend pour répéter une petite fête que je veux donner à des Dames qui vont arriver de Paris.

LE CHEVALIER, *le retenant.*

Tirer promptement de peine une triſte famille, feroit une vraie fête pour un cœur ſenſible & généreux.

ALCIMON, *à part.*

Quel homme ! (*Haut.*) Allons, voyons, Mademoiſelle, voyons donc.

HENRIETTE.

Monsieur, nous sommes d'une province éloignée. Mon pere jouissoit de cinq ou six mille livres de rente, en faisant valoir lui-même son bien. Ma mere, en mourant, ne lui avoit laissé qu'un fils âgé de vingt ans, & moi qui n'en avois que six. Mon frere vint à Paris, s'introduisit chez de riches Financiers qui le prirent en amitié & l'employerent.

ALCIMON, *au Chevalier.*

Elle a un son de voix intéressant.

HENRIETTE.

Au bout de quelques années, il écrivit à mon pere que ses protecteurs offroient de l'associer à une affaire très lucrative, mais qu'il lui falloit des fonds ; mon pere qui l'aimoit tendrement, se laissa persuader de vendre tout son bien & de venir à Paris. Il aporta environ cent mille francs à mon frere qui en effet

s'intéressa si heureusement dans plusieurs affaires, qu'en moins de quatre ans il se vit riche de plus d'un million ; mais cette fortune si rapide fut détruite presque en un instant ; un homme puissant à la Cour & qu'il avoit offensé par un refus... Vous me regardez, Monsieur ? Hélas ! peut-être doutez vous de ce que je vous dis ; c'est encore un malheur attaché à l'infortune.

ALCIMON.

Je vous écoute, Mademoiselle. Eh bien, cet homme puissant ?

HENRIETTE.

L'accusa de malversations, & le poursuivit avec tant d'acharnement qu'on alloit l'arrêter, s'il n'avoit pas prevenu l'ordre par une prompte fuite hors du Royaume. Tous ses effets furent confisqués, & mon malheureux pere, qui s'étoit dépouillé de tout, se vit bientôt dans la plus extrême,

oui, Monſieur, dans la plus extrême miſere. Il revint en province ; je ſortis du couvent où j'avois été élévée ; je me défis d'une partie de mes habits, & avec ce que je retirois des petits ouvrages que je faiſois & que j'envoyois vendre, nous ſubſiſtions. La recette d'un petit bureau vint à vaquer ; une perſonne de conſidération vous écrivit en notre faveur...

ALCIMON.

Et d'où, Mademoiſelle ? De quelle ville ? De quelle province ?

HENRIETTE.

De Niort en Poitou : c'eſt notre patrie.

ALCIMON, *à part.*

O ciel ! (*Haut.*) Ce ne fut pas à moi qu'on écrivit ; il n'y a que quelques mois que je ſuis à la tête des fermes de cette province.

LE CHEVALIER, *avec vivacité.*

Si ce ne fut pas à vous, ce fut à celui

à qui vous avez ſuccedé ; il accorda l'emploi ; Mademoiſelle & ſon pere commençoient à être un peu plus à leur aiſe, & oublioient preſque leurs malheurs, lorſque des voleurs entrerent de nuit dans leur maiſon, & emporterent tout ce qui étoit dans la caiſſe. Vous voilà inſtruit, Monſieur, ſur ce vieillard, ſur ce Pere infortuné que vous voulez pourſuivre & faire traîner en priſon.

ALCIMON, *avec la plus vive émotion.*

Le pourſuivre ! le faire traîner en priſon ! ah ! je le défendrois aux dépens de ma propre vie.

LE CHEVALIER.

Que vois-je ? Vos larmes coulent ? Ne tâchez point de me les cacher ; cette ſenſibilité vous fait honneur.

SCENE DERNIERE.

LE CHEVALIER, ALCIMON, HENRIETTE, GERONTE.

LE CHEVALIER, *à Geronte qui paroit au fond du Théâtre & qui n'oſe avançer.*

APROCHEZ, aprochez, vous dis-je, & ne craignez rien ; Monſieur eſt inſtruit & très touché de vos diſgraces.

GERONTE, *ſe jettant aux genoux d'Alcimon.*

Monſieur, je me jette à vos genoux...

ALCIMON, *le relevant avec transport.*

A mes genoux ! mon pere !

GERONTE.

C'eſt vous, mon fils ! vous êtes dans l'opulence & moi dans la miſere !

ALCIMON.

Je ſuis indigne de voir le jour ! cependant je pourrois vous dire que l'homme puiſſant qui m'avoit perſécuté, ſe trouvant cinq ou ſix mois après au lit de la mort, me rendit juſtice & employa en ma faveur ce même crédit dont il m'avoit accablé. Je revins à Paris ; on me rendit ma place & mes biens ; je vous demandai à mes indignes amis ; honteux ſans doute de ne vous avoir pas retiré chez eux, ils me dirent qu'ils vous avoient inutilement cherché au moment de mon départ ; qu'ils n'avoient pû ſçavoir ce que vous étiez devenu, & qu'on leur avoit dit depuis que vous aviez ſuccombé à vos chagrins.

GERONTE.

Embraſſe moi, ingrat. Ton infortune étoit le plus grand de mes malheurs ; je te retrouve, tu es heureux ; embraſſe moi, embraſſe ta ſœur.

ALCIMON, *au Chevalier, après avoir embrassé son pere & sa sœur.*

Que ne vous dois-je point, Monsieur ! Permettez moi de vous offrir sa main avec la moitié de mon bien.

LE CHEVALIER.

Je n'abuserai point de la reconnoissance que vous croyez me devoir, pour engager Mademoiselle à un mariage qui seroit peut-être contre son inclination.

GERONTE.

Ah, Monsieur, je vous ai dit quelles étoient ses attentions, ses soins, sa tendresse, & tout ce qu'elle faisoit pour un pere accablé par l'age & l'infortune ; je ne doute point que la sympathie n'ait déjà lié deux cœurs aussi vertueux que le vôtre & le sien.

(*Il prend la main du Chevalier & celle de sa fille, & les met l'une dans l'autre.*)

FIN.

DANS *quelques réflexions sur cette petite Comédie*, Mercure de France, Septembre 1761, pag. 200, *j'ai vu qu'on avoit eu la bonté d'observer que mon Financier, comme la plûpart des hommes, a le cœur moins gâté que l'esprit; que son peu de compassion pour les malheureux, n'est point une disposition naturelle de son ame à la dureté, mais un vice en quelque sorte de son état, & qu'on acquiert assez ordinairement avec l'opulence; que d'ailleurs, dans toute la Piece, il ne dit & ne fait rien qui désigne un méchant ou malhonnête-homme, & qu'ainsi la nature doit agir aussi puissamment sur lui que sur tout autre, lorsqu'il reconnoît son pere. Cette observation repond à la critique d'un Journaliste, qui, dans un extrait très-infidelle à tous égards, dit que tout-à-coup, au denouement, je fais de mon Financier un très-honnête-homme, après lui avoir donné, pendant toute la Piece, un caractere très oposé. S'il y a quelque merite dans cette petite Comédie, j'ose dire qu'il consiste principalement dans la vraisemblance des choses, & dans la vérité & la vraisemblance des caracteres.*

EXTRAITS
DE QUELQUES
COMÉDIES.

EXTRAIT
DE PANDORE.

J'ÉTOIS très-jeune, quand je fis cette petite Comédie. Elle eut plusieurs représentations, & fut toujours assez aplaudie, parce que mon âge & un militaire méritoient beaucoup d'indulgence.

La Scene est dans un Sallon de l'apartement de Vénus, dans l'Isle de Lemnos. Elle ouvre par ces deux fameux fils de Japet, Promethée & Epimethée.

PROMETHÉE.

Que fais-tu depuis quatre jours dans cette Isle de Lemnos ? Tu as de grandes conférences avec Vulcain ; tâches-tu de captiver la bienveillance du mari, pour te ménager une aventure avec la femme ? Serois-tu amoureux de Vénus ? Je te surprens encore dans son apartement...

EPIMETHÉE.

Moi, amoureux de Vénus ? Je ſuis en vérité trop las des Dieux & de leur commerce, pour m'y attacher encore par une intrigue avec une Déeſſe.

PROMETHÉE.

Eh, que t'ont-ils fait ?

EPIMETHÉE.

Ils m'ennuyent.

PROMETHÉE.

Ma foi, ils m'ennuyent bien auſſi !

EPIMETHÉE.

Pourquoi donc es-tu toujours avec eux ?

PROMETHÉE.

Leur grandeur me flate, & je ne m'aperçois qu'ils m'ont ennuyé, que lorſque ma vanité n'eſt plus occupée de leur préſence. A l'égard des Déeſſes, elles ſe raprochent tant de l'humanité, qu'il ſeroit malhonnête de n'en pas profiter.

Après quelques autres traits ſur la Cour céleſte, Epimethée dit à ſon frere qu'il va ſe marier.

PROMETHÉE.

Et en conséquence, tu viens voir Vulcain ? Cela est dans l'ordre ; tu lui dois la premiere civilité.

EPIMETHÉE.

Je t'assure que ma femme n'aura pas eu la moindre idée de l'amour.

PROMETHÉE.

J'entends ; on l'a mise presqu'en naissant dans le Temple de Vesta ? Eh, mon cher frere, l'ombre des autels & la retraite où l'on a élevée une jeune personne, la dérobent-elle aux mouvemens de son cœur ? Non ; rempli de desirs, son jeune cœur cherche partout des objets qui les lui expliquent, & jusqu'aux peintures dont on orne les Temples, l'instruisent ; elle voit dans un tableau la naissance du monde ; l'Amour voltige au milieu du cahos qui commence à se débrouiller ; son flambeau anime tout, allie tout ; dans un coin du tableau, un mortel & une

mortelle ſe donnent la main ; la flamme du divin flambeau brille dans les regards qu'ils ſe jettent : ma foi, la jeune prêtreſſe médite & commente amoureuſement ſur cette union, & ne penſe gueres aux hymnes qu'elle chante à la gloire de Veſta... Mais, voyons, quelle eſt la jeune fille que tu épouſes ?

EPIMETHÉE.

Elle n'eſt point fille.

PROMETHÉE.

Quoi, c'eſt une veuve ?

EPIMETHÉE.

Non ; elle n'a jamais été mariée.

PROMETHÉE.

Comment ? Elle n'a jamais été mariée, & elle n'eſt point fille ? Eh, mais, tu ne dois pas avoir eu grande peine à la trouver ; il y en a beaucoup comme cela.

EPIMETHÉE.

Songe donc que je t'ai dit qu'elle n'a jamais eu la moindre idée de l'amour.

PROMETHÉE.

Cela ce peut ; ſouvent, on ne l'atend pas, pour faire connoiſſance avec le plaiſir.

EPIMETHÉE.

En un mot, Vulcain a bien voulu faire pour moi une Statue que Jupiter animera & que j'épouſerai ; comme ſon cœur ſera tout neuf, il me ſera aiſé de le former & de l'éloigner de ce maudit train de coqueterie que l'éducation & l'exemple des meres. . .

PROMETHÉE.

Eh, mon ami, le deſir de plaire, & parconſéquent la coqueterie, ſont dans le cœur d'une femme un ſentiment inné, & que rien ne peut y détruire. . . Mais, j'aperçois Jupiter avec Vénus & Vulcain ; éloignons nous.

EPIMETHÉE.

Tu as raiſon ; car Jupiter ne t'aime pas.

PROMETHÉE.

Je le ſçais.

EPIMETHÉE.

Tu as, dit-il, de l'eſprit, mais...

PROMETHÉE.

Mais, il n'aime pas l'eſprit, & en effet il doit ſouhaiter qu'on ſoit un peu bête.

Ils s'éloignent.

Vénus ſe met à ſa toilette. Vulcain ſe plaint à Jupiter & fait un détail aſſez étendu de la maniere dont cette Déeſſe partage ſes momens ; elle ne lui répond que d'un ton doux, par quelques plaiſanteries, & s'en va, en ſe regardant encore au miroir, & en diſant, Adieu, petit mari ; tu ne parviendras pas aujourd'hui à me fâcher ; je me trouve trop jolie.

JUPITER, *ſeul avec Vulcain.*

Serez vous donc toujours en querelle avec votre femme ?

VULCAIN.

Non ; je prends mon parti.

Deux Ciclopes aportent une Statue.

Faites moi le plaiſir de regarder cette Statue.

JUPITER.

Elle eſt très belle.

VULCAIN.

Ne ſeroit-ce pas dommage de ne lui pas donner la vie ? Vous la donnez tous les jours à tant de créatures ſi vilaines.

JUPITER.

Je l'animerai volontiers.

VULCAIN.

Je l'avois faite pour Epimethée, mais je la garde pour moi, & je vous prie de trouver bon que je l'épouſe.

JUPITER.

Je ne ſouffrirai point que vous vous ſépariez de Vénus.

VULCAIN.

Mais. . .

JUPITER.

Mais, mon fils, dans le rang où nous ſommes, convient-il que nous

ſoyons ſenſibles aux infidelités de nos femmes ?

VULCAIN.

Quoi, parce que nous ſommes des dieux, il doit nous être indifférent qu'elles nous faſſent...

JUPITER.

Très indifférent, & je rends, dans cet inſtant même, un décret par lequel cette indifférence ſera déſormais regardée comme une des prérogatives de la grandeur & d'un rang diſtingué. A l'égard de cette Statue, écoutez-moi ; Promethée eſt une eſpece d'eſprit fort qui s'eſt aviſé d'étudier la nature, & de faire part de ſes reflexions aux hommes ; la plûpart négligent aujourd'hui nos autels, & s'ils penſent encore à nous, ce n'eſt ſouvent que pour cenſurer notre conduite ; j'ai reſolu de les punir, & pour rendre leur châtiment plus ſenſible à l'audacieux Promethée, c'eſt dans ſa famille même que je veux choiſir le

ministre de ma vengeance ; son frere Epimethée épousera donc cette Statue que je vais animer, & à qui tous les dieux feront des présens ; le mien sera une boëte fatale ou seront renfermez tous les maux.

(*En s'en allant, il touche de son sceptre la Statue qui s'anime & avec qui Vulcain reste seul. Il faut se la figurer dans un âge nubile & avec des idées que les objets font moins naître qu'ils ne les reveillent. Elle marque un grand étonnement à la vue du ciel, des jardins & des autres objets qui s'offrent à ses yeux. Ensuite elle considere toute sa personne avec beaucoup d'atention.*)

PANDORE.

Où suis-je ? . . D'où viens-je ? . . Et qui m'a mise ici ?

(*Elle se trouve auprès de la toilette de Venus, & se contemple dans la glace.*)

VULCAIN, *à part.*

Déja au miroir !

PANDORE, *continuant de se regarder.*

Cela s'aproche, & cela s'éloigne comme moi ! . . . .

VULCAIN, *à part.*

Elle ne le quitera plus. . . Paroiſſons.

(Au bruit qu'il fait, elle ſe détourne & marque quelque frayeur, en le voyant.)

Ne craignez pas ; c'eſt moi qui vous ai donné la naiſſance. . . . .

PANDORE.

Ah ! . . & l'avez auſſi donnée à ce que je vois là ?

VULCAIN.

Ce que vous voyez là, eſt votre reſſemblance, votre image.

PANDORE, *d'un air ſatisfait.*

Ma reſſemblance ?

VULCAIN.

Oui.

PANDORE.

Je le ſoupçonnois.

(Se regardant avec la plus grande complaiſance.

Comment . . . en vérité . . . je ſuis belle . . . mais très belle. Vous devez avoir bien du plaiſir à me regarder ? Ah ! que je m'aime !

VULCAIN.

Fort bien ; mais il me ſemble que je mérite auſſi que vous me regardiez un peu , & que ma figure eſt aſſez gracieuſe. . .

PANDORE, *ingénuement.*

Oh non.

VULCAIN.

Oh non ? (*A part.*) La petite impertinente ! mortifions là. (*Haut.*) Nous ne ſommes pas les ſeuls ſur la terre , & il y en a d'autres. . .

PANDORE, *vivement.*

Ah ! allons vite chercher ces autres ; je veux qu'ils me voyent.

VULCAIN.

VULCAIN.

N'ayez point tant d'empreſſement, vous ne leur plairez pas.

PANDORE.

Et pourquoi ?

VULCAIN.

Parce que, pour plaire, il faut être comme je ſuis.

PANDORE.

Comme vous êtes ? Vous plaiſantez.

VULCAIN.

Vous verrez que je ne plaiſante point.

PANDORE.

Quoi, mes yeux ne ſont pas plus beaux que les vôtres ?

VULCAIN.

Non.

PANDORE.

Votre bouche eſt plus agréable que la mienne ?

VULCAIN.

Oui.

PANDORE.

Et votre gros nez ?

VULCAIN.

Et mon gros nez.

PANDORE.

Pourquoi ne m'avoir donc pas faite comme vous êtes ?

VULCAIN.

Vous devez être contente ; vous vous plairez à vous même.

PANDORE.

Mais, puiſqu'il y en a d'autres, aparemment qu'on ſe cherche, qu'on vit enſemble, que par conſéquent on déſire réciproquement de ſe plaire, & que de ce déſir, il naît certaines unions, certains plaiſirs. . .

VULCAIN.

Vous pourez peut-être vous en procurer, en tachant de vous faire aimer par votre bon caractere.

PANDORE.

Oh, je prétends que ce ſoit aux

autres à tâcher de ſe faire aimer de moi.

VULCAIN, *à part.*

Ma foi, l'orgueil & la coqueterie naiſſent avec toutes ; cela me raccommode preſque avec ma femme.

(Elle examine tout ce qui eſt ſur la toilette de Venus, des rubans, des éventails, des fleurs, des bagues, des braſſelets, des peignes &c.)

PANDORE.

Plus je conſidere toutes ces choſes-là, plus il me ſemble qu'elles ne ſont point à votre uſage, & qu'il ſeroit même ridicule de les voir dans de groſſes mains comme les vôtres ; cela doit m'apartenir.

(Elle met quelques fleurs dans ſes cheveux, en ſe regardant au miroir.)

Cela fait fort bien !

(Elle aperçoit un petit vaſe de rouge.)

Vous êtes vous servi de cette couleur pour former celle que j'ai sur les joues ?.. S'il y en avoit davantage, je crois que je serois encore mieux.

(*Elle se met du rouge.*)

VULCAIN, *à part.*

Ah, nature, nature ! vas, je t'abandonne volontiers à qui voudra te prendre.

Promethée & Epimethée viennent voir si la Statue est animée. Pandore marque une agréable surprise à la vue de Promethée, & fait connoître, par ses réponses ingenues, qu'il lui plaît beaucoup ; de son côté, il la trouve charmante, sans cependant vouloir accepter la proposition que Vulcain lui fait de l'épouser ; Epimethée consent de tout son cœur à la prendre pour sa femme ; mais elle se défend de l'être ; elle le trouve trop laid. Vénus qui est instruite

des desseins de Jupiter, vient pour les apuyer; elle dit à Vulcain, à Promethée & à Epimethée, de s'éloigner un moment, & lorsqu'elle est seule avec Pandore, elle lui fait une description plaisante du mariage & de la façon dont un mari & une femme vivent ordinairement ensemble; Pandore qui, comme toutes les jeunes filles, s'en est formé une idée charmante, est très étonnée & lui fait quelques objections naïves; enfin elle se laisse persuader, & consent à épouser Epimethée. Il revient avec Vulcain & Promethée; Vénus lui présente la main de Pandore & les unit. Momus arrive & declare qu'il a des presens à faire, de la part des Dieux, à la nouvelle mariée, & des ordres de Jupiter à lui communiquer en secret; il reste seul avec elle.)

MOMUS.

Junon vous donne la fierté, & Minerve, la prudence.

PANDORE.

Quels triſtes preſens de nôce !

MOMUS.

Vénus vous donne cet air piquant qui charme tous les cœurs.

PANDORE.

Ah, Vénus ! où eſt-elle que je l'embraſſe !

MOMUS.

Apollon vous accorde le privilege d'aſſembler chez vous des Poëtes, des Philoſophes, & d'y tenir bureau d'eſprit.

PANDORE, *avec dédain.*

Qu'il garde, ſon privilege.

MOMUS.

Prenez, prenez ; on n'eſt pas toujours jeune. Pour moi, je vous donne l'art de fournir à la converſation, la médiſance.

(*Lui montrant une boëte.*)

Mais, voici le grand present ; il vient de Jupiter.

PANDORE.

Voyons.

MOMUS.

De ce Dieu qui d'un seul regard fait trembler le ciel & la terre.

PANDORE.

Donnez donc ; vous m'impatientez.

MOMUS, *en s'en allant.*

Prenez cette boëte, mais ne l'ouvrez pas ; Jupiter le défend.

PANDORE, *seule.*

Tous les mouvemens que peut inspirer la plus vive curiosité remplissent ce monologue. Enfin Pandore, après avoir bien combattu, ouvre la boëte fatale ; le tonnerre gronde, & plusieurs Acteurs bizarrement habillez, figurent les maux dans le fond du Théâtre. L'Espérance vient ensuite, & chante :

Mortels accourez tous ;
Célébrez ma puiſſance ,
C'eſt de moi , c'eſt de l'eſpérance
Que naiſſent vos biens les plus doux.
Mon pouvoir ſemble ne s'étendre
Qu'à donner des deſirs :
Ce ſont de vrais plaiſirs ,
Puiſqu'ils en font attendre.
Mortels &c.

Les illuſions & les chimeres , diverſement repréſentées , forment le ballet.



EXTRAIT

DE LA VEUVE A LA MODE,

Comédie en trois Actes, représentée, pour la premiere fois, le 26 Mars 1726.

CETTE Piece étoit assez bien intriguée & assez bien conduite; cependant, si on la redonnoit aujourd'hui, je crois qu'elle n'auroit pas de succès; elle en eut beaucoup dans ce temps-là, parce qu'on crut y reconnoître deux personnes qui étoient alors fort à la mode, & auxquelles certainement je n'avois pas pensé.

ACTE PREMIER.

Eliante est une jeune veuve; Damon est son cousin; Dorante, leur oncle, veut les marier ensemble; mais quoiqu'ils ressentent assez d'amour l'un pour

l'autre, ils chériſſent encore plus leur liberté, & ſont abſolument éloignez de toute idée de mariage.

ELIANTE, *à Dorante.*

Nous marier enſemble ! vous ennuyez-vous, mon oncle, de nous voir unis ?

DORANTE.

Quoi, vous marier enſemble, c'eſt vouloir vous brouiller ? ne vous aimez vous pas ?

DAMON.

Ma couſine me plaît beaucoup ; ſon idée m'eſt toujours plus chere que celle de toute autre ; mais comme toutes les jolies femmes ſe reſſemblent en quelque choſe, j'amuſe indifferemment avec tout ce que je trouve d'aimable, le fond de tendreſſe que j'ai pour elle.

DORANTE.

Eh bien, voilà un amour commené dont les liens ſe reſſerreront encore car ceux du mariage.

ELIANTE.

Au contraire, il gateroit tout. Nous nous aimons, ſans trop croire nous aimer ; nous nous cherchons, ſans preſque y penſer ; ſans y avoir peut-être jamais reflechi, nos petits intérêts, nos amis, nos plaiſirs ſont les mêmes. Si nous étions mariez enſemble, nous nous aperçevrions bientôt de cette reſſemblance qui ſe rencontre dans tout ce que nous faiſons ; elle nous deviendroit peu à peu à charge ; chacun de ſon côté la traiteroit de jalouſie, de défiance ; nous ſentirions une gêne, un embarras réciproque ; les inégalitez, les inconſtances, qui ne ſont rien entre les amans, parce qu'ils n'y ſont expoſez qu'autant qu'ils le veulent bien, deviennent mauvaiſes humeurs, dégouts entre deux perſonnes qu'un lien fatal aſſujettit à vivre enſemble.

DAMON, *lui baiſant la main avec tranſport.*

Que cela eſt bien penſé, ma chere couſine ! je vous aime, je vous adore ; ne craignez point ; non, je ne vous épouſerai jamais.

DORANTE.

En vérité, ma niéce, ne rougiſſez vous pas d'afficher ce caractere de coquette...

ELIANTE.

Il y a une grande difference entre une coquette & moi, Monſieur. Une coquette étudie toutes ſes manieres ; les miennes ſont naturelles. Elle tâche d'attirer beaucoup de monde chez elle, parce qu'elle croit que ce nombreux cortege la fait briller ; je ne veux, moi, que quelques amis choiſis. Une coquette cherche à plaire ; je ne cherche que ce qui me plaît ; en ſortant d'une maiſon, elle ſe demande, ai-je plû ; pour moi, ſi l'on m'a plû, je ſuis

contente ; le plaisir des autres n'étoit pas mon affaire.

Dorante, qui veut absolument ce mariage, leur déclare que s'ils ne consentent pas à se donner la main dès ce jour même, il les deshéritera, épousera la jeune Dorimene & lui assurera tout son bien. Ils sont très alarmez de cette menace, & dès qu'il est sorti, ils cherchent quelque expédient par lequel, sans être obligez de s'épouser, ils ne soyent pas exposez à perdre sa succession. Damon dit à Eliante qu'il se flâte que Dorimene a du goût pour lui, qu'il va être plus assidu que jamais auprès d'elle, & qu'il espere qu'il l'engagera à refuser la main de leur Oncle. Eliante n'aprouve pas ce moyen, & se charge d'en trouver quelque autre pour détourner le coup dont ils sont menacez. Comme la Scene suivante, entr'elle & Marton, sa femme de chambre, acheve de préparer l'intrigue, je vais la raporter en entier.

ELIANTE.

Damon aime Dorimene, & l'aime plus qu'il ne croit.

MARTON.

Ma foi, Madame, il n'a jamais eu, & n'aura jamais que ces petites fantaisies de cœur & de vanité qu'il me semble que vous vous passez assez réciproquement l'un à l'autre.

ELIANTE.

Il est vrai que jusqu'à présent je ne lui avois point vû d'attachement serieux; il étoit le premier à me parler de la nouvelle conquête qu'il entreprenoit; il me contoit les progrès qu'il faisoit, & souvent même j'étois obligée de lui imposer silence sur les détails, plus ou moins avantageux, qu'il vouloit me faire des charmes qu'on lui prodiguoit; mais les appas naissans de Dorimene l'ont véritablement frapé; ce n'est pas par lui que j'ai apris ses empressemens auprès

d'elle ; l'autre jour, quand il vint à Verſailles, & que je lui en parlai, il rougit & n'entra que foiblement dans les plaiſanteries que je faiſois...

MARTON.

Quoi, Madame, ſeriez vous jaloufe?

ELIANTE.

Non ; mais je ne veux pas qu'une autre ait dans ſon cœur la préférence que j'y ai toujours eue. Écoute ; tu ſçais que je ſuis allée la nuit derniere au bal, déguiſée en homme ; Dorimene y étoit ; elle ne m'avoit jamais vue ; j'ai joué auprès d'elle le rôle d'un jeune amant, & je ſuis ſure que ma figure, mon air tendre, vif, empreſſé, ont fait beaucoup d'impreſſion ſur ſon jeune cœur. Il faut que tu ailles la voir ſous mon nom ; que tu lui diſes que tu aimes le jeune homme qui lui a parlé cette nuit ſi longtems au bal ; que tu crois qu'il te trahit

pour elle ; que tu veux t'en éclaircir ; que tu l'as envoyé chercher de ſa part...

MARTON.

De la part de Dorimene ?

ELIANTE.

Oui. J'arriverai...

MARTON.

Quoi, vous viendrez déguiſée en cavalier ?

ELIANTE.

Sans doute, & lorſque je ſerai entre vous deux, je te dirai naturellement qu'elle t'a enlevé mon cœur : le ſacrifice d'une perſonne jolie, tu l'es, avance bien les affaires d'un amant qui ne déplaît pas : tu m'accableras de reproches ; tu paroitras déſeſperée ; il ſera même bon que tu verſes quelques larmes...

MARTON.

Vous plaiſantez ? Quoi, vous voulez que je pleure ?

ELIANTE.

Je ne plaisante point ; il le faut.

MARTON.

Mais, à quoi aboutira tout cela ?

ELIANTE.

D'abord, à me divertir en tournant la tête de cette petite provinciale par tout l'amour que je lui inspirerai pour moi ; ensuite, à l'engager de brusquer mon oncle lorsqu'il lui proposera de l'épouser, & enfin à mortifier la petite vanité de Damon par la façon dont elle le traitera. Mais, nous n'avons pas de temps à perdre ; allons, allons vite chez moi nous déguiser.

Il faut observer que Dorante a logé Dorimene chez lui ; qu'Eliante n'y demeure point, & qu'elle est même presque toujours à Versailles.

ACTE SECOND.

Dorimene ouvre la Scene avec Lisette, sa suivante ; elle lui dit que Dorante veut l'épouser, si Damon & Eliante ne consentent pas à se marier ensemble. Lisette lui demande si elle pourra se resoudre à en épouser un autre que Valere, après toutes les promesses qu'elle lui a faites de n'être jamais qu'à lui. Dorimene lui répond d'une maniere à la faire douter de sa constance, & enfin elle lui avoue qu'un jeune homme charmant, qu'elle a vu la nuit derniere au bal, est un rival bien redoutable pour Valere. Marton arrive, & est annoncée sous le nom d'Eliante. Après quelques complimens, tels qu'on en fait dans une premiere visite, elle entre en explication, en poussant un profond soupir, & en continuant de grimaçer les tons, les airs & le jargon d'une femme de qualité.

MARTON, *sous le nom d'Eliante.*

Je venois de perdre mon mari, & j'étois dans toutes les ombres de mon grand deuil, lorsqu'une de mes amies amena chez moi un jeune homme de ses parens. Qu'il étoit aimable ! Quelle vue pour un cœur d'autant plus facile à attaquer, que toujours délicat sur les bienséances, il ne s'entretenoit depuis huit jours que d'idées lugubres ! Ce jeune homme revint le lendemain, & me dit qu'il m'aimoit ; je lui repondis que je l'aimois bien aussi... Vous riez, Mademoiselle ?

DORIMENE.

Madame...

ELIANTE.

Vous venez de province ; mais lorsque vous aurez passé quelque temps à Paris, & dans le grand monde, vous verrez qu'une femme de qualité, quand elle aime, a trop de délicatesse pour disputer le terrein pied-à-pied, comme une petite bourgeoise.

DORIMENE.

Je ne comprends pas cette délicateſſe-là.

MARTON.

Elle eſt cependant fort naturelle. Une femme qui craindroit que ſon amant ne la vît à ſa toilette, & qui ne lui inſpireroit de l'amour que par des appas empruntez, devroit-elle tirer vanité de ſa conquête ?

DORIMENE.

Non.

MARTON.

Par la même raiſon, il me ſemble que les petits refus, les obſtacles & les difficultez dont s'irrite la paſſion d'un amant, étant des choſes auſſi étrangeres à notre perſonne que le blanc & le rouge, on ne peut gueres s'enorgueillir d'un cœur qu'elles nous conſervent ; mais lorſque nous ſçavons que notre facilité peut faire tomber ce cœur dans l'indolence & l'aſſoupiſſement, vouloir lui prêter

cette arme contre nous pour se l'assujettir avec encore plus de gloire, voilà la délicatesse d'une femme fiere, sure de son mérite, & qui ne veut rien devoir à l'art & à ces petits manéges qu'on reproche à notre sexe.

Comme je n'ai raporté quelques endroits de cette Piéce, que pour en faire connoître l'intrigue, je passerai succintement sur le reste. La fausse Eliante reproche à Dorimene qu'elle lui a enlevé ce jeune amant avec qui elle vivoit depuis six mois dans l'union la plus tendre; Dorimene se défend d'avoir fait cette conquête dont, au fond du cœur, elle est bien flatée. La véritable Eliante arrive, déguisée en Cavalier, & se jette aux genoux de Dorimene, avec toute la vivacité, les transports & les airs d'un petit maître amoureux. La fausse Eliante sort d'un cabinet où elle s'étoit cachée, & s'en va, après avoir joué, d'une façon plaisante, le rôle d'une amante désesperée. Dori-

mene, ſeule avec le faux Chevalier, ne lui opoſe qu'une foible réſiſtance, capitule & ſe rend; il exige qu'elle traitera Damon avec la plus froide indifference, & ſurtout qu'elle n'acceptera point la main de Dorante. Damon arrive; il eſt fort déconcerté en voyant un jeune homme aux genoux de Dorimene, & qui lui baiſe la main; il fait quelques plaiſanteries; elle y répond avec dédain, & ſort, en diſant tout bas au faux Chevalier, je vous atends ce ſoir. La Scene ſuivante parut très agréablement traitée; Eliante enfonce ſon chapeau, contrefait ſa voix, & comme le jour commence à baiſſer, Damon ne la reconnoit pas. Dans la converſation qu'ils ont enſemble, ils ſe donnent reciproquement ſujet d'être très piquez l'un contre l'autre, & d'avoir par conſéquent plus d'éloignement que jamais pour le mariage auquel leur oncle veut les contraindre. Cet Acte finit par l'inquiétude,

la jalousie & la curiosité de Damon, qui n'ayant pas reconnu Eliante, & la prenant toujours pour un rival, la fait suivre par son valet, Pasquin.

ACTE TROISIEME

Pasquin vient raporter à Damon qu ce jeune homme est allé tout de suite chez Eliante ; qu'il a demandé à la Fleur, un des domestiques d'Eliante, qui étoit ce jeune homme ; que la Fleur à souri malignement, sans lui répondre ; qu'ayant regardé un moment par le trou de la serrure, il a vû ce jeune homme, assis devant le feu, qui ôtoit la bourse de ses cheveux, son habit, & qui se mettoit en robbe de chambre, & qu'ainsi il faut croire, pour l'honneur de Madame Eliante, qu'elle est mariée secretement. Lisette qui avoit aussi suivi le faux Chevalier, par ordre de Dorimene, a mieux découvert la vérité ; elle aprend a sa maitresse qu'il n'est autre qu'Eliante elle-

même, & que la prétendue Eliante est Marton, sa suivante. Dorimene, piquée du tour qu'Eliante vient de lui jouer, cherche à s'en vanger, & comme elle sçait l'éloignement qu'ont Eliante & Damon pour le mariage, elle croit qu'elle ne peut mieux les punir qu'en les mariant ensemble; elle persuade donc à Damon qu'Eliante est marié secretement depuis six mois, & elle fait accroire la même chose à Eliante sur le compte de Damon; tous les deux donnent si bien dans le piége, que lorsque Dorante vient avec leur contrat de mariage, & en les menaçant encore de les deshériter, s'ils ne veulent pas le signer, ils témoignent qu'ils sont prêts à lui obéir, & le signent, persuadez l'un & l'autre qu'il sera nul par un premier engagement; mais comme ce premier engagement n'est pas réel, ils sont obligez de s'en tenir à leur signature. Dorante est si content du succès qu'a eu la petite supercherie de Dorimene,

Dorimene, qu'il consent à son mariage avec Valere.

J'étois à mon Régiment, quand les Comédiens jouerent cette piece ; ils y joignirent un Divertissement & un Vaudeville qui n'étoient point de moi, & qui furent fort aplaudis.

LE CONTRASTE DE L'AMOUR ET DE L'HIMEN,

Comédie en trois Actes, représentée pour la premiere fois, par les Comédiens Italiens, le 7 Mars 1727.

J'ÉTOIS à la campagne ; j'y fis cette Comédie en quatre ou cinq jours ; nous la jouames en société ; le manuscrit resta entre les mains d'une des Dames qui y avoit joué ; je fus fort étonné, cinq ou six mois après, étant à Strasbourg, d'aprendre par le Mercure du mois d'Avril 1727, que cette

piece venoit d'être repréſentée à Paris par les Comédiens Italiens, & qu'elle avoit eu une aparence de ſuccès. Comme je ne me ſuis du tout point ſoucié d'en retrouver le manuſcrit, je ne puis pas en donner l'Extrait. Il en eſt parlé très au long, & avec plus d'éloges qu'elle n'en méritoit, dans le Mercure du mois d'Avril 1727.

LE PHILOSOPHE DUPE DE L'AMOUR.

JE ne ſçais pas pourquoi on a mis cette Comédie ſous mon nom; elle eſt de M. Deſſaudrais Sebire; il eſt vrai qu'il m'en parla avant que de l'avoir entierement achevée, & que je jettai ſur le papier quelques idées dont il s'eſt ſervi dans la cinquieme Scene, entre Lucinde & le Docteur; voilà toute la part que j'ai à cette piece.

LE
GRAZIE,
COMEDIA
IN UN' ATTO,

Del Signor DI SAINTFOIX,

*Tradotta dal Francese dalla Signora Contessa di C*****

CETTE traduction est d'une jeune Dame qui joint à la figure la plus aimable, tous les talens, toute la délicatesse & le goût que peuvent donner la nature & l'éducation. Depuis quelque temps, elle aprenoit l'Italien; c'est pour se perfectionner dans cette Langue, qu'elle s'est amusée à traduire ma Comédie * des Graces.

* Imprimée dans le premier Volume.



PERSONAGGI.

AMORE.

MERCURIO.

EUFROSINA.

CIANA.

AGLAE.

VENERE.

GIUOCHI E RISI.

La Scena è in un bosco consagrato a Diana.



LE GRAZIE,

COMEDIA.

SCENA PRIMA.

MERCURIO, AMORE

MERCURIO.



More?

AMORE.

Mercurio?

MERCURIO.

Senti; deggio parlarti.

AMORE.

Chi l'impedifce?

MERCURIO.

Ma, ſe non vuoi aſcoltar quel che devo dirti, è inutile ch'io parli.

AMORE.

Ma, ſe nulla far voglio di tutto ciò che mi dirai, è inutile ch'io t'aſcolti

MERCURIO.

Sei pur ſingolare!

AMORE.

Sei pure importuno!

MERCURIO.

Giove t'hà bandito dal Cielo...

AMORE.

Per mia buona fortuna.

MERCURIO.

T'hà privato degli onori e de' vantaggi della Divinità...

AMORE.

Non me ne curo.

MERCURIO.

Eccoti ridotto alla condizione umana...

AMORE.

Questa hà i suoi piaceri.

MERCURIO.

Obbligato a viver con gli uomini...

AMORE.

Vivo unicamente colle Donne.

MERCURIO.

Che ? vuoi tu sempre ?..

AMORE.

Vedi bene questo Recinto ? Spero cominciarvi oggi un ritiro d'un' ò due mesi, con una ventina di vezzozissime fanciulle, che vi sono rinchiuse : credi tù che mi annoierò ?

MERCURIO.

Nò. Ma credi tu che Diana, a cui tali giovanette sono consagrate, sarà contenta...

AMORE.

Che m'importa ?

MERCURIO.

Pensa dunque...

AMORE.

Oh! Penſa tù pure che i conſigli m'han ſempre diſpiacciuto.

MERCURIO.

Se non foſſi tuo amico. . .

AMORE.

Per eſſer mio amico, fà di meſtieri intereſſarſi a' miei piaceri, e non a' miei affari. Voglio narrarti una mia avventura.

MERCURIO.

Che libertino!

AMORE.

Dormivo jeri all' ombra di queſt' albero, allorchè, non sò da qual rumore riſcoſſo, m'avviddi di trè giovanette, che guattandomi di tempo in tempo, ſotto preteſto di coglier fiori, s'avvicinavano pian piano; *non ci muoviamo, non le intimidiamo*, diſſi frà di me; *laſciamo le venir*. Ed in fatti fingendo ſempre di dormire, ed aven-

do gli occhi socchiusi, le viddi a passi timidi & sospesi, e, per così dire, respirando appena, accostarsi verso di me, aggirarmisi d'intorno, e con occhio piu che curioso esaminarmi. La curiosità quanto piu si fomenta, tanto piu suole aumentarsi, e specialmente nelle giovanette. Queste a poco a poco rendeansi piu baldanzose; l'una comminciava già a trastullarsi colle annelle de' miei capilli; l'altra mi ricopriva di fiori, e la terza stendendo dolcemente la sua delicata mano sul mio cuore, parea prender piacere nel sentirlo palpitare....

MERCURIO.

Ti piacevano tutti questi scherzetti?

AMORE.

Molto. Ma un muovimento ed un sospiro che non potei ritenere, le fecero fuggire, o piu tosto volare in questo recinto, ed in vano mi posi ad inseguirle.

MERCURIO.

Non ne potesti prendere una.

AMORE.

Nò ; ed indarno parlai , insistetti , e scongiurai che mai non vollero aprir questa maledetta porta la quale avean chiusa fuggendo.

MERCURIO.

Se tù non fossi stato privo delle prerogative della divinità , questa maledetta porta non t'avrebbe arrestato ; ed in fine nel loro appartamento avresti potuto...

AMORE.

Ohibò , ohibò ! la facilità a divenir felice , spesso impedisce il piacere d'esserlo perfettamente. In oltre , il trionfo d'un Dio non è egli sempre avvelenato dall' idea che forse alla sola vanità , all' ambizione , ed al di lui rango una bella unicamente sacrifica ? Laddove un semplice mortale (e tal vuo' parer sempre amando) gode il

dolce e ſenſibil piacere d'eſſer ſicuro che'gli è il vero oggetto del cuore, e che in lui, non altro che lui ſi cerca. Ecco il Nettare, eccò l'Ambroſia, che l'amor proprio per l'umanità compone, e che mai non può offrire ai Numi.

MERCURIO.

Hò caro di vederti penſar così. E che? Tu pretendi di ragionare? Ma, dimmi di grazia, credi tù che non vi ſia un piacere ancor più luſinghiero di quello d'eſſere amato a contemplazione della propria perſona?

AMORE.

E quale?

MERCURIO.

Il piacere di far tutto per la perſonna amata allorchè ſi puole; di colmarla di gloria, di onori; e di crearle, per così dire, un nuovo eſſere, con renderla immortale. Or dunque, da te ſolo dipende il guſtare un tal

piacere. Giove m'invia a dirti che frà queste belle giovanette che ti fanno sì grato il soggiorno della terra, tu puoi scegliere, e nominargli quella che più ti piacerà, Egli è pronto a riceverla nel cielo.

AMORE.

Gli sono infinitamente obligato; e non che una, ma conosco dieci mortali bellissime, spiritose, allegre, gioconde, che occuperanno a maraviglia il lor luogo nell' olimpo, e rinuoveranno un poco quella antica corte, che, sia detto frà noi, diviene ogni giorno d'una malinconia... Le nostre Dee son d'una noja...

MERCURIO.

Ma tù dei ben pensare che non sono le tue amanti, quelle che Giove vuol collocar nel Cielo. Jeri, in un congresso dell' Olimpo, dopo una matura deliberazione, le unanimi opinioni furono, che il solo mezzo d'in-

catenare il vivo e licenziofo umore che ti fà fare ogni giorno tante ftorditerie, era il maritarti.

AMORE.

Maritarmi! maritarmi!

MERCURIO.

Uh, come gridi!

AMORE.

Come? Per farmi dunque una sì fciocca, fi infipida, sí ridicola propofizione, Giove t'invia fulla terra?

MERCURIO.

Come? In termini sì dolci, sì civili, sì onefti, rifpondi agli ordini di Giove? E pur ti dichiaro che vuol' effere ubbidito.

AMORE.

T'afficuro che non lo farà.

MERCURIO.

Tù l'iriterai ad un fegno che prenderà qualche difpiacevole rifoluzione contra di te.

AMORE.

Eh, qual peggiore diquella di maritarmi?

MERCURIO.

Credimi. . .

AMORE.

Oh! credimi tu ſteſto. Baſta l'eſſerti incaricato d'una sì impertinente propoſizione, ſenza volere ancora annojarmi co' ſciocchi tuoi conſigli.

MERCURIO.

Baſta così; mi taccio. Finalmente, che m'importa? Fa quel che vuoi. Mene vado a render conto della mia commiſſione. Addio Amore.

AMORE.

Addio.

MERCURIO *in diſparte, nell'andarſene.*

Traveſtiamoci, per iſpiar tutti i ſuoi andamenti, e procurar d'intorbidare i ſuoi piaceri.

SCENA II.

AMORE, *solo.*

MARITARMI ? Ah ! scacciamo questa stravagante idea, ed unicamente occupiamoci de' felici momenti che passerò, se posso una volta introdurmi in questo Recinto. M'è stato assicurato ch'erano venti, belle per la più parte. Qual piacere non avrò fra quest' innocente gregge, accarezzato, amato, l'oggetto di tutte le sue cure, di tutti i suoi pensieri, di tutti i suoi desiderii ! Poichè non si tratta che della prima, se posso averne una, tutte le altre son sicure. Ma, quando anche non mi facessi amare, se non da quelle tre che viddi jeri, elle sono adorabili... Sento qualche rumore dietro questa porta ! Senza dubbio son' esse. Le riflessioni della

notte le fanno qui rivenire; non escono se non per cercarmi... Andiamoci però adagio; sono ancor sì giovani, sì timide, sì poco addomesticate, che solamente nel forzarle, per così dire, a voler ciò che desiano, si può sperar di venirne à capo; una tal qual vergogna le impedirebbe d'inoltrarsi, se mi mostrassi loro ad un tratto; nascondiamoci adunque, e non ci facciam vedere che dopo avere impossibilitata la lora fuga.

SCENA III.

EUFROSINA, AGLAE, CIANA, *aprono la porta, vi rimangono un momento sospese, e dopo s'inoltrano, riguardando da tutti i lati.*

EUFROSINA.

Ho un bel guardare, non lo vedo.

CIANA.

Nè meno io.

EUFROSINA.

Ne rimango ſorpreſa.

AGLAE, *con traſporto.*

Ciò non mi ſorprende. Non gli dicemmo jeri che non volevamo aſcoltarlo ?

EUFROSINA.

È vero ; ma. . .

Ciana ritorna al fondo del Teatro ; ove rimane a riguardare da parte ad altra.

AGLAE.

Ma ecco come ſiamo noi altre fanciulle ; non ſappiamo mai quel che vogliamo. Se l'aveſſimo rincontrato quì, ſaremmo forſe, come jeri, fuggite.

EUFROSINA.

Non ſo negarlo.

AGLAE.

Perchè ci ſpiacce di non trovarlo ?

EUFROSINA.

Senti, vorrei ſuggirlo, ma vorrei che mi cercaſſe.

AGLAE.

Odi, ſono preſſo a poco dal tuo parer; ma ſento nello ſteſſo tempo, che ciò ſi contradice. Biſogna prendere un eſpediente.

EUFROSINA.

E qual eſpediente? Ci vien detto ogni giorno che gli uomini ſon sì cattivi...

AGLAE.

Aſcolta; coſtui è sì ragazzo...

EUFROSINA.

Ragazzo, quanto tù vuoi, egli hà nella fiſonomia un non sò che di sì vivo, sì maligno, sì ardito... correbbe riſchio, cred'io, chi ſi trovaſſe ſola con lui.

AGLAE.

Di che?

EUFROSINA.

Oh ! tù melo domandi , come ſe mi foſſi trovata nel caſo di ſaperlo.

AGLAE.

Nò ; ma che t'immagini ?

EUFROSINA.

M' immagino che gli uomini vogliono tutto ciò che fà d' uopo che noi altre fanciulle non vogliamo.

AGLAE.

Eh bene , baſta non volere.

EUFROSINA.

Ciò forſe non ci rieſce sì facile. I lor diſcorſi ſon sì teneri , sì appaſſionati ... ci troviamo ſenza dubbio noſtro malgrado commoſſe. Fiſſando i loro ſguardi ſopradi noi , ſene avveggono ; ſtimolano davantaggio ; ci prendono una mano , la retiriamo ; piglian l'altra ... tutto queſto , ſenti , mia cara ... in verità ... sì ... penſo che ſi ha un grand' imbarazzo... Tù ſorridi ? Forſe no'l credi ?

AGLAE, *ironicamente.*

Oh, lo credo; ma mi maraviglio nel medeſimo tempo come ſenza eſſerti trovata in un tal caſo, puoi dipinger sì ben le coſe.

EUFROSINA.

Fai pur l'aſtuta fuor di luogo, Come ſe non vi foſſero mille ſimili idee, che vengono da loro ſteſſe. Tù vuoi ſempre burlare; non ti dirò più nulla.

AGLAE.

Entrambe ci perderemmo troppo; poichè tu vedi che frà trè buone amiche come noi ſiamo, preſſo a poco della ſteſſa età, e rinchiuſe quaſi dalla culla in queſto Recinto, col ſolo communicarci l'una l'altra le noſtre rifleſſioni poſſiamo metterci al fatto sù molte piccole curioſità che ci girano per il capo. Può darſi che non ſempre la indoviniamo ben giuſto, e che ci formiamo molte chimere; ma alme-

no queste stesse chimere ci piacciono, ci dilettano, si ride, si scherza, il tempo passa...

CIANA, *accorrendo dal fondo della Scena.*

Eufrosina, lo veggo che pian piano si caccia frà gli alberi.

AGLAE.

Vien' egli ver noi?

CIANA.

Sì.

EUFROSINA.

E egli ben lungi?

CIANA.

Nò.

EUFROSINA.

Rientriamo, credetemi, rientriamo.

CIANA.

E Come! rientrare? E' a due passi, ti dico; e per l'appunto sul passaggio frà la porta e noi. E giacche sono uscita! hò caro di passeggiare.

AGLAE.

Oh! anchi'o : il tempo è sì bello.

EUFROSINA.

Ma. . .

CIANA.

Ma . . . mira, eccolo.

SCENA IV.

AMORE, EUFROSINA, AGLAE, CIANA.

AMORE.

DI grazia, belle ninfe, non mi fuggite : permettete che vi parli un ſol momento.

EUFROSINA.

Laſciateci, laſciateci ; apparteniamo a Diana.

AMORE.

In nome di queſta Dea, in nome di tutti i Dei, degnatevi aſcoltarmi.

EUFROSINA.

EUFROSINA.

Che mai potreste avere a dirci ?

AMORE.

Quando saprete lo stato mio infelice, vi rincrescerà di non avermi sin da jeri soccorso.

EUFROSINA.

Quale stato ? Qual soccorso ? Chi dunque siete ?

AMORE.

Uno sventurato giovane, dalla sua Patria lontano, fuggito dal recinto de' sacerdoti di Giove.

EUFROSINA, *con severità.*

E perchè siete fuggito dai sacerdoti di Giove ?

AMORE.

I crudeli ! ah quanto piu vi rimiro, altretanto mi sdegno contro di loro ; quando chiedeva loro cosa era una donna, con quali colori mele dipingevan tutte ! Ma, belle Ninfe, dalla maniera con cui mi fuggite, mi fareste

soſpettare che foſte anche voi ſtate allevate in una fatal prevenzione contro gli uomini? Che inumanità, di volere ſpargere un ſeme d'antipatia frà due ſeſſi che non ſono formati ſe non se per la felicità l'un dell' altro.

EUFROSINA.

Non cene curiamo, nè vogliamo conoſcere tal felicità. Conſiſte la nostra a viver tranquillamente in queſto ritiro.

AMORE.

Ah, ſe aveſte veduto ciò, che hò vedut'io!.. Son due giorni, che avendo trovato a caſo una porticella del giardino aperta, uſcii per la prima volta di mia vita dal noſtro chioſtro. Spaſſeggiava ſpenſieratamente, allorchè udii alcune voci dietro un ceſpuglio; m' avvicinai. Che divenni io! Quali termini! Quali eſpreſſioni riſuonarono al mio orecchio, ò piu toſto al mio cuore! Credei toſto ad un tal

linguaggio, che fossero due Divinità. E pure, non erano ch' un Pastorello ed una Pastorella; ma mille volte più felici in quel momento degli stessi Dei. I lor sospiri, i loro trasporti, ogni parola che pronunziavano, tutto recava a' miei sensi uno sconvolgimento, ch'io non avea mai sentito. Non avea mai veduto veruna donna; mi sentiva balzar l'anima in petto; era tutta ne' miei sguardi, infiammandosi al fuoco che respiravano. que' due teneri Amanti, godendo quasi quanto essi medesimi de' lor proprii piaceri; essa ne divorava, per così dire, gl' instanti. Ma nel medesimo tempo, una voce crudele che mi chiamava per rientrar nella mia priggione, venne ad involarmi alla mia estasti. Belle Ninfe, il mio cuore veniva d'essere rischiarato; poteva io, senza fremere, riguardar quelle mura che m' avean

per tanto tempo privato del goder della vita. Nò; inquel punto giurai di mai più rientrarvi; e precipitosamente allontanandomene, caminai il resto del giorno ed una parte della notte, finché oppresso finalmente dalla fatica, mi colcai a piè di quest' albero ove jeri mi trovaste addormentato. Ecco la mia avventura. Non avrete voi compassion di me?

EUFROSINA.

Ma, qual compassione? Che ci chiedete voi?

AMORE.

Son trè giorni che vivo di soli frutti selvaggi: hò passato due notti coricato a piè d'un' albero; le notti son sì fredde! hò estremamente sofferto.

EUFROSINA.

Lo credo bene; ma all'intorno di questa foresta vi sono molte capanne di Pastori, ove non si rifiuterà di ricovrarvi.

AMORE.

Oh Cielo ! Mi converrebbe raccontar loro il mio caso ; si farebbero forse un dovere di ricondurmi ai Sacerdoti di Giove ; credete voi , e soprattuto , or che vi hò vedute , che non volessi più tosto morir mille volte , che ritornarvi ?

EUFROSINA.

Come volete dunque voi fare ?

AMORE.

Ahimè ! se una di voi , come io lo sono , smarrita , si fosse trovata alla porta del chiostro in cui sono stato per sì lungo tempo rinchiuso , con qual' ardore , con qual piacere , a tutti gli altrui sguardi tenendola ascosa , le avrei dato un' asilo ! Qual cura n'avrei preso ! Ricuserete voi di far per me ciò ch'avrei fatto pervoi ?

EUFROSINA.

Che ! ardite proporci di ritenervi con noi, là. . . di nascosto , nel nostro Recinto ?

AMORE, *d'un' aria di ſimplicità.*

Senza dubbio.

EUFROSINA.

Eh, via, via; voi non ci penſate.

AMORE.

Come? vorreſte piu toſto laſciarmi perire?

EUFROSINA.

Come? Avete voi potuto ſperare un ſol momento...

(Álle ſue Compagne.)

Rientriamo, rientriamo.

AMORE.

Oh Dei! qual ſorte è la mia! Oh Dei! poſſibil è che a tante bellezze s'uniſcano cuori sì barbari! Andate, Crudeli, andate frà le voſtre Compagne ad applaudirvi della voſtra crudeltà, mentre io povero ſventurato giovanetto, mancando di tutto, oppreſſo dalla fatica, e molto più dal vivo dolor che mi cagiona un trattamento sì inumano, mene vado in

questa foresta ad aspettare la fine d'una vita infelice. Fra poco sentirete, che sono stato trovato in qualche grotta, gelato, morto di freddo: all'età mia, quale horribil destino!

CIANA, *intenerita.*

Eufrosina, e' mi trafigge il cuore.

AMORE, *fingendo di piangere e d'andarsene.*

Addio.

AGLAE, *ad Eufrosina nella stessa maniera.*

E se morisse di fatto.

EUFROSINA, *intenerita.*

Fermatevi... In verità, ciò che ci chiedete, è egli ragionevole?

AMORE.

In verità, è egli possibile che voi siate senza pietà?..

EUFROSINA.

Ne abbiamo forse troppo. Pensate un poco, di grazia, a qual pericolo ci esporremmo, se si venisse a disco-

prire che noi avessimo nascosto frà di noi un giovanetto?

AMORE, *con trasporto.*

Eh, chi potrà saperlo? Non sarà difficile di trovar qualche nascondiglio ove mi porrò quando vi verranno delle visite. Il resto del tempo, sempre insieme, belle Ninfe, che piacere! che contentezza! sarò d'una gioja, d'un' allegria!.. Rideremo, canteremo, ci divertiremo a mille giuocarelli!.. Vedrete che i giorni, che, frà fanciulle, vi han parso senza dubbio sin' ora molto nojosi, vi sembreranno minuti. Andiamo; l'ora è favorevole, quasi tutte le vostre compagne sono alla caccia; entrate subito; passate le prime per esaminar se qualcuno possa vedermi; io resterò alla porta, ed al segno che mi farete...

MERCURIO, *dietro il Teatro, contrafacendo la voce d'una donna.*

Eufrosina? Ciana? Aglae?

EUFROSINA.

Oh cielo ! ſiamo chiamate. È qualcuna delle noſtre compagne che ci cerca ! Fuggite preſto, fuggite ; procurate di naſcondervi nel più folto del boſco. Se foſte ſtato udito, ſaremmo perdute.

AMORE, *in diſparte nell' andarſene.*

Ah, la maledetta Ciarliera, che viene in mal punto. . . Ma finalmente non è altro, che un piccol ritardo ; e credo che poſſiamo di già contar queſte trè, come noſtre.

Eſce, riguardandole con un maligno ſorriſo, e con un' aria di ſuperiorità ; Eufroſina che hà ſorpreſo un tale ſguardo, lo ſiegue con gli occhi ; e rimane poſcia penſieroſa ſul davanti del Teatro, mentre le ſue Compagne che ſene vanno, rincontrano Mercurio, che le riconduce.

SCENA V.

MERCURIO, *sotto la figura d'un Cacciatore*, EUFROSINA, CIANA, AGLAE.

MERCURIO.

Eccolo partito, inoltriamoci. Fermatevi, belle Ninfe, fermatevi. Per allontanarlo, hò contrafatto la voce d'una delle vostre compagne. Ah! quanto giunsi a proposito al soccorso della vostra innocenza! era tempo.

AGLAE.

Era tempo? Che volete dire? È un giovanetto, che ci raccontava la sua avventura; ma a cui non avremmo certamente accordato ciò che ci chiedea.

MERCURIO.

Povere Colombe, sotto l'artiglio

dello ſparviere, di già non battevate più che d'un' ala ! Con quali ragiri, con qual deſtrezza, con quali menzogne, lo ſcellerato tentava introdurſi !

CIANA.

Menzogne ? Eh che, non è egli realmente fuggito dai Sacerdoti di Giove ?

MERCURIO.

Egli ? è un libertino che non fa altro che andar vagabondo, non avendo altra legge che i ſuoi deſiderii, che il ſuo capriccio per guida, ed il piacere per oggetto ; ſempre più vivo, che delicato ; ſempre men ſenſibile al dono, ch' avido del trionfo d'un cuore ; tanto più pericoloſo, quanto che al primo aſpetto niente ſembra più dolce, più ſommeſſo, più modeſto, e più ingenuo : ma appena viene accolto, accarezzato, ſi comincia a ſorrider con lui, che diviene ardito, temerario,

intraprendente : ſin tanto che la ſperanza l'anima , ſin tanto che gli ſi reſiſte , egli è tenero , volenteroſo , pien d'ardore. È egli felice ? Diviene un tiranno , e ben toſto un ingrato , un perfido.

AGLAE.

Come lo dipingete !

MERCURIO.

Tal qual' è, e tal qual lo proverete ; ſe diſprezzerete i miei avvertimenti.

AGLAE.

Eufroſina , tù penſi , e nulla dici ? Credi tù. . .

EUFROSINA, *riſcuotendoſi con vivacità dal ſuo profondo penſare.*

Credo, che ſu queſto furbetto non ſene potrebbe dir troppo. (*A Mercurio.*) Lo confeſſo , m'aveva intenerita ; e ſento che malgrado i voſtri conſigli avrei avuto della pena a prenderlo in ſoſpetto , ſe non ſi foſſe da per ſe ſteſſo ſcoperto.

AGLAE.

Come?

CIANA.

Che hai tù dunque notato?

EUFROSINA.

Nel lasciarci, hà lanciato sopra di noi uno sguardo, che in un' istante m' hà disvelato l' anima sua tutta intiera: fù un certo sorrider maligno, crudele, schernevole come volendo dire; *và bene; son contento; eccone già trè che non potranno fuggirmi.* Oh! non è ancora arrivato ove si crede; e quando ritonerà...

MERCURIO.

Fate a mio modo; non l'aspettate.

EUFROSINA.

Hà voluto ingannarci; gliene voglio far' una...

MERCURIO.

Guardatevi bene, è molto scaltro, e furbo. Il meglio, vi dico, è il fuggirlo.

EUFROSINA.

Non temete niente. M'immagino... Sì... Aglae, dammi la tua ghirlanda; (*A Ciana.*) E tù la tua.

AGLAE, *dando la ſua ghirlanda.*

Che ne vuoi fare?

CIANA, *dando la ſua.*

Qual' è il tuo diſegno?

EUFROSINA.

Vedrete. Naſcondetevi dietro la porta. (*A Mercurio.*) E voi dietro quel ceſpuglio.

AGLAE.

Ma ſpiegaci almeno...

EUFROSINA.

Oh! entrate dunque preſto. Non tarderà a ritornare, biſogna, che mi trovi ſola.

MERCURIO, *in diſparte.*

Naſcondiamoci, poichè lo vuole; ò più ſoſto andiamo a cercar Venere. Ella ſola può aver ancora qualche im-

pero ſovra di lui, e fargli abbandonar queſti luoghi.

AGLAE, *ad Eufroſina, dal fondo del Teatro nell' andarſene.*

Eufroſina, Egli viene, lo veggo.

SCENA VI.

EUFROSINA *ſola.*

ANDIAMO a rincontrarlo... può eſſere egli. Ancor sì giovane, e di già sì furbo! A qnella cera, a quel diſcorſo, a quel ſuono di voce, che penetra al cuore, chi direbbe, che il traditore non abbia il deſiderio di eſſer gradito ſe non per avere il piacer di ſedurre.



SCENA VII.

AMORE, EUFROSINA.

AMORE.

AH, bella Eufrosina, hò la fortuna di rincontrarvi sola! eccomi a capo del mio più dolce desiderio!

EUFROSINA.

Ascoltate, non posso, se non un sol momento fermarmi; mi fa d'uopo rientrare. Sono restata unicamente per dirvi, che ci commuove al vivo il vostro stato; ma che non è possibile di accordarvi quello, che ci richiedete.

AMORE.

Oh Cielo! Siete voi, è Eufrosina, l'una delle trè, a cui il mio cuore s'erà veramente votato, che mi pronunzia la sentenza di morte!

EUFROSINA.

La ſentenza di morte ? Siamo dunque le ſole, che poſſiamò darvi un' aſilo ? Se non ci aveſte vedute , non avreſte voi cercato altrove , all' intorno di queſta foreſta ? ..

AMORE.

Ma, crudele, vi hò veduta ; ed è omai impoſſibile ch'io viva privo di voi. Spiro a' voſtri piedi , ſe mi abbandonate.

EUFROSINA.

Aſcoltate dunque la ragione.

AMORE.

Aſcoltate dunque la pietà.

EUFROSINA.

Non vi dovrebbe baſtar l'eſſer caro alle perſone , ſenza eſiggere certe coſe ? ..

AMORE.

Poſſiamo noi, quando alcuno ci è caro , compiacerci di vederlo ſoffrire ?

EUFROSINA.

Fate conto, che vi sono certi passi. . .

AMORE.

Pensate, che non ven' è uno, che non debba esser sacrificato al più tenero Amante. . .

EUFROSINA.

Quanto siete insinuante! mi mettete in grande agitazione. . . Ah! non avrei dovuto aspettarvi.

AMORE, *inginocchiandosi.*

Bella Ninfa! . .

EUFROSINA.

Come, come, alle mie ginocchia? Non vi pensate; se venisse qualcheduno?

AMORE.

Nessuno viene.

EUFROSINA.

Eh bene, benche nessuno venisse, non mi converrebbe, che foste a' miei piedi. Alzatevi, alzatevi, vi dico.

AMORE, *baciandole la mano.*

Vi adoro. .. Ah lasciatemi baciar mille e mille volte questa divina mano. . .

EUFROSINA.

Finite . . . finite vi dico . . . che Estravaganze! Chiamerò. . . chiamero. . . Sapete voi, che coteste vostre vivezze sole m'impedirebbero di ricevervi frà di noi?

AMORE.

Ah! bella Eufrosina, non dubitate un istante che il mio rispetto non sia eguale per sempre al mio amore.

EUFROSINA.

Non lo crederei . . . ascoltate, non vi riceveremmo se non ad una condizione.

AMORE.

E quale?

EUFROSINA.

Converrebbe. .. Ma, nò, nò. .. Credetemi, separiamoci, separiamoci.

AMORE, *ritenendola.*

Degnate, di grazia, ſpiegarvi.

EUFROSINA.

Eh bene, vorrei che foſte aſſolutamente noſtro prigioniere: non vi caricherei di catene molto peſanti. Vedete voi queſte ghirlande? Vi legherei le braccia, le mani...

AMORE.

Che idea!

EUFROSINA, *fingendo andarſene.*

Queſto non vi conviene egli? Addio.

AMORE.

Fermatevi. Che! volete che in mezzo di voi trè io ſia legato?..

EUFROSINA.

Sì.

AMORE.

Per mia fè farei una bella figura!

EUFROSINA, *fingendo ancora andarſene.*

Eh bene, poichè meglio vi aggrada, paſſate ancor la notte a piè dell' albero: buona ſera, addio.

AMORE, *in disparte.*

Che ſtravagante propoſizione! Ma tutto conſiderato, non deggio riguardarla, ſe non come una piccola affettazione di virtù, ò piuttoſto come timidità di fanciulla, che, a favore della cautela, ch' eſigge, cerca a farſi illuſione ſul paſſo, che riſchia. Mi diſciorranno ſubito. Poſſo fidarmi al loro cuore, la principal coſa è d'introdurmi.

(*Riconducendo Eufroſina, che ſene andava adagio.*)

Bella Eufroſina, dovete credere, che per eſſer con voi, non v'è condizione, che'io non accetti; e pure...

EUFROSINA.

E pure!.. Finiamo, determinatevi. Comminciate a darmi qualche ſoſpetto...

AMORE.

Non ſarebbe giuſto. Via, via, m'abbandono intieramente a voi.

EUFROSINA.

Vediamo dunque... Tenetevi così... beniſſimo.

AMORE, *mentre ella lo lega colle ghirlande.*

I legami, co' quali incatenate il mio cuore; pur dovrebbero baſtarvi. Un vero Amante è ſempre ſommeſſo, riſpettoſo... Quanto mi ſtringete?

EUFROSINA.

Ora ſedetevi.

(Dopo avergli legato le braccia, lo fà ſedere a piè dell' albero, e comincia a legargli i piedi.)

AMORE.

Che volete fare di più? Come? Non volete nè pure ch'io poſſa caminare? Oh! tante cautele mi paiono molto ſtrane?

EUFROSINA, *avendolo legato, dice ironicamente.*

So bene che non è queſta l'ordinaria maniera con cui andate procacciando

buona fortuna amorosa; ma ecco come vogliamo che siate. Vado a cercar le mie Compagne per ajutarmi à condurvi via.

SCENA VIII.

AMORE *solo sedente a piè dell' albero.*

ELLA sà che non è l'ordinaria maniera con cui vo procacciando buona fortuna! Cosa vüol dire con tali parole, che hà pronunziate d'un accento ironico? Come! non darebbero forse fede all' istoria, che hò loro detta? Vorrebbero divertirsi a mie spese? Sarei io lo scherzo di tutto questo? Dopo avermi ritenuto con esse loro tutta la sera senza disciormi, dopo essersi ben divertite della mia figura, se domattina mi mettessero fuor di casa con tutte le besse che merito!.. Che bella avven-

tura ! Che vergogna ! Che ridicolo ! oh ! mi ſono eſpoſto, come uno ſciocco, uno ſcimunito, uno ſtordito. Coſa fare ? Non poſſo muovermi. Crepo di rabbia.

SCENA IX.

AMORE, EUFROSINA, AGLAE, CIANA, *ſi ſedono tute trè a piè dell' albero all' intorno di Amore.*

AGLAE.

AH, eccovi dunque preſo ?

AMORE.

Come dite preſo ? Avreſte forſe diſegno di farmi male ?

AGLAE.

Nò, in verità. Venghiamo a cercarvi per condurvi con noi, ed avremo di voi molta cura. Ma mi ſembra che un' avventura con trè fanciulle, belle,

belle, che aſpettano la notte per introdurvi miſteriosamente da loro, dovrebbe iſpirarvi un certo umore allegro, trionfante, che non veggo in voi? La facilità, con cui cediamo a ciò, che bramate, vi rende credo di già men vivo, meno accalorato?

AMORE.

Oh! dipende, da voi di vedermi coſi vivo, coſi ardente, ch' eſſerſi poſſa. Ma ecco una maniera veramente ſtraordinaria di cedere ai deſiderii delle perſone col ritenerle legate!

AGLAE.

Che fa queſto?

AMORE.

Come! che fa queſto? Fa tutto.

EUFROSINA.

Penſate dunque che ſe non lo foſte, noi ſaremmo timide, ritenute, imbarazzate con voi, invece che eſſendo in noſtra balia come lo ſiete, vi faremo mille dolci carezze...

AMORE.

Tutte queste piccole carezze sarebbero perdute per me : non voglio che mene sian fatte di quelle a cui non possa corrispondere. E vi prego di cominciare dal non avvicinarvi tanto.

EUFROSINA, *accarezzandolo.*

Ah ! come avete pure l'aria, e tutte le maniere d'un ragazzo male allevato !

CIANA, *anche accarezzandolo.*

Come si sarebbe potuto correggere ? E' sì bellino.

AGLAE, *riguardandolo teneramente.*

E' vero, che la sua figura è amabile ! Farà d'uopo ritenerlo con noi un mese almeno.

AMORE.

Sempre legato ?

EUFROSINA.

Sempre, senza dubbio : ma altresi sempre accarezzato : poco fa mi pareva che prendeste molto piacere a

baciarmi la mano ; eccola, baciatela ancora. ...

AMORE, *in collera.*

Finiamola, finiamola, vi dico.

EUFROSINA.

Oh ! che fastidioso ragazzo ! Ma, vedete di grazia quanto questo è ostinato ! Via, via, che mi si baci adesso la mano, poichè lo voglio, Aglae, porgi la tua.

AGLAE.

Volontieri.

EUFROSINA.

E tù Ciana ?

CIANA.

Di vero cuore.

(*Gli fan baciar le lor mani.*)

AMORE.

O Cielo !

EUFROSINA, *all' Amore.*

Ahi, ahi, che vergogna l'esser di cattivo umore ! Gli diamo a conoscer l'inclinazione, che abbiamo per lui, ed egli si adira.

AMORE.

Ma ſin tanto che preſſo di voi non avrò che i ſoli occhi in libert à , tutto ciò , che mi darete a conoſcere , e che potrete moſtrarmi , non àd altro ſervirà, che a farmi arrabbiare. E coſa barbara di farmi tutte queſte voſtre luſinghe, e carezze. Affè ! ſe non volete intieramente diſciormi , laſciatemi almeno libero un braccio.

EUFROSINA.

Nò.

AMORE.

Una mano.

EUFROSINA.

Niente affatto.

AMORE.

Oh , queſto è troppo : aſcoltate ; ſe mi porrò in libertà da per me ſteſſo , avrete allora a far meco , potrete pur dire , come poco fà a voſtro bel' agio , chiamerò, chiamerò. . . Mi pagherete tutto.

EUFROSINA, *motteggiandolo.*

Vi credete dunque un Ragazzo assai formidabile?

AMORE, *sforzandosi di rompere i suoi legami.*

Ah! per mia fè, vedremo.

CIANA, *ed Aglae si levano, e voglion fuggire.*

Amica mia, ecco lo che rompe i suoi legami!

AGLAE.

Ah, siamo perdute!

EUFROSINA.

Non temete; hò ben preso le mie cautele, è ben legato.

AMORE, *ad Eufrosina.*

Scellerata!

EUFROSINA, *all' Amore.*

Date vi pace al fine. Non si può negare, che gli uomini siano molto capricciosi, molto incostanti! Con qual' ardore non bramava egli or'ora d'esser con noi! Vi è: vorrebbe di già

ſcapparci! Ma vi riterremo bene. Alzate dunque la teſta... Riguardateci... Sù, sù, diteci qualche iſtorietta per divertirci.

AMORE.

Nò, voglio dormire.

EUFROSINA.

Dormir frà noi trè! La ſarebbe bella.

AMORE.

Queſto non vi farà tropp' onore.

EUFROSINA.

Vene impediremo. Meniamolo via.

AMORE.

Non mi menerete, ſe non mi diſciorrete.

EUFROSINA.

Vi meneremo ſicuramente per forza.

(*Si levano e vogliono menarlo via.*)

SCENA X.

MERCURIO, VENERE, AMORE, EUFROSINA, AGLAE, CIANA.

MERCURIO.

COme! Che è dunque, belle Ninfe? Qual violenza volete voi fare a questo giovanetto? Ah! .. eh sei tù Amore?

EUFROSINA.

Amore?

MERCURIO.

Si, egli medesimo. Forse il vostro cuore non velo diceva? .. Venere, venite a vedere il vostro figlio.

AMORE.

Ah, mia madre! .. Ah, mio caro Mercurio! liberatemi.

VENERE.

Liberarvi! Per un decreto della

volontà di Giove, i vostri legami son divenuti indissolubili : Ma come egli è buono, quando auche è in collera, hà incaricato Mercurio di farvi ricevere in questo Recinto, ove rimarrete legato, come lo siete, frà queste fanciulle... Non volevate voi farvi un ritiro d'un' ò due mesi?

AMORE.

Oh Cielo! si potrebbe immaginare una barbarie?..

MERCURIO.

Ascolta, non v'è se non un sol mezzo di ricuperar la tua libertà; ed è lo scegliere quella, che più ti piace delle trè, e sposarla.

AMORE.

Ma, perchè dunque Mercurio, parli tù sempre di matrimonio? Oh, quanto mai gli stà bene!

VENERE.

Mercurio, hò detto seriamente a Giove, ch'io non voleva che si ma-

ritasse mio figlio. Che diverrebbe Amore a capo d'un mese ! Ma per punirlo d'essersi fatto un giuoco crudele della disgrazia di queste trè giovanette, alle quali, malgrado la giocosa maniera, con cui esse han paruto trattarlo, egli non hà forse che troppo ispirato sentimenti funesti al lor riposo, Diana hà ottenuto, che i suoi legami non potrebbero esser disciolti, se non quando avesse trovato il modo d'assicurar loro una sorte di cui esse fossero egualmente contente : mi par molto difficile l'accordar trè Rivali.

AMORE.

Nò, elleno saranno egualmente soddisfatte della sorte, ch'io destino loro : velo prometto ; discioglietemi presto.

MERCURIO.

Adagio, adagio. Si sà che Amore non è avaro di belle promesse.

AMORE.

Lo giuro per lo ſtige.

MERCURIO.

Oh ! a tal giuramento poſſiamo fidarci, ed i tuoi legami vanno a cadere da per loro ſteſſi.

(*Lo diſcioglie.*)

AMORE, *vedendoſi in libertà.*

Ah ! reſpiro ! . . Avvicinatevi, belle Ninfe, avvicinatevi, e non vogliate parere imbarazzate della burletta, che mi avete fatta. Alquanta malizia ſerve a render la bellezza più viva agli occhi d'Amore.

(*A Mercurio.*)

Tù volevi ch' io ne ſpoſaſſi una ? Ed a chi avrei dato la preferenza ? Tutte trè entrano egualmente a parte del mio cuore. Avrei eternamente ſcelto , ſenza poter determinarmi. Nell' atto di offrir la mia mano all' una , mi ſarei rimproverato di fare ingiuſtizia alle altre du e.

(Alle trè Ninfe.)

Nò, Amore non potrebbe mai pronunziar fra di voi. Belle Ninfe, immortali, come son' io, sarete del mio Impero l'appoggio. Venite ad abbellir Pafo, e Citera; venite a prendervi il luogo, che il mio cuor vi destina, e che i vostri vezzi vi assicurano. Presso di mia madre voi sarete le Grazie; è Amore che le da alla bellezza. Giuochi e Risi, co' vostri balli, e co' vostri canti, celebrate questo bel giorno.

Fin du quatriéme & dernier Volume.

ERRATA.

PAge 227, *ligne* 11, capilli, *lisez* capelli.
Page 233, *ligne* 6, posso, *lisez* potrò.
Page 234, *ligne* 12, lora, *lisez* loro.
Ibidem, *derniere lig.* hò un bel, *lis.* posso pur.
Page 236, *lig.* 19, correbbe, *lis.* correrebbe.
Page 237, *lig.* 19, retiriamo, *lisez* ritiriamo.

Dans la Comédie du Financier, page 159, on a oublié de marquer *qu'Alcimon refusant de recevoir & de lire le mémoire d'Henriette, le Marquis le remet dans sa poche.*





